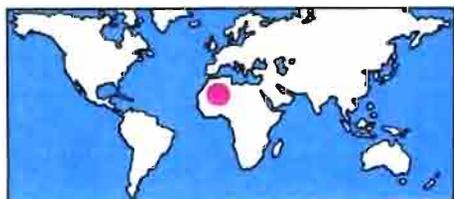


# LES TOUAREGS

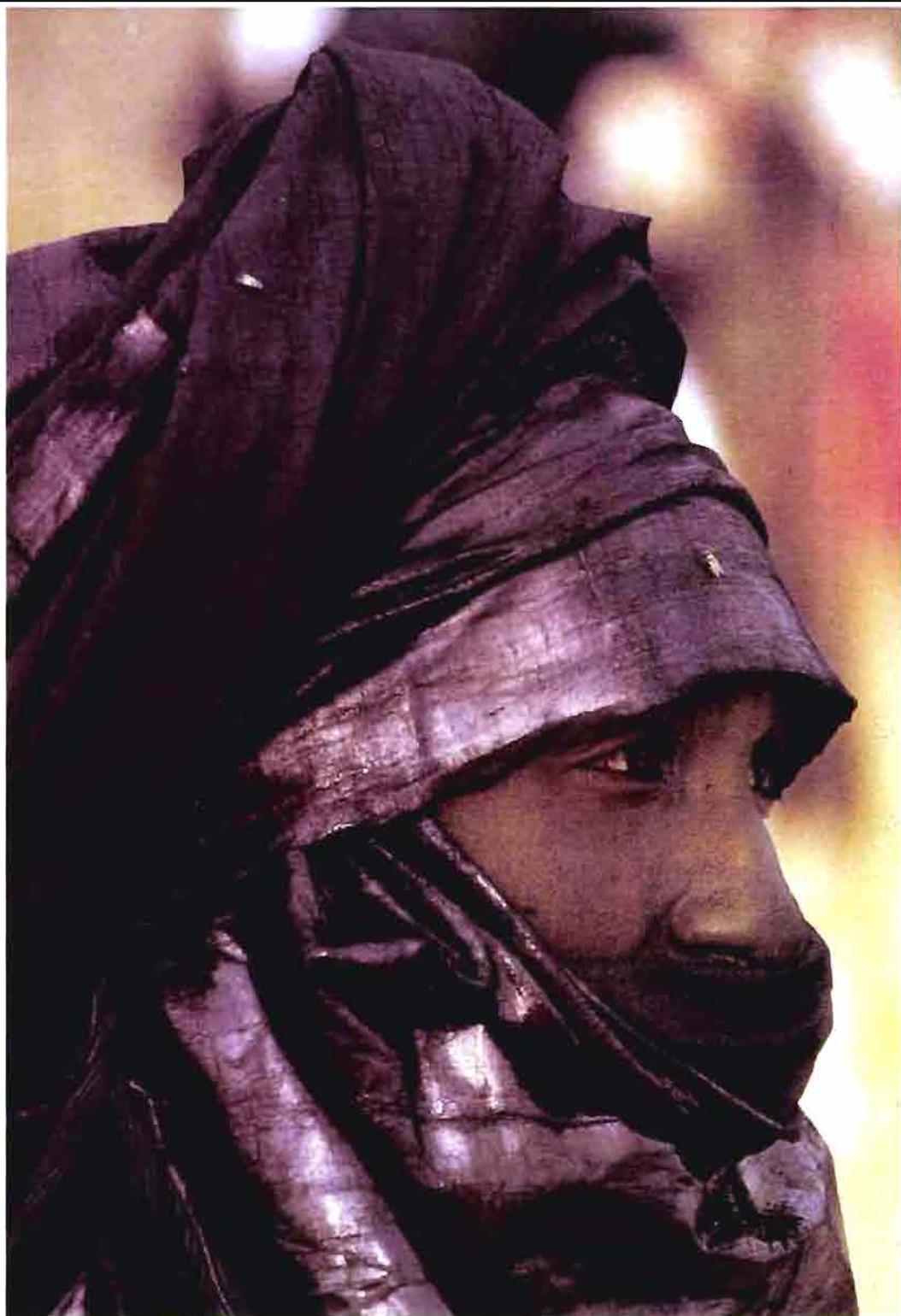
## Pasteurs et guerriers des sables

Texte d'Edmond Bernus

Photographies  
de Jean-Marc Durou  
et Joël Jaffre



**LES TOUAREGS** vivent aujourd'hui d'élevage, d'agriculture et de commerce caravanier sur un territoire immense qui joint les deux rives du Sahara, de la Libye à la Haute-Volta, de l'Algérie au Nigéria. C'est dans le Sahel nigérien et malien que les Touaregs sont les plus nombreux ; minoritaires dans tous les États, l'originalité de leur civilisation, de leur culture est aujourd'hui reconnue.



Berger-Levrault



# Les Touaregs



Jean-Marc Durou  
Joël Jaffre

Edmond Bernus

# **Les Touaregs**

**Pasteurs et guerriers  
des sables**

# Collection « Explorer »

dirigée par Michel Buntz

*Conception* : Jean-Jacques Brisebarre.  
*Maquette* : Atelier Daniel Leprince.  
*Fabrication* : Louise Champion.  
*Photogravure* : PHIP, Orléans.  
*Impression* : Berger-Levrault, Nancy.

© Berger-Levrault, novembre 1984.  
35, avenue de la Motte-Picquet, 75007 Paris.  
ISBN : 2-7013-0594-2

A Dominique,  
Aude et Martine  
J.-M. D. et J.J.

A Najim et à sa famille  
qui nous ont ouvert leurs tentes  
pour une recherche heureuse  
E.B.



## Les hasards d'une rencontre

Le premier contact avec une culture étrangère ne s'inscrit jamais dans un cadre vide, dans une mémoire vierge. L'image de marque des Touaregs est si bien établie dans la littérature qui les concerne, si riche, que s'est développée autour d'eux une sorte de mythologie, relayée et amplifiée par les récits des militaires et des explorateurs, par des romans ou des films à grand spectacle. Comment se débarrasser de cette imagerie simpliste où se mêlent l'ascèse du désert incarnée par le Père de Foucauld, le courage et la droiture des chameliers du désert, répliques exotiques de notre Moyen Age, la cruauté farouche des pillers de caravanes ou le mystère d'Antinéa?

Les premiers Touaregs que j'ai rencontrés ne correspondaient pas du tout à ces clichés, ils en étaient même le négatif. C'était à Abidjan, dans le quartier de Treichville, de pauvres migrants appartenant aux communautés serviles touarègues, et communément appelés Bella, par les paysans songhay des rives du Niger. Arrivés sur la côte par petits groupes, issus d'une même « tribu » ou d'une même région, ils vivaient repliés sur eux-mêmes, comme des naufragés, ne pouvant parler qu'entre eux, et communiquant avec les autres par gestes, ou répondant aux invectives qu'on leur lançait pour leur signifier le travail à accomplir : ils ne comprenaient aucune des langues véhiculaires utilisées en Côte-d'Ivoire. Ils bénéficiaient de l'estime que l'on accorde à des êtres frustes, durs au travail, dans l'impossibilité d'exprimer une plainte, et qui acceptaient sans murmurer toutes les tâches ingrates pour une rétribution dérisoire. Ils étaient désignés d'un terme dyoula\* signifiant « cherche du travail », et leur spécialité était de n'en avoir aucune et de répondre à toutes les demandes. Ils vivaient au marché de Treichville, couchant la nuit devant les boutiques dont ils assuraient la garde, pour être le jour porteurs « haut le pied », toujours disponibles. Ils transportaient, entre autres, du port au marché, les caisses de

poisson frais pour le compte des revendeuses ivoiriennes. Misérables, vêtus de sacs de jute, ils vivaient de rien, des restes du marché ou des déchets des boutiques, cherchant seulement à se constituer un petit pécule leur permettant de repartir au pays. D'autres Touaregs, plus conformes en apparence au modèle classique par leur maintien et leur habillement, appartenaient à des groupes religieux, les Ika-damatan, spécialisés dans la préparation et la vente des talismans coraniques; ils parcourent l'Afrique en se consacrant à cette forme particulière de colportage, promettant, avec succès dit-on, la guérison des femmes stériles, le bonheur et la prospérité. Quittant chaque année leurs campements de la région de Tahoua ou de Téra au Niger — où je devais leur rendre visite bien des années plus tard — ils prenaient en saison sèche la route d'Abidjan, de Dakar, de Lagos ou de Douala, infatigables marabouts ambulants. Manœuvres pouilleux au turban mal ajusté ou colporteurs de charmes magico-religieux ne correspondaient guère à la figure du guerrier déifiant le monde du haut de son méhari.

Cette rencontre s'inscrivait dans le cours d'un itinéraire qui avait débuté quelques années auparavant par l'étude des sociétés paysannes soudaniennes. Pour beaucoup de chercheurs, la première société étudiée reste pendant longtemps, parfois tout au long d'une carrière, la référence de base. La première vision d'une société différente de la sienne, d'un nouveau milieu, s'imprime dans l'esprit neuf du jeune chercheur et devient un modèle qu'il recherche ensuite inconsciemment ailleurs, ou du moins un terme de comparaison. Venu ensuite en zone tropicale humide urbaine pour étudier la situation des communautés immigrées, mon intérêt se focalisait tout naturellement sur les originaires des savanes soudaniennes venus tenter l'aventure migratoire; je retrouvais là ces paysans issus du nord, que j'avais connus dans leurs champs sur les bords du haut Niger (en Guinée). Les Touaregs entrevus avaient simplement aiguisé ma curiosité, car ils appartenaient à la catégorie la plus éphémère de travailleurs migrants qui passent sans se fixer. Ils représentaient pour moi un

\* Langue véhiculaire de Côte-d'Ivoire.

élément particulièrement étonnant, hors du commun, marqué par son origine, dans cette population pourtant bigarrée et cosmopolite.

## Itinéraires

Après ces détours par les paysans soudanais de haute Guinée et du nord de la Côte-d'Ivoire, passant par les planteurs de la forêt tropicale et les citadins de la mégapole abidjanaise, les hasards des affectations administratives m'amenèrent à aborder un monde nouveau d'éleveurs nomades vivant en milieu aride, au sud du Sahara. En tant que géographe, j'avais été confronté à l'étude d'hommes insérés dans des milieux totalement différents qui m'avaient ainsi conduit de la savane à la forêt puis à la steppe aride. Retracer les étapes d'une carrière de chercheur peut permettre d'expliquer certaines de ses réactions, car la vision, la lecture de ces paysages, et la compréhension des hommes qui y vivent, varient considérablement selon qu'on arrive du nord ou du sud. Tous les explorateurs découvrant le monde touareg venaient du Maghreb. Pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus célèbres : Henri Duveyrier n'a connu que les Touaregs du Nord (de l'Algérie); Henri Barth et Edwin Von Bary, les deux Allemands venus en Aïr au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, étaient partis de Tripoli; la mission Foureau-Lamy et R. Chudeau, de l'Algérie. La traversée du désert, de ses sables, de ses regs caillouteux, de ses plaines infinies, donnait à ces explorateurs — quand ils abordaient les oasis montagnardes ou simplement la steppe sahélienne — l'impression d'arriver dans une région bénie, où les pluies tombent chaque année en été, où la végétation n'est jamais vraiment absente. C'est parfois même l'émerveillement devant des paysages grandioses découverts en fin de saison des pluies : « L'Aïr, s'écrie H. Barth le 6 octobre 1850, peut être considéré à bien des points de vue comme la Suisse du désert ». La plupart de ces voyageurs, venus des rives de la Méditerranée à petites étapes, n'éprouvent pas un choc à la

vue d'une nature et de sociétés qui n'apparaissent pas fondamentalement différentes de celles qu'ils viennent de rencontrer. Ils s'étonnent et admirent une végétation plus abondante, plus variée, mais se plaignent de l'apparition de plantes aux graines épineuses qui les blessent et entravent leur marche. Tous font part de leurs difficultés à traverser les prairies du fameux « cram-cram » dont les graines s'incrustent dans les vêtements et dont les dards pénètrent dans la peau. Par l'intermédiaire de leur épiderme douloureux, ils font connaissance avec un pays nouveau, dont la limite est marquée non par une frontière de barbelés mais par ce « cram-cram » (*Cenchrus biflorus*), témoin indicateur du début de la brousse arbustive.

Pour celui qui vient du sud — c'était mon cas — l'impression première est bien différente, et c'est une brousse inculte qui remplace un paysage apprivoisé, où villages et hameaux forment des centres habités au cœur de terroirs aux auréoles cultivées jointives. Ici, le Sahel des nomades, c'est déjà le désert. Non pas le désert biologique, mais une contrée où l'homme ne semble pas laisser de traces ni imprimer sa marque. Son passage n'est signalé que par des vestiges dispersés : le puits qu'il a creusé, les trois pierres ou la tranchée d'un foyer, les piquets abandonnés délimitant l'ovale du vélum de la tente, des déjections animales desséchées à l'intérieur d'un enclos de branchages épineux. Sur les hauteurs, à l'abri des crues qui suivent des pluies rares mais presque toujours violentes, on rencontre des tombes éparses cerclées de pierres, une dalle dressée au sud marquant l'emplacement de la tête, face à l'est. Le mort a été enterré à proximité de son campement, qui s'est ensuite déplacé. Avec un peu d'habitude, on reconnaît aussi les sites d'habitat anciens, qui deviennent plus nombreux au fur et à mesure que l'on approche du véritable désert. Ils sont décrits par les Touaregs actuels comme l'œuvre des « hommes d'avant », personnages mystérieux qui les ont précédés : ateliers préhistoriques de pierres taillées, puits anciens, tumulus groupés sur tous les reliefs, pierres en tas ou constructions appareillées,

gravures ou peintures rupestres sur les parois rocheuses. Ces « hommes d'autrefois » sont en général appelés *Kel Iru*. Certains d'entre eux sont parfois décrits comme des géants, dont les ossements reposeraient épars à la surface du sol : on les appelle *Ijabbaren* : en réalité, il s'agit des troncs fossiles silicifiés, datant de l'ère secondaire, qui abondent dans certaines formations géologiques et affleurent à même le sol, souvent découpés comme par un trait de scie, et considérés comme les restes de ces géants, taillés à coups d'épée au cours de guerres lointaines. D'autres vestiges plus récents, de groupes humains identifiés dont les descendants actuels sont encore connus, sont constitués de murs de villages ou de cités disparus, entourés d'immenses cimetières. Ils témoignent d'une implantation prolongée et par conséquent d'un climat plus humide que de nos jours, où les nomades ne laissent que des traces fugitives. Cette zone désolée sans véritable empreinte humaine, sans jalon apparent, semble au premier abord dangereuse et inquiétante à celui qui vient du sud : dangereuse car sans repères et sans marques, dans la monotonie d'un paysage aux thèmes répétitifs; l'homme et surtout l'étranger, y court le risque permanent de s'égarer et de mourir de soif. Inquiétante aussi, car les habitants, ces éleveurs nomades, domestiquent apparemment si peu la brousse qu'ils semblent s'y intégrer.

Pour ma part au contraire, je fus saisi d'étonnement et d'admiration devant une telle société ayant réussi à vivre avec ses troupeaux dans un milieu si difficile : ces pasteurs faisaient corps avec la nature et savaient l'utiliser en l'apprivoisant, en trouvant en elle la majeure partie des ressources nécessaires non seulement à leur survie mais leur permettant une certaine « qualité de la vie ». Et pourtant ce milieu désertique fragile donnait l'impression de ne pouvoir être maîtrisé, utilisé, qu'en s'y adaptant, sans tenter de le transformer brutalement, en le réduisant à des normes plaquées de l'extérieur. On ne pouvait que vivre à son rythme, en gérant l'espace et le temps avec une grande souplesse. On ne commandait pas à cette nature, mais on pouvait l'utiliser en sachant comment lui obéir.

## Le premier contact

C'est au début des années soixante que je fus chargé d'une étude sur les Touaregs du Niger, dans le cadre d'un inventaire des principales populations du Niger, préalable à la définition d'un plan national de développement.

Le premier contact se fit grâce à un ministre nigérien, Touareg lui-même, qui, partant en tournée rejoindre la grande migration de saison des pluies des nomades appelés « cure salée », proposa de m'emmener dans sa suite. Ce fut pour moi l'occasion d'observer en témoin passif les grands rassemblements préparés en vue de cette visite ministérielle et de faire connaissance avec les personnalités majeures du monde touareg réunies pour la circonstance. Je pus écouter — avec l'aide d'un interprète, bien entendu — les conversations entre Autorités et administrés qui présentaient leurs doléances et donnaient des nouvelles de leurs familles, de leurs tribus, de leurs troupeaux. Ce fut une expérience passionnante, grâce à ce ministre, qui devint vite un ami, prévenant et répondant à toutes mes questions. Il était pour moi un interlocuteur privilégié, par sa connaissance vécue du milieu et des hommes, et, par la suite, sa porte me fut toujours ouverte pour bavarder à bâtons rompus ou pour discuter des nouvelles questions qui se posaient à moi après chaque tournée. Cette première rencontre était tout de même un peu décevante : elle ne m'avait pas permis d'entrer de plain-pied dans le vif du sujet, de me confronter directement à des Touaregs dans leurs campements; il fallait aussi vaincre l'obstacle linguistique. Mais j'avais pu observer, à travers le filtre d'un hôte qui captait toutes les attentions. J'avais découvert un pays « désertique », mais vert en saison des pluies, où le débordement des eaux était même un obstacle à la circulation des voitures. C'était la période des tornades, de la nature déchaînée pendant une ou deux heures, donnant, après ces débordements, le paisible spectacle d'immenses troupeaux pâtureant de riches prairies. J'appris donc que la zone aride peut reverdir, et, qu'aux longs mois de saison sèche, succèdent toujours deux mois d'orages et de pluies. Si je n'avais pu véritablement

dialoguer avec les Touaregs, j'avais pris conscience des problèmes qu'ils posaient à l'administration. Je réalisais alors que je ne comprenais pas grand-chose aux hommes et au pays, et que les questions souvent hésitantes et maladroites que je posais ne me donnaient qu'une image floue d'une société qui correspondait mal à l'idée que je m'en faisais à partir de mes premières lectures. En définitive, il me semblait que beauté et richesse voisinaient avec fatigue et misère, que des vêtements rutilants s'opposaient à des hardes déchirées, que la disponibilité de certains contrastait avec le labeur incessant de beaucoup d'autres. Bref, une vision confuse, certainement partielle et partielle, mais qui contenait tout de même une part de vérité dans la mesure où ce flou était le reflet d'une complexité réelle.

Participant donc à cette recension des ethnies et des principaux problèmes socio-économiques qu'elles posaient pour la mise en valeur de pays nouvellement indépendants, après cette utile « introduction au monde touareg » à cette période très particulière de la « cure salée », j'entrepris de visiter — en compagnie cette fois d'un seul interprète qui m'enseignait les premiers rudiments de la langue — toutes les régions où se trouvaient recensés des groupes touaregs, depuis les cantons de la rive Gourma (à l'intérieur de la boucle du Niger) jusqu'aux villages des agro-pasteurs partiellement sédentarisés, des régions densément peuplées proches du Nigéria, des campements nomades de l'Azawak aux jardins irrigués des vallées de l'Aïr. Je fis ainsi connaissance de toute une gamme de groupes touaregs, aux spécialisations sociales et économiques bien tranchées, s'expliquant par des circonstances historiques ou par une adaptation différentielle au milieu naturel : aristocrates déchus de leur pouvoir politique, religieux prospères, artisans et anciens esclaves, pasteurs nomades vivant des produits de l'élevage, agro-pasteurs insérés dans le monde paysan songhay ou haoussa, jardiniers de l'Aïr et caravaniers au long cours...

Cette première partie de l'étude entreprise avait permis de recueillir — pour un grand nombre de groupes et de campements — des

informations comparables à partir d'une grille de questions mettant en évidence des convergences, mais avait fait aussi apparaître les différences. Les caractéristiques ainsi définies permettaient de passer ensuite à une phase plus intensive du travail : étudier un groupe restreint, qui serait suivie pendant au moins un cycle annuel complet. Au lieu d'enquêtes rétrospectives, un suivi vécu, des contacts personnels renouvelés, des nomadisations partagées. La difficulté consistait à choisir le groupe qui serait étudié. Les nobles, peu nombreux, anciens détenteurs du pouvoir politique avaient jadis, à ce titre, focalisé l'attention des colonisateurs, militaires ou administrateurs civils. S'ils sont à l'origine du stéréotype du Touareg, les nobles (*imajeghan*) ne correspondaient pas plus que les Bella entrevus à Abidjan — à la réalité de cette société que la première vision d'ensemble extensive avait permis d'entrevoir. L'étude économique de groupes nobles était, en outre, rendue difficile en raison des problèmes de chefferie, de dépendance, de rapports tributaires. Comment estimer, avec quelque vraisemblance, les ressources réelles du campement d'un chef, compte tenu des imbrications des diverses prestations, entre les dons qu'il distribuait, les cadeaux qu'il recevait, la nourriture qu'il fournissait à des hôtes permanents comme à des étrangers de passage? Je me contentai donc de visites fréquentes à ces chefs « historiques », pour continuer des enquêtes sur l'histoire du groupement politique et sur l'évolution des rapports sociaux.

Finalement, je portai mon choix sur une « tribu » de dépendants ou vassaux des anciens nobles, d'une population totale d'environ 1 200 personnes, réparties en saison sèche sur un vaste territoire de cent kilomètres dans sa plus grande extension. L'étude de cette tribu d'*imghad* commença par une nomadisation de deux mois à dos de chameau en suivant le campement du chef de ce groupe, nommé Illabakan. C'était, deux ans plus tard, une nouvelle « cure salée », cette migration estivale qui mène la totalité des hommes et des troupeaux vers des pâturages d'été, au nord de leur parcours de saison sèche et vers des sources salées qui attirent d'innombrables éleveurs. Je retrouvai mon ministre, entouré de

sa suite officielle, mais cette fois, je n'étais plus du côté de l'administration, et je vins lui rendre visite, chamelier presque anonyme parmi les autres. Cette période de mouvance me permit d'abandonner les questionnaires pré-établis, de ne plus enfermer mes interlocuteurs dans un réseau de questions rigides, auxquelles la politesse veut que l'on réponde toujours — même pour dire des contre-vérités ou des inexactitudes notoires — pour enfin vivre au rythme du campement. Dans un premier temps, on se contente de regarder et d'écouter : on découvre alors ce que les enquêtes précédentes n'ont jamais montré. L'observation directe et prolongée révèle des faits souvent ignorés car la question n'a pas été posée, et les acteurs ne pensent pas à signaler des pratiques si normales, si évidentes, qu'elles ne semblent pas devoir soulever la moindre curiosité. Être présent dans la durée, dans la continuité de la vie quotidienne, c'est pouvoir aller plus loin dans la compréhension, en demandant des explications sur des techniques inconnues ou des comportements imprévus. C'est vivre au rythme d'un campement, c'est surtout prendre le temps de gagner la confiance d'hommes et de femmes qui l'accorderont seulement après plusieurs semaines d'un sérieux examen. Car l'étranger, venu en observateur, est lui-même observé, surveillé, contrôlé par des regards innombrables qui suivent ses gestes, ses mouvements. On cherche à comprendre ce qu'il est venu faire : n'est-il pas au service de l'administration? Veut-il recenser nos richesses, le nombre de nos animaux? De quelles tracasseries administratives nouvelles sa présence est-elle le prélude? Il faudra que le temps passe, sans fautes graves, sans paroles maladroites, sans questions indiscrettes ou incongrues sur le nombre des chameaux du campement. Après cette période probatoire, cet examen sans indulgence, je m'aperçus à divers signes que ma présence était acceptée, qu'on ne se posait plus de problèmes à mon sujet, qu'on me faisait participer à la vie quotidienne, qu'en un mot, je faisais partie des meubles.

En définitive, ma véritable rencontre avec les Touaregs eut lieu à cette occasion, au sud d'In Gall, plusieurs années après le premier

contact. Ce jour-là, j'arrivai dans le campement du chef des Illabakan, lui expliquai les raisons de ma venue, lui demandant de m'accepter pour cette nomadisation estivale. J'obtins d'abord un accord poli, car on ne refuse jamais l'hospitalité à un étranger. Quelques jours plus tard, après avoir acheté les chameaux qui nous étaient indispensables pour nous déplacer, mon informateur-interprète (qui demeurait encore indispensable, malgré mes progrès en tamasheq) et moi-même, je me rendis à une station de pompage proche. Au retour, je me séparai de mon compagnon, resté en arrière à bavarder avec des amis de rencontre, et commençai à errer sur ces plateaux monotones où l'horizon est borné par une végétation uniforme d'arbres et de fourrés, sans la moindre éminence permettant une vue lointaine. Lorsque mon guide eût rejoint tout seul le campement et que mon absence eût été constatée, tous les jeunes gens, à chameau ou à cheval, partirent à ma recherche. Mais leur inquiétude à ce moment-là était moins due à une sollicitude à mon égard qu'à la réaction normale vis-à-vis d'un hôte dont on doit assurer la sécurité, même si on ne le connaît pas et qu'il vous est imposé. Ce ne fut que quelques semaines plus tard que je pus sentir que de nouvelles relations s'établissaient entre nous et que l'écorce de l'étranger se déchirait par pans. C'est à partir de cette vie commune, de cette observation réciproque, de ce partage d'un rythme de vie lent et saccadé à la fois, où les jours de repos succèdent à des déplacements, où de belles et chaudes journées sont interrompues par de brutales tornades que l'on laisse se déchaîner, groupés sous la tente fermée, le dos au vent, avec le sable qui s'engouffre sous le vélum — pourtant baissé jusqu'au sol — et qui s'introduit dans les oreilles, dans le nez et dans la bouche où il crisse sous les dents; c'est à partir de ces événements quotidiens que l'hôte imposé est devenu un compagnon de route, toujours étranger, certes, mais accepté avec amitié, avec ses défauts, ses ignorances et sans doute ses manquements graves et répétés au code de la vie sociale. Cette expérience partagée, ces regards croisés n'étaient cependant pas exactement symétriques : d'un côté un campement avec toutes

ses familles vivant les multiples événements quotidiens, de l'autre un homme seul, sorti de son contexte. Les réponses aux questions posées sur ma vie, ma famille, mon pays, ne pouvaient satisfaire la curiosité de chacun. Quelques mois plus tard ma femme m'accompagna, et entreprit l'étude des systèmes de parenté; ainsi je fus appréhendé avec ma « moitié » qui n'était pas un mythe. Quelques années plus tard mes enfants purent à leur tour venir passer quelques temps dans le campement du chef des Illabakan, et mon fils reçut la bénédiction des mains du patriarche, ému que nous soyions venus lui présenter ce que nous possédions de plus précieux. Dès lors j'étais un homme complet et non plus un voyageur égaré, accueilli dans un milieu étranger.

## Une civilisation reconstituée

### *Le dénominateur commun*

S'il n'y a pas de modèle touareg, mais des Touaregs insérés dans les diverses strates de la hiérarchie sociale, si l'aristocrate guerrier ne peut être le représentant unique d'une société composite, quel est le dénominateur commun de ces acteurs qui jouent sur une même scène? Appartenir à une même culture, parler un même langage, donne à un Touareg — qui par ailleurs n'utilise jamais ce terme pour se désigner lui-même — la clé de son identité. C'est dans ce sens que les Touaregs se servent des expressions : Kel tamasheq, « ceux qui parlent la langue touarègue » ou Kel tigelmust, « ceux qui portent le voile de tête », en privilégiant les notions de langage ou de civilisation. Ce parler appartient à l'ensemble linguistique berbère, qui est en usage du Maroc à l'Égypte, en passant par l'Algérie, la Tunisie, la Libye. Cette langue berbère s'est maintenue un peu partout, malgré les invasions arabes et l'arrivée de l'islam. Les communautés linguistiques du Maghreb ont résisté en trouvant refuge dans les massifs montagneux ou des oasis isolées. Parmi les Berbérophones, seuls les Touaregs

ont conservé une écriture, dont les caractères (tfinagh) rappellent les libyques anciens. À côté des gravures rupestres, on rencontre sur la paroi d'un rocher ou le tronc d'un arbre, des inscriptions patinées, usées, presque toujours indéchiffrables, et des graffitis récents — par lesquels des bergers ou des voyageurs ont marqué leur nom, laissé un message et la trace de leur passage, montrant la pérennité de cette écriture.

L'ensemble touareg s'est constitué par l'arrivée du Maghreb et en particulier de Cyrenaïque, de groupes chassés par les invasions arabes, qui repoussèrent, recouvrirent et souvent assimilèrent les populations autochtones. Par vagues successives se chassant les unes les autres, des groupes touaregs s'avancèrent vers le sud en faisant étape dans les montagnes sahariennes de l'Ahaggar, de l'Aïr et de l'Adrar des Ifoghas, avant leur pénétration dans les plaines méridionales cultivées et densément peuplées. Ils conquièrent par la force de nombreuses populations paysannes qu'ils assimilèrent rapidement en leur faisant perdre leur culture, leur langage et bientôt le souvenir même de leur origine.

### *Un modèle socio-politique*

Dans tout le pays touareg, les ensembles politiques, appelés parfois « confédérations »\*, coexistaient comme les pièces d'un immense puzzle, correspondant chacun à un modèle assez stable. L'*amenokal*, chef suprême de chacune de ces entités était toujours choisi dans une des grandes tribus nobles : son pouvoir était matérialisé par le tambour de guerre (*ettebel, tobol*), grand récipient en bois recouvert de la peau d'une vache blanche, contenant des amulettes, parfois de l'or; il n'était jamais posé sur le sol, mais suspendu à des piquets dans la tente de l'*amenokal*, sorti par deux forgerons lorsqu'il fallait passer un message et porté sur le chameau de l'un d'entre eux, au cours des déplacements. Avec deux battoirs souples de cuir tressé, les deux forgerons frappaient l'*ettebel* en le tenant cha-

\* Terme français utilisé par l'Administration coloniale et passé dans l'usage, bien qu'il ne corresponde pas exactement chez les Touaregs à sa définition habituelle.

cun par la poignée opposée. La cadence, le rythme des coups indiquaient, soit la position de l'*amenokal* en déplacement, soit le danger, la nécessité de se grouper, etc. Chaque « confédération » comprenait des tribus relevant de toutes les strates de la hiérarchie sociale. Des tribus nobles, en général en petit nombre, des tribus religieuses — dont les membres sont religieux à titre collectif et qu'on appelle *inesleman*, « ceux de l'islam » — les vassales ou tributaires (c'est-à-dire en position de sujétion par rapport aux suzerains auxquels elles payaient tribut), les affranchis, les forgerons et les serviteurs, anciens esclaves vivant encore dans le campement de leurs anciens maîtres. Dans le vocabulaire administratif hérité de la colonisation, on parle toujours de « tribus », terme qui désigne, dans le domaine de la gestion administrative, en zone nomade, l'équivalent d'un village en zone sédentaire. Mais ce terme souvent manipulé, dénaturé par les administrateurs, ne recouvre plus toujours la réalité d'origine : il définit en fait, un groupe social portant un même nom et dont les membres se reconnaissent une origine et un ancêtre communs.

Ces constructions politiques, ces « confédérations », occupaient chacune un espace précis dont elles avaient la maîtrise : dans chacune d'elles, on retrouve les différents éléments de la société, mais dans des proportions variables. Dans certaines, les vassaux sont très peu nombreux (lullemedan par exemple), ou même absents (Kel Gress du Niger), les religieux comptent d'innombrables tribus chez les lullemedan et leur poids politique est très important, alors qu'ils sont ailleurs absents (Kel Fadey au Niger); enfin, la population d'origine servile est de plus en plus nombreuse vers le sud et, si elle comporte 10 % de la population touarègue en zone pastorale nomade, elle peut atteindre plus de 80 % en zone agro-pastorale sur les bords du fleuve Niger (ou à l'intérieur de sa boucle), au Mali, en Haute-Volta et au Niger.

Le monde touareg est si vaste qu'il n'est pas possible de citer chaque *ettebel*, tambour de guerre dont le nom désigne aussi bien l'objet matériel, que le pouvoir qu'il incarne, ou la personne même de l'*amenokal*. On peut

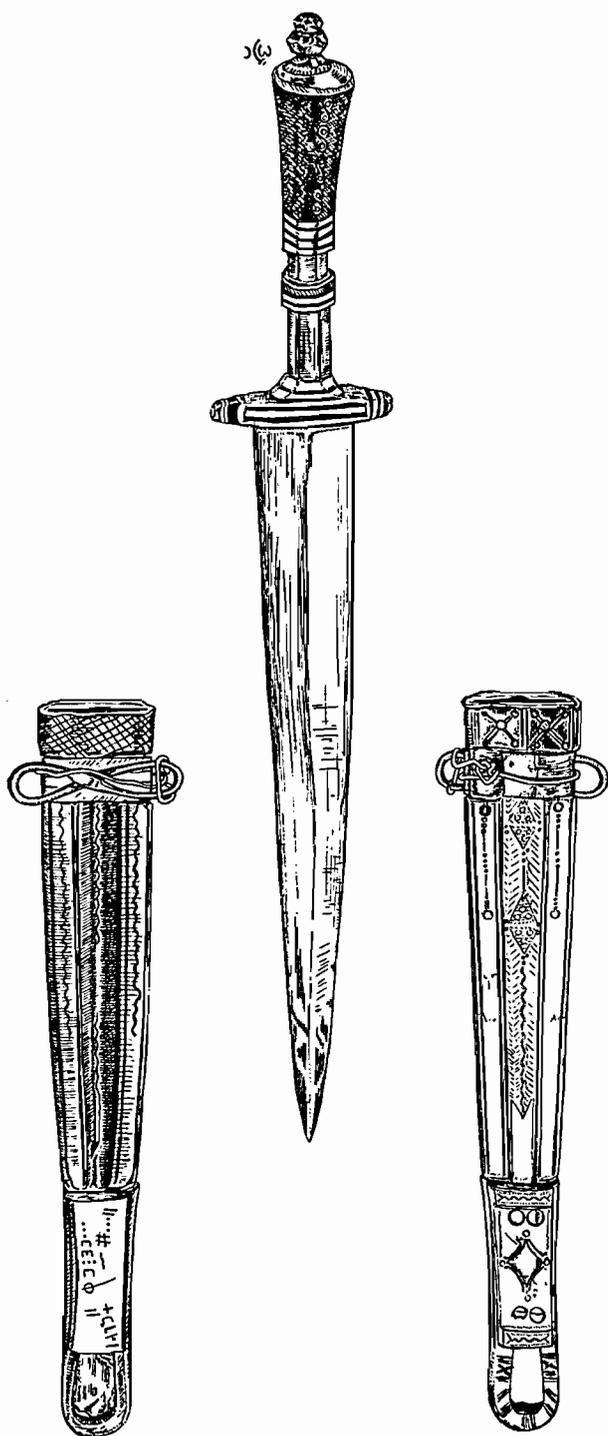
citer : les Kel Ajjer — vivant dans les falaises du Tassili —, les Kel Ahaggar, les Kel Aïr, les lullemedan : Kel Ataram (Mali) et Kel Dinnik (Niger), les Kel Gress, les Ifoghas, les Touaregs de la boucle du Niger, pour ne citer que les noms les plus évocateurs qui rassemblent souvent plusieurs « confédérations » autonomes.

Dans cette société composite, l'influence des nobles guerriers est souvent prépondérante : leurs exploits, leur courage, leur succès amoureux aussi, sont connus de tous et ils constituent une galerie de héros, qui suscitent l'admiration de toute une société et une référence permanente pour chaque individu.

### *Armes et guerriers*

Guerres, razzias, pillages contre les populations paysannes, mais surtout contre les nomades et entre Touaregs, se sont succédé sans interruption jusqu'au début du siècle. Des guerres générales, sous la conduite de l'*amenokal* qui faisait battre l'*ettebel*, mettaient aux prises des « confédérations » entre elles : Kel Dinnik contre Kel Ahaggar, Kel Ajjer contre Kel Ahaggar, Kel Dinnik et Kel Gress contre Kel Ataram, etc. Ces exemples montrent que ces guerres fratricides étaient permanentes, les alliés d'un jour devenant les ennemis du lendemain. Souvent les razzias de quelques guerriers, venus se saisir des esclaves et des troupeaux d'un campement, mettaient le feu aux poudres et provoquaient en réponse une attaque générale. Certains guerriers préféraient pratiquer des coups de mains éloignés pour éviter des représailles immédiates.

La panoplie des guerriers était composée de la lance-javelot, arme de jet dont on se protégeait avec un large bouclier, fait de la peau tendue d'un oryx mâle (antilope saharienne); ce bouclier, tenu par une poignée métallique, servait aussi dans le combat rapproché à l'épée qui était, avec le poignard de bras, l'arme du guerrier ayant mis pied à terre. Le poignard de bras est muni d'un bracelet qui permet de passer le poignet dans l'anneau et de poser les doigts sur le pommeau en croix. L'épée (*takuba*) est l'arme que possède tout homme adulte : les lames appartenant aux



guerriers les plus fameux sont venues d'Europe, à travers le Sahara, depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle et le début du xvi<sup>e</sup> siècle. Leur origine a pu être identifiée grâce à leurs marques : lions héraldiques, globes crucifères, demi-lunes ou figures allégoriques. Elles ont été fabriquées en Allemagne (Passau, Solingen, Würtemberg), en Espagne (Tolède), en Italie (Padoue), en France (Vienne), et en Suisse. Certaines de ces marques, telles les demi-lunes, ont été maladroitement reproduites par des artisans locaux. A côté de ces lames historiques, qui se transmettent dans les grandes familles, les forgerons touaregs fabriquaient des lames avec le fer local, puis, plus récemment, avec des pièces de récupération. Les Touaregs ont établi une hiérarchie compliquée des armes selon de nombreux critères qui font appel à l'ancienneté, à la beauté ou à la souplesse de la lame. « Les Kel Ahaggar, dit Foucauld dans son célèbre dictionnaire, classent les lames d'épée en diverses espèces d'après la beauté et la couleur de l'acier, l'épaisseur de la lame, le nombre de gouttières, etc. ». Comme Durendal, l'arme de Roland dans la célèbre chanson de geste du Moyen Age, les épées touaregues portent parfois des noms, dont certains sont cités dans le dictionnaire des noms propres du Père de Foucauld, aux côtés des noms d'animaux et d'astres. Toutes ces lames, anciennes ou récentes, importées ou fabriquées sur place, sont montées pareillement : la garde en croix, le pommeau, le fourreau montrent la capacité des artisans touaregs d'intégrer dans un modèle culturel spécifique, un matériau venu de pays lointains, inconnus. La richesse du vocabulaire concernant les épées, se retrouve dans d'autres thèmes : la razzia par exemple peut être désignée d'une dizaine de termes, selon le nombre des participants, selon qu'elle se déroule la nuit ou encore dans des conditions particulières; cette finesse dans le choix des mots témoigne de l'importance que tient la guerre dans cette civilisation.

Des poèmes — véritables chansons de geste qui jusqu'à nos jours\* n'avaient jamais

\* Le Père de Foucauld a transcrit les premiers poèmes au début du siècle.

connu de forme écrite — relatent les hauts faits des guerriers, citent les noms des plus glorieux, décrivent les combats célèbres. L'histoire touarègue, surtout à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, est une histoire épique, chantée par les poètes, qui sont souvent aussi les acteurs de la scène qu'ils décrivent. Efellan, par exemple, guerrier des Kel Dinnik qui vécut au milieu du siècle dernier, concentre en lui toutes les qualités d'un héros hors mesure : il a connu la célébrité, à la fois pour ses exploits guerriers et pour ses succès amoureux (qui lui valurent d'ailleurs l'inimitié de l'*amenokal* dont il courtisa l'épouse et qui l'exila), enfin pour ses poèmes, car il sut être le chantre de ses propres prouesses. C'est au combat de Darkaten en 1847, que Kel Dinnik et Kel Ataram s'affrontèrent, après que ces derniers eurent razziaé esclaves et troupeaux des premiers.

*Lorsque les guerriers intrépides se heurtèrent,  
formidables, démentissant tout soupçon de  
fuite par leur ardeur,  
celui qui était le chef, sortit des rangs de  
l'ennemi et vint vers moi,*

*(...)  
Il dégaina contre moi son épée tellement  
grosse qu'une outre à lait la contiendrait à  
peine,*

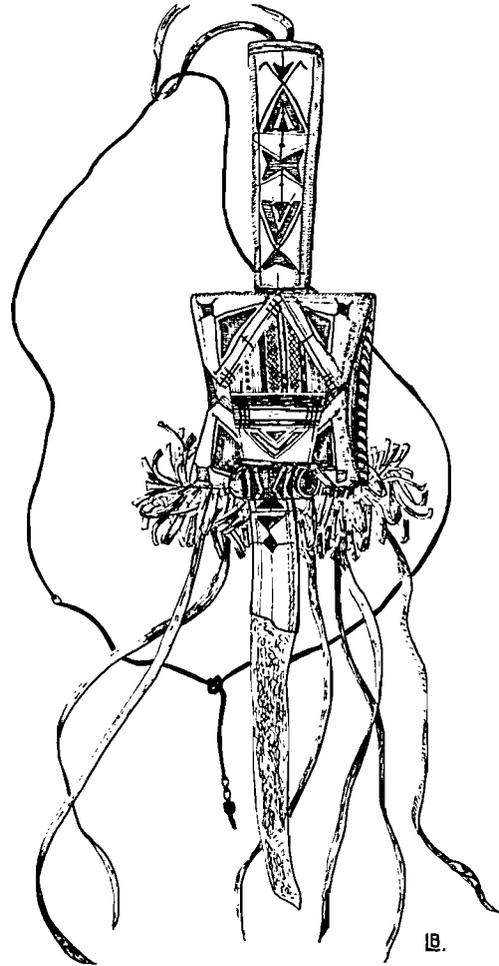
*il me visa avec, je brandis le bouclier,  
je parai son coup entre la bosse et la partie  
inférieure,  
je dégainai contre lui l'épée que j'aiguais si  
bien,*

*et dont la dentelure avait rongé la gaine;  
je lui en portai un coup au-dessus du sourcil.  
(1)*

Des figures de guerriers bien connus, apparaissent dans ces batailles :

*Isyâd non plus ne craignait pas les ennemis,  
(...)  
il para les coups de face, il para ceux de  
derrière,  
il para ceux de droite, il para les coups atten-  
dus qui ne venaient pas.  
Le tumulte l'engloutissait et il me semblait*

(1) Ces appels renvoient aux références bibliographiques placées en fin d'ouvrage.



Dessin de Laurence Brignon

*être un feu de brousse au vent, dans la paille.  
Il poussa un cri d'ogre  
ou encore d'éléphant d'Agedemba.  
Il avait le coup et le corps d'une girafe  
comme le père d'un brave qui s'appelait  
Karoza. (2)*

Tous ces poèmes font référence à des guerriers célèbres, poignée d'hommes dont il est facile de retracer la généalogie, en aval jusqu'à leurs petits-enfants actuellement vivants, en amont jusqu'à leurs ancêtres des trois ou quatre générations qui les ont précédés. Ils sont inscrits, pour chaque grande tribu, ici Kel Nan, là Kel Fadey ou Taytoq, dans un véritable « gotha » de la mémoire, avec référence à leurs exploits majeurs. Ils appartiennent à un monde où la valeur d'un homme se manifeste avant tout à la guerre, en dépassant par son courage moral et physique ses compagnons d'armes et en se montrant supérieur aux ennemis du jour, pour lui indispensables révélateurs de ses qualités. La défaite n'est pas forcément déshonorante, si on ne s'est pas montré lâche, et si on a succombé seulement à un ennemi supérieur en effectif et en armes. En 1902, après la bataille de Tit, où les Kel Ahaggar se firent massacrer par la colonne du Lieutenant Cottenest, non sans avoir manifesté un courage inouï, un des guerriers vaincus s'exclame :

*Les joueuses de violon n'entendront pas dire  
de moi que je me suis caché dans les rochers;  
tombé trois fois, n'a-t-il pas fallu trois fois me  
relever,  
et ne m'a-t-on pas chargé sans connaissance  
sur un chameau en m'y liant avec des cordes?  
A cause de ces blessures, femmes, regardez le  
déshonneur comme éloigné de moi.  
Défaite n'est pas déshonneur. (3)*

Le guerrier montre ici le souci qu'il a de sa réputation auprès des femmes. Dans tous les poèmes, le guerrier invoque le nom d'une femme aimée, ou parfois de plusieurs femmes dont la beauté, la grâce, hantent son esprit :

*Gloire à Celui qui voit tout, à Celui qui a  
ennobli*

*Elmurlayyata d'entre les femmes.  
Il lui a donné un visage au teint de henné, plus  
beau que celui  
d'un bouclier rouge qui vient d'être tendu et  
rafraîchi,  
tout neuf, sans aucune trace d'usage,  
plus le cou comme d'une antilope mohor de  
Tan-Fettén  
qui évolue parmi les gommiers. (4)*

A l'heure du combat, le guerrier est transcendé par ce souvenir qui lui permet de se dépasser : il y a comme un regard permanent laissé sur le campement provisoirement abandonné, avec les femmes qui attendent de lui des exploits toujours plus éclatants, et auprès desquelles il ne peut que revenir en vainqueur, ou du moins en vaincu provisoire, à la suite de l'attaque d'un ennemi dix fois supérieur, mais dont il faudra tirer vengeance et obtenir une revanche rapide pour effacer l'affront.

*Femmes, inspiratrices et compagnes des guerriers*

Si la guerre est un des thèmes poétiques majeurs, la femme et l'amour constituent également une source importante d'inspiration : les pièces lyriques remplacent alors les récits épiques. Comme les guerriers qui sont à la fois acteurs et poètes, les femmes, inspiratrices de bien des vers, sont également auteurs d'un certain nombre de pièces. L'absence répétée des hommes qui s'en vont aux quatre coins de l'horizon, pour participer à une razzia lointaine, accompagner une caravane commerciale, rechercher un animal perdu ou rendre visite à un parent éloigné, laisse les femmes, pendant des semaines, parfois pendant des mois, dans l'inquiétude et l'attente de nouvelles apportées par les voyageurs. L'amour est donc souvent le thème de leurs vers, qui sont destinés à un ami absent :

*Lorsqu'est parti le méhari gris-souris avec  
son maître, j'ai dit adieu à l'amour;  
je l'ai placé au fond de mon cœur, je l'y ai plié.  
J'ai dit à mon cœur, où mon amour est depuis  
longtemps :*

*je m'interdis l'indigo et le « kohel »  
et tout ce qui est élégant et se porte lorsqu'on  
se pare,  
tant que n'est pas revenu auprès de moi le  
compagnon de mon amour. (5)*

Ce serment d'amour à un célèbre guerrier Taytoq est d'autant plus émouvant que celui-ci, Eziouel ag Serada, quelques années plus tard, (en 1907), ne reviendra pas d'une autre expédition. Parti avec un groupe de trente-neuf guerriers, dans une périlleuse razzia contre les Regueibat du Sud marocain, à plus de 1 500 kilomètres de son point de départ, ils furent nombreux tués au combat, vingt-quatre perdus ou morts de soif — dont Eziouel — et quatre seulement purent atteindre Arawan au nord de Tombouctou.

Les thèmes de l'amour, de la séparation, reviennent au rythme de cette vie qui est partagée entre les brèves présences de l'homme aimé et de longues absences, tel le titre d'un poème d'une femme de l'Ahaggar : « Ma pensée suit mes amis partis en rezzou ». L'absence des hommes qui se prolonge souvent beaucoup plus longtemps qu'il n'était prévu, laisse les femmes dans un profond dénuement. Certaines pièces de vers constituent de douloureuses plaintes, comme celle d'une femme Taytoq intitulée « Les hommes sont partis en rezzou depuis huit mois, et les femmes meurent de faim » :

*Mon repas du soir est du bois sec, je suis  
morte de faim.  
La faim a enlevé ma chair de nos os, sans rien  
laisser. (6)*

Ces amours douloureuses s'expriment avec une étonnante liberté de ton et d'expression, comme cet aveu public par une femme Kel Ghela :

*Tout ce que vous direz de mon amour pour  
lui, je l'accepte.  
La terre même, si elle pouvait parler,  
dirait qu'il voyage sans cesse à sa surface pour  
venir me voir. (7)*

Au-delà de ces grandes amours exclusives et partagées, qu'on a souvent négligées au

profit de l'*ahal*, existe aussi une vie amoureuse codifiée et organisée qui permet sans doute d'offrir une détente, une compensation à cette vie difficile, ponctuée de longues périodes d'anxiété et de souffrances.

### *Ahal et réunions galantes*

*Ahal* est un terme touareg qui désigne un type de réunion galante qui rassemble jeunes femmes et jeunes hommes libres de liens conjugaux. Les femmes qui participent doivent avoir l'âge d'être courtisées et n'être pas ou plus mariées, c'est-à-dire hors des périodes de viduité qui suivent un veuvage ou un divorce. Quant aux hommes mariés, ils y participent parfois lorsque leurs femmes sont absentes ou au cours d'un voyage.

L'*ahal* de tel campement peut posséder une grande réputation, lorsque les jeunes femmes sont belles, les joueuses de violon (*imzad*) habiles, et la compagnie agréable; des jeunes gens peuvent franchir plus de 200 kilomètres pour se rendre à de telles réunions. L'*ahal* se tient en général à la tombée de la nuit, dans la tente d'une femme seule ou dans une tente spécialement aménagée à cet effet; jeunes femmes et jeunes hommes s'asseyent les uns près des autres, en pratiquant parfois des jeux d'esprit sous la conduite d'une présidente élue pour la circonstance. Des groupes se forment, des chuchotements se glissent à l'oreille, et quelques couples sortent parfois pour s'isoler hors de la tente. Ces réunions sont d'autant plus vivantes que sont nombreuses les personnes en situation d'y participer; il existe un terme, *asri*, pour désigner la condition de « liberté des mœurs » qui vous autorise à se joindre à l'*ahal*. Des mariages peuvent parfois rompre l'équilibre des participants dans un campement. Un Touareg des Kel Ahaggar, se désole, dans un poème, du mariage attendu de deux jeunes femmes :

*Si Etekoua va se marier ainsi qu'Amenna,  
il n'y a plus de femme pratiquant  
la liberté des mœurs :  
si cela arrive, je prends en horreur les réunions  
galantes qui se tiennent au coucher du soleil;*

*nos turbans de mousseline blanche et de laine  
rouge restent maintenant pliés et serrés. (8)*

Même si l'*ahal* réunit des hommes et des femmes libres de mœurs, il existe des convenances à respecter, et les femmes savent rappeler à l'ordre les grossiers et les indécents, dans des poèmes qui peuvent ruiner une réputation :

*Maintenant les langues des hommes font  
fausse route;  
le feu des disputes criardes est dans leurs  
bouches*

*(...)  
Vous faites bien voir que vous n'êtes pas  
comme il faut.  
Je regarde comme au-dessous de moi ces  
réunions galantes  
où je me trouve avec des hommes grossiers  
comme des esclaves  
sous une même tente qu'eux. (9)*

De ces rapports amoureux, libres et codifiés à la fois, dans ces amours exprimées avec force par les hommes comme par les femmes, il se dégage une impression de liberté des partenaires, qui conduisent leur vie sentimentale non pas dans le secret, mais au grand jour de la passion proclamée. Dans cette société de la parole, les amours peuvent d'autant mieux être exprimées que les hommes et les femmes savent traduire leurs élans avec verve, invectiver l'amant qui les délaisse ou pleurer la femme qui les quitte.

### *Beauté des femmes*

A travers ces envolées lyriques, ces adresses de guerriers, le canon de la femme peut être dégagé. La beauté idéale est presque toujours liée à l'ampleur et à l'opulence des chairs, qui connotent la richesse et aussi le confort de contacts épidermiques doux et veloutés.

*Elle ne s'abîme pas, elle a de la graisse  
aux flancs,  
des chairs qu'elle dissimule sous des étoffes  
de taïalt... (10)*

Cette recherche de l'ampleur des formes est souvent provoquée et aboutit rapidement à l'obésité. Dans les familles riches, où des servantes dispensent les femmes de tout travail matériel et domestique, les petites filles sont suralimentées qualitativement et quantitativement à partir de dix ans. On leur fait boire du lait en abondance entre les repas, avaler une farine sèche de mil pilé, puis boire à nouveau de l'eau ou du lait en les forçant car l'estomac se révolte. Ce véritable gavage est pratiqué à l'aide d'un instrument en bois, récipient muni d'un long bec latéral qu'on introduit tel un entonnoir dans la bouche de la fillette couchée sur le dos, la tête calée entre les jambes d'une servante ou d'une tante. Au début, la patiente se débat et éprouve des nausées : mais on la contraint et, petit à petit, elle s'habitue à ce régime qui lui donne une taille épaisse et gonflée. Certaines femmes mûres deviennent de ce fait si peu mobiles qu'il faut les aider pour se hisser sur leur selle.

Sans atteindre obligatoirement cette obésité malade, les femmes aimées possèdent une peau douce, tendue sur les hanches, avec des plis sur le ventre. Ces formes généreuses leur donnent une démarche gracieuse et majestueuse à la fois :

*Toi qui par l'aspect de tes hanches et par ta  
démarche  
ressembles à l'antilope mohor quand elle évolue... (11)*

L'épiderme et le visage sont d'égales références :

*Du fond de l'âme j'aime la bouche et les  
dents de Mouli,  
j'aime ses sourcils. (12)*

Et pour peindre cette femme aimée :

*aux dents joliment écartées, à la poitrine  
plantureuse,  
sous laquelle le ventre s'étale... (13)*

Ces quelques citations qu'on pourrait multiplier, esquissent peut-être le portrait de cette femme touarègue, qui peuple l'imaginaire des

guerriers si souvent éloignés de leurs campements.

Cette liberté de ton, vis-à-vis des femmes aimées, n'empêche pas les convenances sociales et familiales de s'exercer lorsque les mariages se nouent : une femme noble ne peut épouser un vassal et encore moins un forgeron. Malgré cette liberté affichée, les règles du mariage sont respectées et la monogamie reste de rigueur; si les divorces sont fréquents, ils sont aussi bien dus au départ volontaire de l'épouse qu'à son renvoi; et le départ peut signifier le refus d'une éventuelle co-épouse et entraîner le divorce. La polygamie — même si elle est autorisée par l'islam, dont les Touaregs se réclament — est rejetée par les femmes. La liberté de mœurs existe, mais elle est limitée par un code reconnu et accepté par tous; elle ne met pas en péril la famille qui reste construite autour du mariage, l'épouse apportant la tente et le mobilier domestique, comme signe tangible du foyer.

### *La tente et le mariage*

Lorsqu'on veut savoir si une femme est mariée, on lui demande : « As-tu fabriqué, as-tu fait, ou as-tu noué la tente? »; trois verbes différents pour signifier que tente et mariage sont synonymes. En effet, avant de rejoindre son mari, la famille de la jeune femme doit fabriquer une tente et se procurer tout le matériel domestique indispensable à la vie du ménage. Il s'agit donc dans un premier temps de rassembler les peaux nécessaires\* : la mère de la future mariée se rend dans les campements voisins pour demander une contribution en peaux en vue du mariage. Lorsqu'elle a réuni de quarante à cent peaux selon sa richesse, les dons, et la taille qu'elle veut donner à la tente, elle invite toutes ses parentes et amies pour les coudre. Ce jour-là toutes les invitées qui apportent leur compétence bénévole doivent être nourries avec magnificence si l'hôtesse veut conserver sa réputation.

La famille du jeune homme, en contrepar-

\* Il existe aussi, chez les Touaregs, des tentes couvertes de nattes végétales, en particulier dans l'Air.

tie, doit apporter une donation en animaux dont l'importance est fixée par la famille de l'épouse; en principe, le nombre et le type d'animaux doivent être pour la fille les mêmes que pour la mère. Chez les aristocrates, seules les chamelles sont admises, alors que dans les classes plus modestes, on accepte des vaches ou même — mais c'est le fait d'affranchis ou de forgerons sans honte — des moutons ou des chèvres.

Le mariage, en théorie, rassemble des familles de même statut social, de même niveau, de même réputation. Une femme adulte ou déjà mariée juge elle-même de la qualité de son prétendant, mais se conforme souvent à l'avis de ses parents, car elle sait qu'en cas de divorce, le retour au campement paternel serait l'aveu du bien fondé de conseils non écoutés. Avant tout accord, des tractations ont été lancées par des émissaires, qui vont sonder les parents et la femme elle-même, pour éviter un refus offensant et pour respecter la règle qui veut que les parties intéressées prenantes restent dans l'ombre. Bien que le nombre d'animaux de la donation soit en principe fixe, il existe un jeu subtil de l'offre et de la demande; on juge de la qualité du prétendant selon la condition du côté paternel et maternel : si un des côtés est faible, avec une origine considérée comme modeste, on peut augmenter le nombre d'animaux pour repousser le candidat ou lui faire payer son infériorité.

La tente est apportée par l'épouse qui en est la propriétaire et la maîtresse, c'est le cadre de la vie du couple et de ses jeunes enfants. En cas de divorce, la jeune femme s'en va avec sa tente et son matériel : on peut voir dans certains campements des hommes installés sur un lit, entouré d'une natte-paravent, mais sans tente pour abri; il s'agit d'hommes divorcés, laissés sans toit par leurs épouses. Un terme touareg (*agafa*) désigne cet habitat incomplet et provisoire où l'homme retrouve la condition du jeune garçon qu'il était lorsqu'il vivait hors de la tente de ses parents. Seuls les nobles, possesseurs de tente dès l'âge adulte, échappent à cette situation désagréable, un peu désobligeante, qui fait revenir l'homme mûr à sa situation d'adolescent. La migration

des tentes, qui changent de campement au gré des désaccords conjugaux, témoigne de leur pérennité au-delà des vicissitudes de la vie.

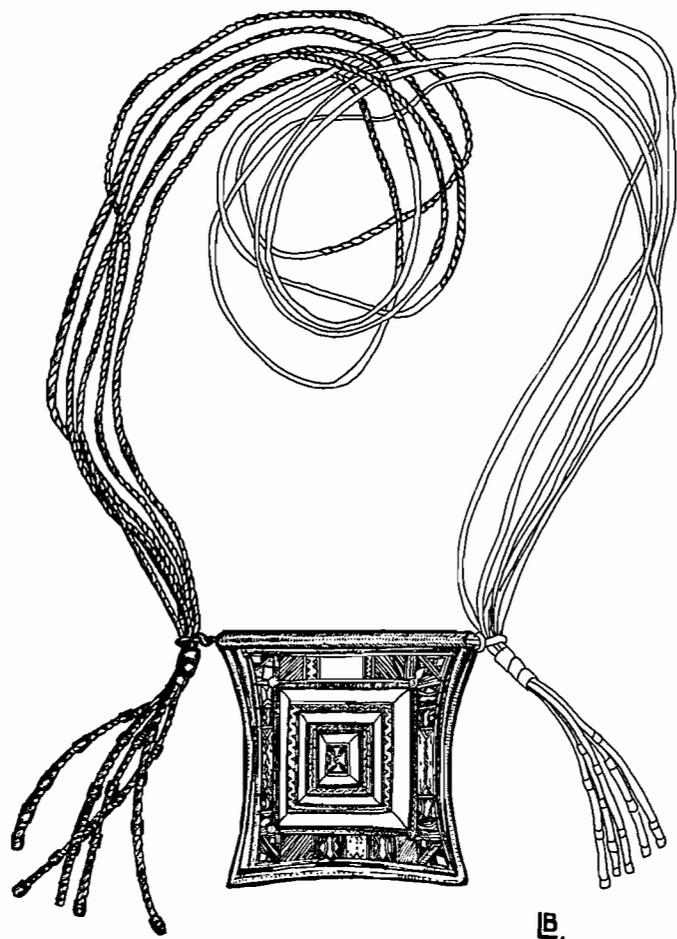
### *Religieux et guerriers*

Les nobles-guerriers ne sont guère versés dans la religion : ils acceptent les préceptes de l'islam, non sans parfois se dérober à des obligations ou à des règles — comme le jeûne ou la prière — sous des prétextes fallacieux; ils n'ont guère suivi l'enseignement religieux, et de ce fait ils connaissent mal l'arabe, même sous la forme primaire des écoles coraniques. Dans ses poèmes, le célèbre guerrier Efellan exprimait son manque d'intérêt pour les pratiques religieuses :

*Ce sont les vers que faisait Efellan,  
qui ne prise pas la prière, ne la connaît même pas  
qui ne prise que les jeunes filles... (14)*

La religion est laissée aux spécialistes, aux *inesleman*, à « ceux de l'islam ». Ceux-ci constituent des tribus nombreuses, en particulier chez les Touaregs sahéliens (*lullemmedan*), vivant dans une atmosphère de calme et de sérénité, propice à l'étude et à la prière. Ces religieux à titre collectif reçoivent une instruction coranique poussée, mais aussi une éducation particulière où l'on apprend à ne pas hausser le ton, à respecter la tranquillité des autres, à ne pas troubler l'atmosphère sereine du campement. Les femmes religieuses mariées vivent cloîtrées et ne sortent de leur tente qu'entourées d'une natte qui cache leurs formes aux hommes : hissées sur leur selle, au cours des déplacements, elles sont protégées des regards indiscrets par un dais de tissu blanc. Lorsque le chameau s'est redressé, sous le poids de ces femmes souvent opulentes, il amorce une marche lente qui fait osciller ces voiles blanches au rythme de son pas.

Dans ces groupes religieux à titre collectif se détachent des personnalités remarquables dont l'influence et la notoriété s'étendent très loin et à qui on rend visite en leur qualité de leaders religieux, d'enseignants et de juges.



Dessin de Laurence Brignon

L'*amenokal* et les guerriers chargent ces hommes sages et instruits de leur apporter le soutien de Dieu et du Prophète dans toutes leurs entreprises. On leur demande de prier pour toutes les expéditions guerrières et de préparer des talismans introduits dans le tambour de guerre, comme supports de la religion au pouvoir politique. Des amulettes individuelles sont glissées dans des enveloppes en cuir ou dans des contenants métalliques, en argent ou en cuivre, ciselés par les forgerons; elles sont portées en pendentifs ou accrochées au voile de tête. Ces talismans avaient des vertus quasiment magiques; s'ils devaient le plus souvent porter globalement chance, certains avaient été confectionnés dans un but précis : mettre son porteur à l'abri de toute blessure par une arme métallique et, par exemple, à la fin du siècle, rendre invulnérable aux balles de fusil. On rapporte qu'un célèbre guerrier des Kel Fadey avait reçu un talisman si puissant, qu'il n'hésita pas à faire mettre à mort le marabout qui le lui avait donné, par crainte qu'il n'en confectionne un autre de même nature pour un de ses ennemis.

### *Le savoir technique : le rôle des artisans*

L'artisan joue un rôle fondamental dans la société guerrière, en tant que fabricant d'armes, mais aussi comme fournisseur du matériel permettant l'utilisation de montures (selles, étriers, caveçons, etc.). L'artisan est, de plus, le maître non seulement de l'essentiel des instruments de la vie pastorale (pouliotes, puisettes, cordes) mais de tout le matériel domestique. Enfin et surtout, il veille à la maintenance et à la réparation des armes, des objets qui s'usent, se cassent ou se fendent : il refait les fourreaux des sabres, il remplace les pommeaux de selle brisés après une chute, il pose des plaques métalliques sur les récipients en bois troués, il incruste des « accordéons » en cuivre dans ceux qui sont fendus, il pose un embout ciselé sur le bec d'une théière en émail. Un conte qui s'inscrit dans la geste d'Aligurran — héros mythique, lequel s'oppose à son neveu utérin, à la fois successeur et rival — révèle la place essentielle des artisans :

Aligurran cède à la demande de son épouse, qui souhaite éloigner les forgerons vivant dans son campement, car elle s'est disputée avec certains d'entre eux. Quelque temps après le départ des artisans, des objets usuels sont brisés, d'autres seulement abîmés, et il n'est pas possible de les remplacer ou même de les réparer. Les bols de traite venant à manquer, la femme d'Aligurran doit, toute honte bue, traire les vaches et les chamelles directement dans sa bouche pour apaiser sa faim. Ce faisant, elle transgresse un interdit\* et de ce fait se met au ban de la société, et se livre aux quolibets et aux sarcasmes de tous ceux qui ne lui veulent pas du bien.

L'artisan dispose d'un matériel léger, mobile, qui lui permet de se déplacer avec ses instruments de travail, d'un campement à l'autre, ou avec un groupe nomade qu'il accompagne dans son cycle annuel. L'artisan du métal, c'est-à-dire le forgeron *stricto-sensu*, dispose d'une enclume — bloc de métal ensellé dans un socle de bois —, un soufflet en peau à embout métallique, des pinces, des limes, des ciseaux et un creuset en argile réfractaire; il transporte avec lui des morceaux de cuivre, d'argent, et des plaques métalliques, matériaux nécessaires à ses travaux de création ou de réparation. L'artisan du bois possède une herminette et des limes. Les femmes des artisans sont les spécialistes du cuir : elles disposent toujours d'une tablette sur laquelle elles découpent leur cuirs, et affûtent leurs couteaux à large lame effilée comme un rasoir; elles ne se déplacent pas sans des poinçons, des alènes, des aiguilles et des pots remplis de colle et de diverses teintures.

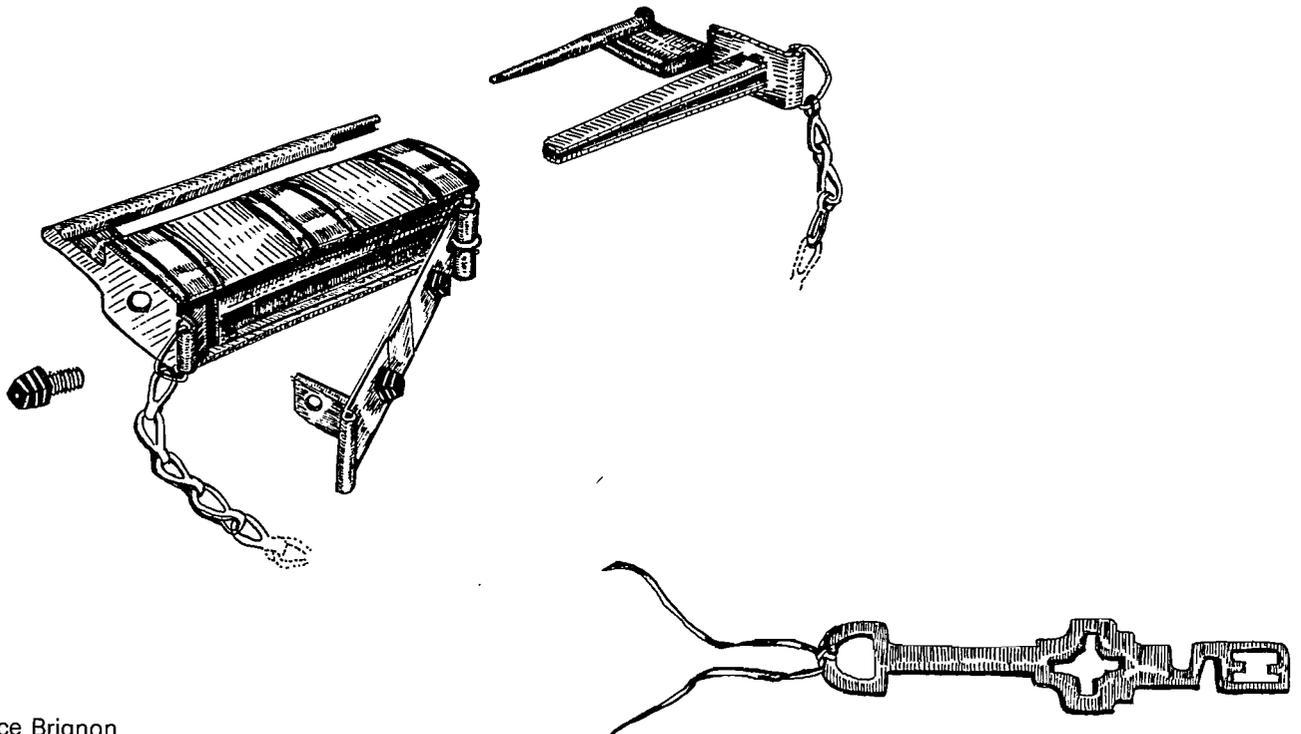
A matériel standard, production standard : il est remarquable de constater combien les armes, les instruments et tout le matériel pastoral et domestique ne varient guère à des milliers de kilomètres de distance. Tous ces objets font partie d'une culture matérielle aussi homogène qu'originale; au fil des siècles les objets ont pris une forme conciliant l'efficacité, l'utilité et la beauté.

\* Téter un animal est infamant pour un homme. Si les bergers s'y livrent en cachette, cette pratique est inconcevable par une personne « de condition » dans un campement.

Le souci esthétique se retrouve en premier lieu dans les travaux d'orfèvrerie et dans les bijoux dont les principaux modèles sont si connus qu'ils ont été repris par les artisans du monde entier. S'il n'est pas possible de faire l'inventaire de ces bijoux, il faut insister sur le rôle important qu'ils jouent dans la société : le métal le plus travaillé, l'argent, est utilisé pour la fabrication des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues ou des pendentifs de divers types, connus sous le nom de « croix d'Agadez » ou « d'Iferouane », fondus par le procédé de la cire perdue. Le métal utilisé est fourni par des pièces d'argent importées d'Europe et en particulier par les fameux thalers de Marie-Thérèse. L'or, aussi utilisé, est beaucoup plus rare; mais les mêmes modèles sont également fabriqués avec des métaux moins précieux, comme le cuivre et divers alliages où l'argent entre en proportions variables. Les plus pauvres comme les plus riches portent les mêmes bijoux traditionnels et les jeunes serviteurs comme les jeunes nobles souhaitent donner bagues ou pendentifs aux jeunes filles qu'ils visitent et dont ils cherchent à retenir

l'attention. Si les bijoux sont surtout portés par les femmes, qui les reçoivent tout au long de leur vie, les hommes sont amateurs de bagues et de porte-talismans en argent ouvragé, plaques ou cylindres, portés en sautoir pectoral ou accrochés aux plis du turban.

Quelques objets d'utilisation courante montrent avec éclat comment les forgerons savent allier technique et esthétique : c'est le cas du cadenas, du marteau à sucre, de la selle de chameau par exemple. Le cadenas est un boîtier parallélépipédique en fer, recouvert de plaques de cuivre ciselées; sur l'une des faces est aménagée l'ouverture où la clé est introduite et glisse le long d'une face latérale, et sa tête serre à l'intérieur du boîtier une pince-ressort qui en libère l'extrémité. La clé, également recouverte de cuivre ciselé, est portée comme un bijou autour du cou. Dans la fabrication de cet objet utilitaire, le forgeron se fait orfèvre et technicien ingénieux : il met au point des modèles spéciaux, « à secrets », où l'ouverture du cadenas est dissimulée par une plaque ou par une décoration postiche. Le marteau utilisé pour casser les pains de sucre, est également



Dessin de Laurence Brignon

couvert de plaques de cuivre décorées. Quant à la selle de chameau, elle comporte plusieurs modèles, le plus connu, le plus élaboré étant celui à pommeau en croix (*tamzak*) dont les forgerons de l'Air sont les spécialistes. L'originalité de la selle de chameau résulte de son adaptation à un type de monte touareg, résolument différent de celui des Bédouins : la selle est posée devant la bosse, sur le garrot, et le chamelier touche avec les pieds le cou de l'animal; elle repose sur le train avant et n'est pas placée en équilibre de part et d'autre de la bosse. Le forgeron a su créer un outil adapté à une technique, et en faire un modèle de civilisation où chaque détail s'inscrit dans une symbolique compliquée, aux références anthropomorphes comme les oreilles, la barbe, la gorge, les fesses etc.

Les artisans, cependant, ne constituent pas de « tribus » autonomes, portant un nom particulier et se reconnaissant un ancêtre commun, bien qu'ils constituent un groupe complètement endogame qui ne s'allie jamais à l'extérieur. Ils se définissent selon deux critères qui se superposent : l'un se réfère à leur spécialisation technique et indique qu'il s'agit d'artisans du métal ou du bois; l'autre les désigne sous le nom de la tribu dans laquelle ils vivent, et on les nommera : « forgerons des Kel Nan ou des Kel Fadey ». Il existe enfin une catégorie de forgerons, spécialisés dans des tâches d'intendance auprès des grands chefs : ils sont à la fois majordomes, chargés de recevoir les hôtes étrangers, émissaires ou ambassadeurs porteurs de messages auprès d'autres chefs.

Le forgeron semble ainsi jouer dans la société un rôle qui dépasse de beaucoup son seul savoir-faire technique. On lui a fait une réputation d'homme rusé, lâche, menteur, qui, de ce fait, est méprisé par tous; on répète que c'est un couard qui ne sait pas se battre et que sa seule arme est une langue acérée et dangereuse. Cette image simpliste s'inscrit dans une société où chaque partenaire a un rôle fixé. Ainsi, les caractères attribués aux forgerons sont comme le négatif de ceux accordés aux guerriers; aux notions de courage, de force virile, de passion amoureuse et de beauté physique et morale, qui caractérisent le noble guerrier — héros toujours à la recherche du

dépassement de lui-même — s'opposent celles de fourberie, de laderie, d'intrigue, de soumission volontaire et de malpropreté du forgeron.

Cette image de marque permet au forgeron d'avoir un rôle social particulier, un rôle d'intermédiaire, de « relations publiques ». Il peut dire en effet ce que le guerrier ne peut exprimer et être ainsi le porte-voix, le support de la parole des autres; on a souvent dit qu'il n'a pas de pudeur, pas de honte, or ces qualités ne lui sont pas étrangères mais se placent à un niveau différent : il n'endosse ni la pudeur ni la honte des autres. Le forgeron est donc chargé au cours des tractations de mariage d'un rôle de messenger, d'intermédiaire, transmettant les messages délicats, répercutant les réactions provoquées.

Les forgerons constituent une petite communauté indispensable à la société : leur savoir technique qui s'accompagne d'une parole libérée, leur donne un pouvoir redoutable, soit qu'ils demeurent auprès des puissants et des chefs, soit qu'ils voyagent de campement en campement, c'est par eux que les nouvelles circulent. Leur dispersion, leur mobilité s'accompagnent d'une solidarité de groupe renforcée par l'usage d'un langage secret, sorte d'argot qui leur permet de communiquer entre eux sans être compris des autres. Après tout travail fait, tout service rendu, on donne au forgeron non seulement une rémunération, mais un cadeau dont la nature et l'importance ne sont pas fixées à l'avance, mais laissées au bon vouloir de chacun : aussi le forgeron, par ses louanges et ses critiques, révèle-t-il la générosité de ses clients respectifs. Lorsqu'on immole un animal, le forgeron reçoit traditionnellement l'échine; par crainte de représailles verbales, on hésite, même en son absence, à ne pas lui réserver cette part.

Gardiens de la civilisation matérielle dont ils reproduisent les modèles avec de légères variantes dues à leur fantaisie et à leur goût, sachant toujours allier l'utile et le beau, les forgerons assurent les deux fonctions de création et maintenance. Minorité très homogène, les forgerons ont acquis une place très particulière au sein de la société, avec des rapports de clientèle très complexes qui leur ont permis

d'élaborer les règles d'un jeu jamais achevé entre des partenaires aux rôles complémentaires qui ne peuvent se passer les uns des autres.

### *Obscurs et sans grades : les esclaves*

Une même réputation de lâcheté, d'incapacité fondamentale de toute action guerrière, associe le forgeron et l'esclave :

*Toi, artisan ou bien l'esclave qui garde les  
chameaux,  
une action d'éclat vous en êtes incapables;  
on sait que vous n'avez pas tué à la guerre  
même un âne entravé. (15)*

L'esclave, plus encore que l'artisan au savoir technique et au rôle social reconnu, est mal considéré, méprisé et comparé à du bétail que l'on vend ou achète à vil prix. Dans les poèmes où s'apostrophent et s'insultent des rivaux, l'esclave sert de référence négative :

*Akhmadou, j'ai pour lui un mépris achevé.  
On dirait, selon moi, qu'il est un esclave  
acheté pour un chiffon,  
ou que son maître a vendu pour une vieille  
tunique usée. (16)*

Les esclaves, en effet, pouvaient être vendus, et raziés comme le bétail : de ce fait, ils passaient souvent d'un maître à l'autre. Ils ne possédaient rien en propre et dépendaient entièrement de leurs patrons pour leur mariage, car ceux-ci faisaient office de parents et de beaux-parents en fournissant du petit bétail, comme « dot » fictive pour donner un gage, un signe concret à la conclusion du mariage, et une tente comme accomplissement de la formation du couple. C'est la maîtresse de ces femmes esclaves qui devenait propriétaire des enfants nés d'un mariage dont les conjoints appartenaient à des patrons différents.

Mais le mépris était surtout affiché à l'égard des esclaves vendus ou achetés, qui de ce fait s'assimilaient au bétail et avec lesquels on ne pouvait établir de liens. Car de longues années de vie en commun s'accompagnaient obligatoirement de complicités et de connivences.

Aujourd'hui, les anciens esclaves vivent en

symbiose avec une famille dont ils partagent parfois la vie depuis plusieurs générations, les femmes s'occupant des tâches domestiques et les hommes de la garde et de l'entretien des troupeaux. Les femmes élèvent souvent les enfants de leur maîtresse en même temps que les leurs : elles les portent sur le dos, leur donnent le sein pour arrêter leurs pleurs, puis, sevrés, les nourrissent à la cuillère. Cette éducation, qui après quelques années change — les tâches domestiques et pastorales accaparant très vite les filles et garçons d'origine servile — laisse cependant le souvenir d'une enfance vécue en commun, et de jeux partagés. La jeune maîtresse qui se marie reçoit de ses parents une servante, qui l'accompagne chez son mari pour s'occuper des tâches domestiques, telles que recherche de l'eau et du bois, balayage de la tente et barattage du lait. La famille de libre condition qui se scinde par le mariage successif de ses enfants, détache, pour chaque nouveau ménage, de jeunes serviteurs qui suivent parallèlement cette dispersion et qui vont former de nouveaux couples serfs au service des jeunes mariés.

La masse servile n'est cependant pas uniforme et comporte bien des distinctions. Si les étrangers ou même les Touaregs aristocrates aiment souvent enfermer dans un terme global un peu méprisant (*iklan*), l'ensemble de cette population servile, c'est par un souci abusif d'une dichotomie simpliste; elle dénote, pour les premiers, une méconnaissance ou un refus de connaître la réalité, et pour les seconds, un certain mépris affiché pour une catégorie sociale sans intérêt, qui ne mérite guère de telles subtilités. Au bas de l'échelle, on l'a vu, se trouvent les esclaves achetés ou récemment raziés et par conséquent, non encore intégrés. Leurs traditions, leurs habitudes et parfois leur langage différents, les font percevoir comme des êtres frustes, non socialisés, non civilisés. Mais s'ils faisaient souche dans la famille qui les avait achetés ou saisis à la guerre, au bout d'une génération rien ne distinguait leurs enfants des autres.

En dehors de ces esclaves domestiques, il existait des groupes serfs vivant loin de leurs maîtres sur des champs qu'ils cultivaient. Du fait de cet éloignement, ils possédaient une

certaine autonomie, mais la récolte qui les nourrissait devait également fournir un surplus à leurs patrons dont ils gardaient parfois une partie des troupeaux. Pour maintenir des liens étroits ou en créer, s'il s'agissait de paysans récemment acquis, les jeunes enfants venaient successivement dans le campement des maîtres : les filles pour effectuer les tâches domestiques, les garçons pour servir de bergers au petit bétail; ces séjours obligés fournissaient une aide matérielle, favorisaient avant tout une assimilation culturelle rapide de jeunes encore malléables.

A la frontière des hommes libres et des serfs — mais en dehors de ce monde servile qui n'existait que par ses maîtres, qui vivait de leurs richesses en participant à leur bonne comme à leur mauvaise fortune — se situaient tant bien que mal les affranchis, libérés pour services rendus ou simplement par un geste pieux; par cet affranchissement, faisant l'objet d'un acte écrit en arabe par un marabout, ils appartiennent juridiquement au monde des hommes libres. Beaucoup ont constitué des tribus indépendantes portant collectivement le nom d'affranchis. S'ils sont libres par la nature même de leur statut, ils conservent cependant la trace de leur état antérieur et ils restent confinés dans leur marginalité, à la limite d'un monde dont ils ont réussi à sortir et d'un autre qui ne les accepte pas vraiment en raison d'une origine aux marques indélébiles.

### *La reconstitution du passé*

La description de la société touarègue, telle qu'on peut la faire aujourd'hui est une reconstitution à partir de documents disponibles et d'enquêtes faites auprès de personnalités encore vivantes. L'organisation sociale, les rapports hiérarchiques, le rôle des chefferies ne subsistent que sous une forme affaiblie, dénaturée, maintenue en vie par le bon vouloir successif du pouvoir colonial et de l'administration des états. Le chercheur est donc souvent confronté aux discours d'hommes du passé, regrettant un « âge d'or » qui est celui de leur jeunesse : il est également subjugué par le lyrisme de poètes, de conteurs et de tradition-

nalistes qui transfigurent en épopée toute escarmouche, qui transforment en héros tout guerrier.

La société touarègue a souvent été considérée comme un ensemble pyramidal qui va d'un sommet aristocratique à une base servile en passant par des échelons intermédiaires de religieux ou de vassaux, d'une situation idéale de la valeur et de la connaissance à une dégradation progressive vers le bas, non seulement dans le domaine du langage, mais dans tous les autres secteurs du savoir de l'activité humaine, voire même de la morale. Pendant de longues années les nobles-guerriers ont donné la version officielle de l'histoire : les Français, en effet, qui les premiers ont pénétré le pays touareg, étaient souvent des aristocrates, presque toujours des militaires qui trouvaient comme seuls interlocuteurs valables ces « chevaliers » porteurs des mêmes valeurs morales de courage et d'abnégation. Il y avait comme une complicité entre des adversaires qui appartenaient pourtant à deux sociétés qui ne pouvaient cohabiter : l'irruption de l'une sur le territoire de l'autre annonçait à terme la destruction des vaincus par la disparition de leur ordre aristocratique.

Par la suite de nombreux groupes furent interrogés appartenant à des « confédérations » différentes, puis à l'intérieur d'une même chefferie, à tous les niveaux de la hiérarchie sociale. D'autres sources jaillirent montrant que cette histoire, cette civilisation, possédaient autant de facettes que de composantes et que l'originalité profonde de cette société provenait de sa diversité.

L'histoire, tout d'abord, put être recueillie auprès d'adversaires faisant chacun le récit d'un même combat : tels les Kel Ahaggar au nord et les loullemmedan au sud, qui — après de nombreux coups de mains et razzias — s'affrontèrent au cours d'une grande bataille rangée, à Izerwan au Niger, à la fin du siècle dernier; les traditions orales, textes en prose ou poèmes, recueillis des deux côtés, transcrits et publiés, donnent les versions complémentaires, plutôt que contradictoires de deux chefferies touarègues après la bataille historique qui les opposa.

Plus récemment au sein d'une même chef-

ferie, des personnalités — n'appartenant plus à l'aristocratie mais aux tribus religieuses — livrèrent des traditions dans des chroniques où se mêlaient des sources écrites en arabe et des poèmes épiques sur les principales batailles, insérées dans une histoire chronologique où pour chaque année les principaux événements étaient relatés. Ces tribus religieuses, jusque-là peu sollicitées par les chercheurs, s'affirmaient comme la mémoire du groupe et revendiquaient la qualité d'historiens officiels, en vertu de manuscrits pieusement conservés et de leur connaissance de l'arabe. Des divergences importantes apparaissent entre le rôle que s'attribuent les religieux et les guerriers dans leurs versions respectives : l'*imam* ou chef religieux avait un pouvoir qui égalait presque celui de l'*amenokal*, chef politico-militaire; le religieux participait à toutes les batailles en tant que combattant et n'était pas seulement un fabricant d'amulettes qui prie pour obtenir la victoire. Cette interprétation est contestée par les guerriers, qui n'admettent pas de limites au pouvoir de l'*amenokal* et contestent toute vertu guerrière à ces hommes voués à l'étude et non à l'action. Les versions différentes des mêmes faits historiques sont riches de renseignements car elles montrent une histoire subjective où chaque partenaire se construit le rôle qu'il estime le plus conforme à son idéal.

Lorsque je me décidai à étudier une tribu de vassaux, et à suivre ses mouvements pendant un an, afin de connaître les relations des éleveurs avec leur milieu et de faire le bilan économique d'un groupe restreint, je n'en continuai pas moins de visiter périodiquement le chef des Kel Nan, l'autorité traditionnelle de toute la région : celui-ci me reprocha alors vivement d'avoir pris comme sujet d'étude des hommes dont la condition assujettie ne leur donnait pas qualité pour parler; un autre chercheur ayant entrepris l'étude d'une tribu « d'affranchis » trouva à ses yeux encore moins d'indulgence. La vérité ne pouvait sortir que de la bouche d'aristocrates et plus on s'abaissait dans la hiérarchie sociale, moins les réponses étaient sûres et plus fréquent le mensonge. La vérité ne pouvait que sortir de la bouche des héros qui avaient fait l'Histoire. Cette vérité n'existait pas seulement dans la reconstitution

des faits et des événements passés, mais aussi dans toute réponse d'ordre social ou économique. Les aristocrates-guerriers jugeaient qu'ils étaient dépositaires d'une vérité sans partage.

### *L'unité retrouvée : le code de la vie sociale*

De ce qui précède, il apparaît que cette société complexe, rassemblant des hommes venus de tous les horizons, a su créer une civilisation originale qui n'est pas seulement matérielle, qui ne s'inscrit pas exclusivement dans un parler, mais qui est aussi une éthique, une manière de se comporter, un code qui règle la vie en société.

Mais ces règles très strictes ne sont pas les mêmes pour tous, car elles varient selon les catégories de la société, selon l'âge ou le sexe des personnes en présence, ou selon telle ou telle circonstance. On a, par exemple, souvent décrit le très libre comportement des femmes : elles participent aux réunions ordinaires provoquées par une visite et, très librement, prennent appui sur leur voisin, ou se serrent contre lui, interrompent des hommes trop bavards à leur gré, ou contredisent des propos qu'elles jugent erronés; elles tiennent une place importante dans la conversation, grâce à leurs réparties et à leurs sarcasmes. Dans les campements religieux au contraire, les femmes ne quittent pas leurs tentes et ne laissent personne y pénétrer qui ne soit un proche parent ou un serviteur. Ces comportements opposés concernent des femmes, les unes et les autres touarègues, appartenant à des mêmes chefferies.

On s'est souvent interrogé sur l'origine du voile de tête des hommes : défense contre les éléments naturels, vents et rayons de soleil desséchants, ou protection contre les génies qui menacent tous les voyageurs éloignés de leur campement. Quel que soit l'origine du voile, il permet selon l'usage qu'on en fait de manifester crainte, respect ou familiarité. Il est en quelque sorte le signe visible de la distance qui existe entre deux personnes en présence : devant une personne âgée à qui on doit le respect, le jeune homme ajuste son voile et ne laisse paraître qu'une fente où s'inscrivent ses

yeux; si on lui offre du thé, il introduit le verre sous le voile sans laisser apparaître sa bouche. En compagnie de jeunes gens de sa classe d'âge, il laisse son voile glisser, se dénouer, parfois même tomber : il montre alors sans vergogne son visage et il boit le verre de thé sans chercher à dissimuler ses lèvres.

La manière de s'exprimer, la tonalité des propos, le niveau sonore du discours traduisent l'éducation du locuteur, mais aussi les circonstances dans lesquelles ces paroles sont prononcées et la personnalité à qui elles s'adressent. Le ton du religieux est souvent doux, onctueux, sans décibels inutiles, tandis que le guerrier a le verbe haut et n'hésite pas à forcer sa voix. Si ce dernier, de par son éducation, ne peut se permettre de raconter des histoires grossières, impudiques, scatologiques, il aime à les entendre et n'hésite pas à les faire raconter par des serviteurs : il rit alors aux éclats d'histoires qui heurteraient les oreilles de religieux, mais qu'il apprécie dans la bouche d'hommes réputés mal éduqués.

Ainsi, dans cette société, la pudeur des uns n'est pas celle des autres. Le comportement de chacun est inscrit dans un code précis connu de tous et qu'il importe de respecter. Tout écart, tout manquement à ces règles est dénoncé dans des épigrammes, des quolibets, répétés de campement en campement, qui vous exposent au ridicule ou à la honte, entraînant parfois une véritable exclusion sociale.

### *Une société ouverte sur le monde*

Cette société au territoire immense qui joint les deux rives du Sahara, n'est cependant majoritaire que dans les régions de très faible densité de population, c'est-à-dire dans les zones désertiques, dans les montagnes sahariennes et en zone pastorale; ailleurs les Touaregs vivent au contact d'autres peuples, d'autres civilisations. S'ils ont réussi au cours des siècles, grâce à leurs artisans, à fabriquer l'essentiel du matériel nécessaire à leur vie de guerriers et d'éleveurs, à utiliser pour leur nourriture la production de leurs troupeaux et les ressources végétales spontanées, les Touaregs n'ont jamais vécu en vase clos. Ils ont

toujours consommé des céréales qu'ils ne produisaient pas et qu'ils devaient se procurer sur les marchés du sud pour le mil, et les marchés du nord pour le blé en échange de leur bétail. De plus, la civilisation touarègue est une civilisation du vêtement, qui aime les beaux tissus en coton bleu teint à l'indigo, les percales noires ou blanches pour confectionner les larges pantalons, les amples tuniques et surtout les voiles de tête. Les tisserands étant inconnus dans cette société, il faut donc faire appel aux commerçants, aux tisserands et aux teinturiers de régions éloignées. Le voile de tête est fait de quarante étroites bandes cousues de coton teintes à l'indigo (elles luisent et déteignent comme du papier carbone), qui sont fabriquées à Koura près de Kano au Nigéria par des spécialistes. Il faut aller s'en procurer sur les marchés méridionaux lointains ou les acheter à grand prix en pays touareg. Les tissus en bandes sont aussi produits par les tisserands méridionaux alors que les pièces de percale sorties des industries européennes arrivent par le nord ou par le sud et envahissent les marchés. Les couvertures, les tapis et les burnous étaient achetés au Maghreb. On a vu que les artisans touaregs utilisaient également des matériaux venus d'Europe. Cette ouverture sur le monde s'exerçait dans le cadre d'échanges commerciaux : l'arrivée des colonnes françaises allait bouleverser cet équilibre et remettre en cause ces échanges entre régions aux ressources complémentaires.

### *Le heurt des civilisations : la mise à mort des guerriers*

Les premiers Touaregs ne pouvaient laisser pénétrer sur leur territoire des militaires en armes sans se renier eux-mêmes, sans perdre tout crédit, toute considération auprès des populations dont ils assuraient la protection. Certains guerriers demandèrent aux marabouts de leur confectionner des talismans qui devaient les rendre invulnérables aux balles. Au cours de nombreuses batailles, les Touaregs chargèrent à l'arme blanche et se firent massacrer par le tir de militaires groupés, tirant avec précision et discipline sur l'ordre de leurs

gradés. Ceux qui avaient des fusils, comme les Kel Ahaggar, furent néanmoins décimés par les armes plus modernes, plus nombreuses et mieux utilisées par des soldats de métier. Au cours de ces combats, les guerriers touaregs firent preuve d'un courage sans limite et forcèrent l'admiration des officiers français : à Tit près de Tamanrasset pour les Kel Ahaggar, à Zanguebe et Guelma pour les Kel Gress au sud du Niger, ils se lancèrent l'épée d'une main, le bouclier de l'autre, à l'assaut d'un peloton d'où partait un feu roulant. Des cavaliers chargeant des soldats bien groupés sur une dune, constituèrent des cibles mouvantes pour des fusils à tir précis. Au Niger, les Touaregs de la région de Tanout et de Madaoua, après leur défaite, migrèrent vers l'est, au Kanem (Tchad actuel), d'où ils revinrent quelques années plus tard lorsque d'autres colonnes les en chassèrent. Ce premier affrontement provoqua chez les guerriers un choc psychologique mais leur prestige, comme celui des chefs, restait intact; leurs richesses n'avaient pas été détruites ou saisies. L'*amenokal* de chaque « confédération » était surveillé, bien qu'on respectât son autorité; on lui donnait des instructions que souvent il ne suivait pas, l'autorité militaire lui adressait de temps à autre des convocations auxquelles il ne se rendait pas toujours. Le guerrier se sentait cependant à l'étroit dans un pays quadrillé par des occupants, qui se mêlaient de ses affaires, qui gênaient ses mouvements, s'opposaient à ses fructueuses razzias et l'empêchaient de percevoir des redevances en céréales chez les paysans. En 1916 et en 1917, après des années de cohabitation difficile au cours desquelles les deux autorités s'observaient, une révolte embrasa tout le pays touareg que l'on croyait soumis.

Après plusieurs batailles perdues par des « confédérations » vaincues l'une après l'autre, comme au début du siècle, la révolte se transforma en guerre de mouvement, qui ne se borna pas aux limites d'une région ou même au cadre des chefferies traditionnelles. Avec Kaosen, Touareg de l'Air, comme leader, cette révolte chercha à rassembler dans une guerre sainte, les combattants disponibles de toutes origines, à élargir son influence et à recevoir des soutiens extérieurs. La révolte de Kaosen

fit éclater les cadres politiques touaregs traditionnels et, grâce à cette guerre de mouvement dont le centre fut néanmoins le massif de l'Air, elle dura plusieurs années; ce n'est qu'en 1920 que les derniers résistants furent faits prisonniers ou se rendirent.

### *Chefs et guerriers sous surveillance. La tête relevée des religieux*

La révolte de 1917 a montré l'impossible coexistence de l'administration coloniale et des chefferies traditionnelles. L'*amenokal* n'a pas supporté au cours de ces années d'observation que son autorité soit partagée, même s'il a dû accepter les conditions de son vainqueur. Rendre compte de ses actes, trouver dans le militaire ou l'administrateur un arbitre devant lequel paysans, dépendants, esclaves ou même rivaux de même condition peuvent porter plainte compromettrait gravement son autorité. La révolte a été un effort désespéré pour se soustraire à cette sujétion insupportable, pour se libérer de ces entraves imposées, pour se débarrasser des envahisseurs et revenir à l'état antérieur.

La rébellion étouffée laisse cependant la société touarègue épuisée, dévastée. Les guerriers, massacrés, ne sont plus qu'une poignée : des tribus nobles ont disparu après des combats sanglants suivis parfois d'exécutions sommaires. Les troupeaux ont été détruits, après que les colonnes touarègues et celles des militaires français aient successivement saisi les animaux dont elles avaient besoin pour se nourrir et pour se déplacer. De plus, par leur sécheresse, les années précédentes avaient provoqué la mort de nombreux troupeaux.

Après avoir si difficilement maté cette révolte, le pouvoir colonial va s'employer à ce que les Touaregs ne soient plus en mesure de le menacer, ni de rassembler à nouveau contre lui ses forces. Pour ce faire, un contrôle étroit est exercé sur tous les groupes touaregs : le titre d'*amenokal* est supprimé dans certaines « confédérations »; des groupes sont artificiellement créés, de nouveaux chefs nommés. En éliminant le pouvoir hiérarchique encore tout puissant, en morcelant l'autorité traditionnelle,

en nommant ou révoquant des chefs selon qu'ils se montrent dociles ou récalcitrants, l'administration coloniale s'impose et démantèle les bases de la société en lui enlevant toute possibilité d'opposition cohérente. Les chefs deviennent les délégués, les représentants de leur tribu auprès du « commandant » et sont responsables devant lui; ils sont chargés de faire appliquer ses directives, et de récolter l'impôt. Si l'un d'eux refuse d'envoyer les enfants de sa tribu à l'école, s'il ne livre pas les montures qu'on lui réclame, on le révoque ou on lui retire le commandement d'un certain nombre de tribus qui sont « données » à un autre chef, souvent géographiquement éloigné, et auquel rien ne les rattache. L'administration arbitre les disputes, joue des inimitiés entre tel ou tel chef, entre telle ou telle tribu. Elle prévient et empêche les razzias, règle les déplacements et protège les caravanes. La paix coloniale s'étend sur tout le pays touareg; l'*amenokal* encore en exercice conserve son tambour de guerre, comme témoin d'une autorité disparue qui incarne un pouvoir hérité d'un ancêtre fondateur et qui doit se perpétuer et se transmettre avec des vertus quasiment surnaturelles. Les guerriers conservent leurs armes, mais, sans le ferment des batailles, ils se transforment en héros sans emploi, en combattants au chômage ne trouvant plus l'occasion de faire valoir le courage et la bravoure qui donnaient un sens à leur vie.

Chefs et guerriers ne sont plus que des interlocuteurs privilégiés de l'administration, mais sous surveillance, après avoir montré qu'ils pouvaient surprendre et mettre en danger le pouvoir colonial.

Dès lors que le pouvoir de l'*amenokal* est contesté, parfois supprimé, que les tribus nobles et guerrières sont réduites en nombre et en effectif, les nouveaux chefs nommés constituent des relais de plus en plus nombreux entre l'administration et la société. Les religieux en particulier, qui sont restés en retrait au cours de la révolte, deviennent des interlocuteurs appréciés. Leur grande affabilité, leur intelligence, leur culture arabe, impressionnent bien des administrateurs à l'heure où les armes sont déposées et où l'on recherche plus le dialogue que l'affrontement. Ils appa-

raissent comme un recours possible ou même comme la possibilité de montrer aux aristocrates que d'autres élites, moins dures, plus souples, peuvent les remplacer. Dans ce jeu permanent où chantage et punition sont maniés alternativement, la société touarègue éclate; ses structures hiérarchiques ne subsistent que lorsqu'elles sont reconnues par les différentes parties concernées et si un *amenokal* ou un chef, possède une personnalité assez forte pour incarner aux yeux de tous le pouvoir de l'*ettebel*; on vient lui rendre visite, s'informer auprès de lui, demander conseil comme à une autorité incontestée que les aléas de l'histoire ne sauraient mettre en cause.

## Scènes de la vie quotidienne

Que reste-t-il aujourd'hui de cette société soumise depuis un siècle à des guerres fratricides, défaite par les armes, ébranlée de l'intérieur, éclatée entre plusieurs États? L'analyse de ces événements, de ces traumatismes successifs, de cette éthique guerrière vidée de son sens, incite peut-être le lecteur à se demander si la société touarègue n'est plus seulement aujourd'hui que justiciable d'une étude archéologique et de la reconstitution minutieuse d'une civilisation en voie de disparition dont on ne retrouve que des traces. Quelques descriptions de scènes de la vie quotidienne vécues dans des campements apportent sans doute mieux qu'une analyse sociologique la réponse à cette interrogation.

## Le retour au campement

Lorsqu'après une longue absence je cherche à rejoindre un campement visité régulièrement depuis des années, dont j'ai partagé la vie pendant des mois, avec lequel j'ai noma-

disé au cours de la saison des pluies, je sens à chaque lieu traversé resurgir le souvenir des menus événements qui ont meublé les jours de cette période heureuse. Je m'informe d'abord du puits où les habitants du campement s'approvisionnent en eau cette année; lorsqu'un grand rassemblement d'hommes et de troupeaux signale enfin le puits cherché, je retrouve des femmes venues remplir leurs outres ou des bergers abreuvant les troupeaux; l'un d'eux m'accompagne ou m'indique l'emplacement exact du campement, « tout près, me dit-on, d'un endroit où nous avons séjourné lors de ton dernier séjour à pareille saison ». En approchant, je rencontre des troupeaux de chèvres et de moutons qui détalent au bruit de notre passage et qu'un berger cherche à suivre et à rassembler en agitant les bras ou en lançant son bâton pour arrêter leur course folle. Des petits veaux folâtrant et des chameaux à la robe claire annoncent la proximité des tentes que l'on découvre abritées dans la « forêt » qui suit le tracé d'une vallée; elles se dissimulent à l'ombre des arbres, ouvertes sur l'extérieur du couvert boisé, vers les dunes qui limitent la vue. De toutes les tentes visibles ou invisibles, de derrière arbres et fourrés, surgissent des silhouettes connues et joyeuses qui viennent saluer l'hôte, l'étranger dont le retour crée une diversion dans la monotonie des jours. Plusieurs années durant, c'est auprès du chef vieillissant — se déplaçant appuyé sur un bâton, le voile souvent défait et laissant apparaître une barbe bleuie à l'indigo du tissu — que des nattes, des couvertures sont étendues, des coussins sortis pour permettre à la conversation de se dérouler dans le confort d'une position accoudée. Des salutations, on passe aux événements survenus depuis le dernier passage : les mariages, les naissances sont annoncés, alors que les décès sont tus et ne se devinent que par des remarques anodines ou des détails significatifs. Pendant ce temps, les servantes montent une tente à proximité, les hommes égorgent un mouton ou une chèvre, tandis qu'on apporte une écuelle pleine de lait caillé sorti d'une outre suspendue. La nouvelle de cette arrivée s'étant répandue, des hommes et des femmes arrivent des campements voisins pour prendre

part à cette réunion, à cette fête pour laquelle on prépare déjà dans une grande marmite posée sur les trois pierres du foyer, le plat du repas vespéral. Le tabac à chiquer est distribué et aussitôt introduit dans le portefeuille en cuir porté en sautoir, ou noué dans un tissu; le thé de qualité — alors que bien des campements ne disposent que des brisures qui font un breuvage épais — est mis à bouillir dans plusieurs théières posées sur des porte-braises, pendant que les marteaux concassent les pains de sucre tout neufs, dont les morceaux sont introduits dans le liquide en ébullition que les feuilles gonflées font déborder.

Plusieurs jeunes gens arrivés tardivement s'approchent pour me saluer : de leur figure ne sont visibles que les yeux dans la fente horizontale d'un voile bien ajusté et parfois leurs cheveux tressés en deux nattes qui pendent de part et d'autre du visage masqué. En réponse à leur salutation, ils attendent que je prononce publiquement leur nom, comme preuve que le souvenir de chacun d'eux n'a pas été altéré par le temps et l'éloignement. Mettre un nom sur un regard, sur la manière de porter le voile, sur la longueur des nattes, ou sur l'intonation d'une voix, tel est le jeu auquel on aime à vous confronter : jeu d'autant plus difficile que les hommes concernés se présentent hors de leur campement et qu'ils n'ont été par le passé, que des compagnons occasionnels; jeu, ou plutôt examen, cherchant à mettre en défaut l'étranger qui prétend vous connaître. Parfois un nom vous échappe, mais un souvenir rappelé à temps montre que le visiteur est connu et n'a pas été oublié; souvent la défaillance est sans appel et le silence est difficilement rattrapable par une mimique du genre : « Suis-je bête, où avais-je la tête? ». Il arrive heureusement qu'un ami assis à vos côtés, celui qui a été votre informateur, votre initiateur, votre complice, vous sauve en marmonnant un nom dans un souffle : il est, en effet, solidaire de son hôte et il perdrait la face comme lui après une défaillance aussi grave. Il arrive que le jeune homme hirsute du précédent séjour soit devenu un homme voilé (*amangad*), qui cherche à provoquer ma surprise et ma confusion si je ne le reconnais pas immédiatement. Son maintien retenu, surtout en compagnie, montre

qu'il participe désormais au monde des adultes.

Après ces retrouvailles, les conversations interrompues par une longue absence se renouent, alimentées par des questions que le chercheur ne manque jamais de se poser pendant les mois d'absence lorsqu'il consulte dans l'aridité d'un bureau des notes qui respirent la vie. Et puis les changements observés méritent des explications : pourquoi telle famille a-t-elle quitté le campement, pourquoi « X » a-t-il creusé un puits, comment se fait-il qu'« Y » soit allé ouvrir une boutique près de la station de pompage, quelle voie suit Moha, qui a terminé sa scolarité primaire à l'école voisine? A ces questions des réponses rapides, qui provoquent d'autres questions; une longue pratique de vie commune a définitivement fait tomber les méfiances. Les propos échangés s'inscrivent dans une longue suite de conversations où l'interrogateur est soumis aussi à la question, par les hommes comme par les femmes qui connaissent sa famille venue plusieurs fois au campement dans des lieux différents et qui, par conséquent, posent des questions précises, où la curiosité amicale n'est pas ici intérêt de convenance.

## Un observatoire ouvert

En dehors des séjours nécessairement brefs et de ces retours renouvelés qui provoquent, dans un premier temps, une animation collective, et ensuite une recherche destinée à retrouver le temps perdu en enquêtant sur les événements survenus depuis notre dernier passage — dont seuls les échos affaiblis nous sont parvenus par quelques lettres stéréotypées d'écoliers — la vie du campement reprend au rythme des séjours antérieurs prolongés. A partir du moment où l'étranger que l'on reste toujours est suffisamment connu pour que sa présence passe relativement inaperçue, la vie quotidienne reprend ses droits et apparaît dans sa vérité et sa monotonie.

Comment définir l'impression majeure qui se dégage d'un premier séjour dans un cam-

pement nomade touareg? C'est d'abord la possibilité qui s'offre d'observer constamment les habitants et leurs activités. La vie familiale se déroule dans des tentes presque toujours largement ouvertes et plus souvent encore à l'extérieur à proximité immédiate, à l'est ou à l'ouest selon l'heure du jour ou la saison. Les activités domestiques, les travaux pastoraux avant le départ des troupeaux et après leur retour peuvent être partout observés en se déplaçant d'une tente à l'autre. A la différence des villages, la vie domestique ne se dissimule pas à l'intérieur de cours, derrière des murs protégés par un vestibule qui se présente comme un sas, comme un espace protecteur de l'intimité familiale qu'on ne franchit pas sans frapper dans les mains pour signaler sa présence. Même sans en déchiffrer le sens profond, la vie du campement se lit à livre ouvert.

A l'intérieur des campements, surtout dans ceux qui disposent encore d'une main-d'œuvre domestique, les habitants sont souvent disponibles et il est rare qu'on ne trouve pas un interlocuteur qui accepte de vous accueillir dans sa tente ou de venir dans la vôtre répondre à des questions. Ce regard porté sans obstacles, ce dialogue rarement refusé — politesse oblige — ces portes inexistantes qu'il n'est pas nécessaire d'ouvrir, donnent parfois l'impression factice de connaître, de comprendre et d'avoir décrypté un milieu ouvert, sans détours.

## Une journée ordinaire

Au petit matin glacial de décembre ou janvier, devant la tente, le feu, plusieurs fois rechargé pendant la nuit, ranimé aux premières lueurs de l'aube, rassemble des silhouettes serrées dans des couvertures molletonnées ou dans des burnous. Du froid, on se préserve mal et rhumes ou bronchites sont des maux qui menacent en cette saison comme les brûlures des enfants qui roulent en dormant dans les braises. Sur le feu, on fait bouillir la

thière pour se réchauffer avant la traite du matin. Les animaux assoupis s'éveillent et les grognements, râles épisodiques, se transforment en un fond sonore qui s'amplifie. Les hommes s'égayent dans le campement pour traire chamelles, vaches, brebis ou chèvres et, dans un va-et-vient, de l'enclos des animaux aux tentes, vont verser le contenu du bol de traite dans les écuelles. Bientôt les vaches puis les chamelles quittent le campement alors que veaux et chamelons, détachés après la traite restent à proximité des tentes : il faut veiller à ce que mères et jeunes animaux ne se rejoignent pas si l'on veut préserver la ration de lait du soir. Cabris et agneaux gambadent autour des tentes et souvent à l'intérieur cherchant l'ombre ou le lait laissé au fond d'une jatte et les occupants des tentes les en chassent par des gestes indignés ou le jet d'un objet trouvé à portée de la main; chèvres et brebis pendant ce temps sont conduites au pâturage par un jeune berger qui les suit jusqu'au soir. Devant la tente, des femmes pilent le mil debout dans un mouvement alterné, alors qu'une autre, assise, vanne le grain broyé. On ne prépare pas de repas le matin et les enfants finissent les restes de la veille, lesquels pendant la nuit, ont été posés sur le porte-plat isolant du sol les aliments entamés; la grande écuelle en bois presque vide qui contenait encore de la bouillie de mil à laquelle on ajoute un peu de lait frais, est posée sur le sol : son fond bombé s'insère dans le sable après qu'on ait préparé de la main une excavation pour le recevoir. Ces restes sont convoités par les chiens, lévriers efflanqués, qui rôdent autour des tentes; une dispute, un jeu, une inattention des enfants, et le chien, après avoir nettoyé le plat d'un coup de langue, se sauve.

Un peu plus tard des femmes rassemblent les ânes qui sont dispersés autour du campement : elles les fouettent avec les entraves dont elles les ont délivrés pour les diriger vers les tentes où elles jettent sur leur dos les outres vides. Tout ce matériel est posé en vrac et sert de coussin aux femmes qui se hissent sur ces montures lentes et récalcitrantes. Elles se rassemblent et se dirigent en compagnie vers le puits souvent distant de plusieurs kilomètres. Arrivées au but, elles posent les outres

à proximité des abreuvoirs, et, pendant que les bergers déversent ces puisettes gonflées dans les auges, elles disputent aux animaux assoiffés l'eau qu'elles écopent avec une écuelle en émail et qu'elles versent dans un entonnoir en bois introduit dans l'embouchure de l'outre qui se gonfle petit à petit. Profitant de cette eau, si rare au campement, elles procèdent à une discrète toilette au milieu de cette agitation bruyante et lavent dans un grand plat de bois des vêtements alourdis et raidis par la sueur, avant de les étendre sur les branches des arbres voisins. Le savon industriel, rare, est souvent remplacé par des produits végétaux fournis par les arbres, tel l'omniprésent *Balanites aegyptiaca*. S'aidant les unes les autres, elles glissent chaque outre sous le ventre d'un âne, avec des cordes qui s'insèrent dans les gorges des plaquettes en bois protectrices pour éviter les frottements générateurs de plaies; l'outre fixée, la corde attachée, elles repartent non sans avoir pris le temps de converser avec des femmes venues d'autres campements. De retour, les femmes regagnent leurs tentes respectives et déposent à terre les outres qu'on les aide à transporter jusqu'aux piquets où elles sont suspendues : on peut alors, en dénouant l'embout, remplir au fur et à mesure des besoins les récipients apportés; l'outre suinte doucement, et maintient par évaporation l'eau à une température constamment fraîche.

Les habitants du campement s'adonnent à des activités diverses : dans une tente, une femme assise au bord d'un lit baratte le lait d'une outre suspendue entre deux piquets; au dehors, une fillette secoue en marchant une outre de plus faible capacité en la tenant à bout de bras devant elle, puis derrière son dos, dans un mouvement cadencé, ponctué du bruit du lait projeté successivement de chaque côté.

Pendant les heures chaudes, les vieillards somnolent sur leur lit, les mères bercent les nouveaux-nés dans des berceaux suspendus, comme les outres qu'on baratte, entre deux montants de la tente. Les petites filles construisent sous un buisson une tente miniature, ou façonnent en argile des poupées revêtues de chiffons; les garçons aiment à chasser les oiseaux avec un arc, à piéger les rongeurs ou à

creuser le terrier des gerboises qu'ils poursuivent sur la dune. Les bergers restés au repos, après avoir cherché des écorces et des racines d'acacia, longs câbles qu'ils ont déterrés et sectionnés, les martèlent avec un lourd battoir sur un tronc équarri pour en faire une fibre végétale; assis, ils accrochent à leur gros orteil la fibre assouplie et la torsadent en une entrave dont une extrémité est faite d'un nœud destiné à s'introduire dans la ganse de l'autre extrémité.

Au cours de l'après-midi, lorsque le soleil commence à décliner, les jeunes garçons partent à la poursuite des veaux et des chame-lons. Si les premiers offrent quelque résistance avant de se laisser traîner près de l'enclos à vaches, ce sont les seconds qui se livrent chaque soir à une joyeuse corrida où les jeunes, humains et animaux, semblent complices d'un jeu, dont la durée varie selon l'habileté du petit animal à se soustraire à la volonté du petit homme. Il s'agit d'amener un à un les chame-lons à une bitte d'amarrage en bois enfoncée dans le sol où il est attaché par une corde à la patte antérieure: c'est ensuite l'attente jusqu'au retour de la chamelle pour la traite du soir. Les chame-lons ne se laissent pas facilement approcher, et les jeunes gens avancent lentement, sans aucun geste, sous le couvert d'une tente ou d'un buisson, pour bondir sur le petit animal, l'attrapper par la queue et l'amener à son port d'attache. C'est une opération recommencée plusieurs fois pour un même animal lorsqu'il est agile et rusé, et répétée pour chacun des dix ou vingt chame-lons du troupeau. Ce sont des marches lentes, parfois parallèles, du garçon et du chame-lon qui semblent se mouvoir dans une indifférence réciproque, jusqu'à la course précipitée où la surprise n'est pas toujours gagnante. Les petits animaux : cabris, agneaux et souvent veaux sont alors attachés à des boucles individuelles, disposées le long d'une corde tendue d'un piquet à un autre, selon une technique ancienne, qui est figurée sur de nombreuses peintures rupestres du Tassili; les chame-lons qui têtent sont amarrés par la patte, alors que les chame-lons d'un an, en principe sevrés, sont attachés par le cou au tronc d'un arbre. Les chamelles et les vaches rentrent ensuite

d'elles-mêmes au campement, alors que le berger raccompagne le troupeau de chèvres et de brebis.

C'est alors, à la nuit tombante, la traite : le petit animal amorce la montée du lait, puis la traite est effectuée dans un bol en bois, qui, pendant la journée, est perché dans un arbre à l'abri des termites; enfin le pis est abandonné au chame-lon ou au veau, dont la ration varie en fonction du besoin des hommes. La concurrence pour le lait constitue en période de disette une grave menace pour le développement des petits animaux.

Les feux s'allument auprès de chaque tente; si le foyer est éteint, on va chercher des braises chez le voisin. Les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre, partagent le plat de mil : chaque convive prend dans sa cuillère une portion de la bouillie épaisse qu'il complète d'un peu de lait frais surnageant dans le plat ou se trouvant dans une petite écuelle annexe.

Autour du feu, des jeunes gens se rassemblent souvent et se livrent à des jeux de société qui demandent mémoire ou habileté : bâtons en feu transmis de main en main en prononçant une phrase jusqu'au dernier qui ne peut saisir le brandon incandescent; objets cachés dans le sable qu'il faut retrouver par déduction; phrase qu'il faut répéter et qui s'allonge après chaque nouvel intervenant, jusqu'à la première défaillance. Les jeux s'organisent surtout à l'occasion du passage de camarades ou d'amis; les jeunes gens rendent souvent visite la nuit à des amies parfois éloignées pour des conversations galantes, mais qui doivent rester discrètes.

Hommes et femmes mariés, jeunes filles, regagnent la tente, alors que jeunes gens et jeunes garçons vont se coucher dans les fourrés, sous des arbres, dans des « tanières » où leur natte est protégée du vent et des regards par une épaisse barrière végétale.

Les cris des différents animaux s'élèvent de tous les côtés, se relayent comme pour ne pas abandonner la nuit au silence ou se conjuguent en un concert cacophonique; la nuit s'avance et bientôt les cris s'estompent pour ne plus livrer que des grognements épisodiques : le sommeil a envahi le campement.

## Bergers de la solitude

Les troupeaux qui gravitent autour des campements reviennent tous les soirs auprès des tentes. Les brebis et les chèvres peuvent être gardées par de jeunes garçons ou filles, alors que les chamelles ou les vaches laitières ne sont pas accompagnées. Les tâches pastorales plus délicates ou plus fatigantes, abreuvement au puits, traite des vaches et des chamelles, sont effectuées par des adultes dont ce n'est pas l'unique activité.

D'autres troupeaux quittent les campements pendant plusieurs semaines, parfois plusieurs mois, pour se rendre, loin des lieux habités, loin des concentrations animales, sur des pâturages qui leur sont bénéfiques et qu'ils peuvent parcourir à leur rythme pour leur plus grand profit. A ce moment de l'année, les mares encore en eau, plusieurs mois après la fin des pluies, favorisent une plus grande liberté de mouvement et dispensent des tâches d'exhaure et d'abreuvement au puits, avec ses attentes et ses bousculades. Le berger « seul maître à bord » de son troupeau, doit faire prospérer ses animaux par une conduite attentive, par un rythme de mouvements appropriés et un choix judicieux des itinéraires et des pâtures. Il doit avant tout ramener son troupeau intact, prouvant que sa vigilance n'a pas été surprise par un lion, une hyène, un chacal ou un voleur. Il doit posséder ce sens particulier qui lui permet à chaque instant de savoir qu'un animal est manquant : « Je ne sais pas combien j'ai d'animaux, dit le berger, mais je me rends compte de l'absence de l'un d'eux ». Une vision globale du troupeau et une sensibilité à son comportement met en alerte le berger dès la disparition d'un animal. Au retour, l'état des troupeaux porte témoignage de la valeur des bergers, et la comparaison entre les animaux tourne à une véritable compétition, à un jugement public qui fait ou défait bien des réputations.

Les troupeaux de brebis ou de chamelles réclament des techniques de garde, des suivis ou des contrôles tout à fait différents; mais en dehors de ces techniques adaptées au comportement de chaque type d'animaux plus ou

moins grégaires, ces bergers doivent tous affronter une même solitude, un même isolement, un univers dangereux. Le berger n'est que rarement accompagné de sa femme; même dans ce cas, il n'emporte qu'un équipement minimum, une tente, une natte pour dormir isolé du sol, un petit mortier, un bol de traite, quelques effets dans un ou deux sacs portés par un bourricot. Mais le plus souvent le berger est seul avec ses animaux, de jour comme de nuit. Son matériel se réduit à une petite outre, un bol de traite, une natte, qu'il porte sur l'épaule, parfois une épée, et toujours un bâton droit, à l'extrémité noueuse, pris dans la racine d'un arbre. Ce bâton lui sert d'oreiller la nuit; il est le support de ses longues stations debout, lorsqu'il se tient sur une seule jambe, comme un échassier, un pied posé à plat sur l'intérieur de la cuisse; il est aussi, au cours de ses marches, une barre d'appui horizontale, posée derrière la tête et tenue par ses bras repliés au-dessus. Il est surtout, dit-il, « son fusil », arme de combat, de défense contre les animaux sauvages, bâton de jet pour arrêter son troupeau effrayé dans une fuite éperdue. Il vit dans une nature qu'il connaît parfaitement, mais dont les dangers et les pièges le menacent constamment. Hors des périmètres habités, au-delà de l'espace maîtrisé des campements, de la chaleur amicale des tentes, les génies, les *Kel Esuf* rôdent et se manifestent particulièrement dans certains lieux que l'on évite : les emplacements de campements abandonnés, marqués par des traces de foyers et des restes d'enclos à bétail, des piquets extérieurs de tentes : l'arbre *agar* (*Maerva crassifolia*), à l'ombre duquel il ne cherche pas le repos sans frapper au préalable le tronc d'un coup de sabre ou de hache, ou sans lui jeter quelques pierres; un cimetière ou une tombe isolée, un terrain taraudé par des terriers, des plaines nues, sans accidents de terrain et sans repères, sont des emplacements volontiers fréquentés par les génies, et davantage la nuit que le jour. Des phénomènes naturels comme les tourbillons, micro-cyclones à axe vertical, colonnes de poussière et de sable qui avancent en tournant sur elles-mêmes, sans réel danger pour ceux qu'ils rencontrent, sont appelés « caravanes des

génies »; ils sont considérés comme une manifestation diabolique, plus menaçante par les génies qu'ils véhiculent que par leurs effets strictement mécaniques. Si ces lieux dangereux ou ces phénomènes météorologiques peuvent souvent être évités ou contournés, le berger sait que la malice des génies peut toujours le surprendre, et de nombreuses histoires hantent son esprit. Ne raconte-t-on pas qu'un guerrier des Kel Nan, l'une des plus fameuses tribus des Kel Dinnik, voyageant un jour à chameau, vit un tourbillon qui se dirigeait sur lui? Pour l'éviter il se porte à droite, et le tourbillon va à droite; il fait un écart à gauche, le tourbillon le suit et s'empare de lui; il n'a que le temps de dégainer son épée; il entend comme un cri de guerre, et est précipité à terre. Il reste évanoui, couvert de sang, ainsi que son épée qui repose à ses côtés. Il est trouvé inanimé par les habitants d'un campement voisin qui tentent de l'interroger : il ne répond pas, comme s'il était sourd et muet. On le ramène au campement, et là, pendant un mois, les meilleures joueuses d'*imzad*, la vièle monocorde, les plus habiles batteuses de *tende*, (tambour occasionnel monté sur un mortier), se relaient pour le délivrer de l'emprise des génies. Au bout d'un mois, il pousse un violent cri et sort enfin de son silence : il dit de ne pas laisser approcher trois hommes qui se trouvaient dans le tourbillon; deux voulaient le tuer et le troisième les en empêchait. Ils sont là, il les voit, alors que ceux qui l'entourent ne voient rien. Le sang trouvé sur lui et sur son sabre est celui des deux génies qui veulent le tuer, l'un n'a qu'un œil, l'autre de longues dents et la bouche ouverte; celui qui les en empêche est noir, et si long qu'il touche au ciel. Ayant dit cela, le Touareg est guéri.

De telles histoires, on peut en raconter des dizaines, où l'on voit les génies s'incarner dans des corps d'hommes ou de femmes, normaux et paisibles en apparence, et dont on ne décèle la nature diabolique qu'à d'infimes détails, souvent lorsqu'il est trop tard, lorsqu'on est tombé amoureux d'une redoutable diablesse, ou qu'on a lié conversation avec un étrange interlocuteur. Il apparaît ainsi que les hommes les plus menacés par ces génies habiles et trompeurs sont ceux qui vivent

momentanément seuls, loin des campements, loin de leurs épouses ou des femmes aimées, et qui par conséquent se trouvent en position de faiblesse psychologique, sans défense devant ces agressions maléfiques. Lorsqu'un génie prend possession d'un homme, il perd souvent la parole, cesse de s'alimenter ou de s'habiller. La société dispose de divers moyens pour aider à la réintégration de l'individu momentanément égaré : on cherche à le délivrer par les musiques de l'*imzad* ou du *tende*, auxquelles les génies sont plus ou moins sensibles et qu'on essaiera successivement. Le berger seul avec ses troupeaux ou le voyageur isolé représentent une cible privilégiée pour ces *Kel Esuf*, ces mauvais génies de la solitude, de la brousse, qui s'oppose au monde habité, chaleureux, à la vie sociale des campements : l'homme seul devient fou, il a besoin de vivre en société.

De retour à la mare, tous les deux ou trois jours, il rencontre d'autres bergers venus également abreuver leurs troupeaux. Il peut enfin parler de ses difficultés, réclamer ou donner des conseils sur les soins à donner à un animal malade. Peut-être rencontrera-t-il un parent voyageur qui lui donnera un peu de farine de mil qu'il mélangera au lait frais, ou qui lui glissera une poignée de tabac ? Il va surtout pouvoir communiquer avec ses congénères et sortir du tête-à-tête angoissant avec ses animaux, qu'il exhorte au cours de la nuit par ses cris et ses paroles, comme pour s'encourager lui-même. Les baies et les fruits sauvages complètent sa nourriture et ses itinéraires s'infléchissent volontiers vers les bosquets de jujubiers ou de *tadant* (*Boscia senegalensis*), dont il suce les fruits gonflés d'un suc visqueux avant de rejeter les noyaux. Il recherche aussi les melons sauvages qu'il peut faire cuire sous la cendre. Quelques brebis mettent bas pendant le séjour en brousse. Le berger se nourrit alors de la sécrétion lactée (colostrum) épaisse comme la gomme des arbres, de la période qui suit immédiatement la naissance. Il creuse un trou dans le sol, dans lequel il fait du feu, et après avoir retiré les braises, il verse le lait qui coagule et qu'il mange comme du fromage. Il peut aussi remplir l'écorce d'une coloquinte qu'il met sur le feu, ou verser le lait

dans le bol de traite rempli de pierres préalablement chauffées. Lorsqu'une brebis donne naissance à deux agneaux, il égorge l'un des deux, le vide, écarte la peau du dos et verse le colostrum entre chair et peau. Après avoir recousu l'animal avec des épines, il le grille dans une fosse chauffée au préalable. Tels sont pour le berger de brousse, pour le berger de la solitude, démuné de tout matériel culinaire, les petits festins qui rompent la monotonie d'une nourriture presque exclusivement lactée.

Les troupeaux de brebis se conduisent la nuit, et c'est pendant le jour que le berger prend avec ses animaux quelque repos à l'ombre d'un acacia. Les troupeaux de chamelles, en saison froide, après les pluies, se dispersent sur d'immenses plaines; elles pâturent l'*alwat* (*Schouwia thebaïca*), plante charnue qui se développe longtemps après les dernières pluies, favorise la lactation et permet aux chamelles de se dispenser d'abreuvement, tout comme le berger qui se contente de ce lait à la saveur particulière. Avec les brebis, le berger suit ou précède un troupeau groupé, la nuit comme le jour; avec les chamelles, il doit contrôler des animaux dispersés sur un espace infini, minuscules silhouettes se déplaçant lentement sur l'horizon, conservant des distances entre elles, et avançant imperceptiblement dans cet univers plat sans ombre et sans obstacle.

## « Cure salée »

La « cure salée », ainsi nommée par l'administration coloniale, désigne une migration saisonnière collective des hommes et des troupeaux vers des régions riches en terres salées, aux eaux minéralisées ou saumâtres, aux pâturages herbacés abondants en saison des pluies favorable. Dans certains cas il ne s'agit que de transhumance, avec des troupeaux conduits une, parfois deux fois par an, vers ces régions où les animaux trouvent des éléments indispensables à leur équilibre physiologique.

Dans les régions sud-sahariennes, et particulièrement au Niger, la « cure salée » concerne presque tous les éleveurs : ils migrent avec leurs troupeaux vers des plaines situées au sud-ouest du massif de l'Aïr, célèbres pour leurs sources minéralisées, leurs terres salées ou natronées, et, en certains points, leurs pâturages d'herbes drues, épaisses, hautes et dorées qui, en bonne année, donnent l'illusion de champs de céréales; chaque partie de la plaine possède des variétés particulières d'herbages, liées très exactement à la nature du sol plus ou moins argileux, plus ou moins atteint par la nappe d'eau que des oueds ont drainé jusqu'à elle depuis les reliefs voisins.

Dans un campement qui nomadise en saison sèche à 200 km au sud de ces plaines, les premières pluies sont arrivées. D'abord des menaces orageuses — immenses volutes de nuages à l'horizon — puis un ciel noir, parfois rougi d'une poussière soulevée dans l'atmosphère, fondent brutalement sur le campement. Des rafales chargées de sable obscurcissent soudain le ciel dans une lumière crépusculaire et secouent les tentes qui claquent comme les voiles d'un bateau, que femmes et enfants abaissent jusqu'au sol précipitamment pour donner moins de prise à l'ouragan. Après plusieurs orages secs, avortés, les vents de sable sont suivis de violentes averses, et l'impact de grosses gouttes résonne sur le vélum après le mitraillage du sable : la saison des pluies est arrivée. L'air est frais, humide, on le respire avec délice, et des pousses vertes surgissent comme par miracle dans les creux; mais c'est un danger pour les animaux affamés qui se précipitent sur ces premières traces de chlorophylle et qui, en broutant autant d'herbe que de sable, se rendent malades et meurent souvent à cette période transitoire.

Les campements effectuent de petits déplacements, mais ne prennent pas encore un franc départ vers le nord; les mares ne sont pas toutes pleines, et surtout l'herbe n'a pas encore donné les prairies attendues. Les animaux ayant humé l'air adouci, aux parfums nouveaux, prendraient seuls, si l'on n'y prenait garde, la route des terres salées septentrionales, répondant à cet appel annuel. Après la

saison chaude difficile, mais achevée, ils cherchent à satisfaire leurs besoins en sels minéraux par tous les moyens : un vêtement, une couverture, un morceau de tissu imprégné de sueur humaine, laissé sur un lit ou suspendu au piquet d'une tente, est promptement happé et dévoré. Les gazelles qui, elles, ne sont pas contrariées par les bergers, ont déjà pris la route du nord, car les animaux sauvages, eux aussi, dans un même mouvement, vont à la recherche des sels minéraux :

*Fatou ressemble à la gazelle Dama sur la hauteur*

*Qui transhume vers Wezey  
Ces gazelles, quand elles se mettent en marche,*

*Elles passent à In Chilelt  
Elles filent à Wezey  
C'est à Gélélé qu'elles vont. (16)*

Le poète cite les toponymes qui jalonnent des itinéraires identiques à ceux des hommes, avec des mares (Wezey) comme étapes, et, pour terme, les célèbres sources salées de Gélélé.

Des orages et des pluies s'étant succédé à intervalles réguliers, sans interruptions dommageables à la végétation, le campement s'ébranle vers le nord par petites étapes. En tête, les hommes mûrs, à dos de chameau, « les guides », suivis par la longue théorie des femmes montées sur des ânes ou des bœufs porteurs lourdement chargés. Elles sont juchées sur le vélum des tentes pliées, les piquets de tente ou de lit, les nattes roulées arrimées de chaque côté de l'animal, et les plats de bois, les canaris ou les marmites de fonte accrochés aux cordes qui lient le chargement. Sous le ventre des animaux les outres ballottent ou sont secouées du ressac de l'eau. Seules les femmes « de condition » sont montées sur des chameaux, avec des selles spéciales, plus confortables que celles des hommes, et auxquelles sont accrochés des sacs de cuir aux riches décors. Les troupeaux de chamelles, de chamelons, de vaches, de veaux, de brebis et de chèvres sont conduits séparément. Les veaux portent des muselières, les chamelles des protège-pis pour que le lait soit conservé

pour la traite à l'arrivée à l'étape. Les chiens, lévriers efflanqués, suivent sans hâte, s'arrêtant souvent, se lovant dans le sable qu'ils creusent pour se mettre au frais à l'ombre d'un arbre, avant de rejoindre le gros de la troupe, car ils n'apprécient guère cette lente progression au rythme des ânes et des troupeaux. Parfois un lièvre défile, ou des gazelles croisent la caravane en mouvement. Les chiens s'élancent alors dans une course folle, excités par les cris des jeunes gens, cherchant à infléchir la trajectoire du gibier vers les hommes munis d'armes et de bâtons.

## Un lent déplacement au rythme des troupeaux et des hommes

Si le campement doit se déplacer, le départ n'est jamais matinal : les vélums des tentes, souvent imbibés de rosée, doivent être étendus au soleil avant d'être repliés. Les animaux de bât, les montures, entravés la veille au soir, doivent être retrouvés dans les environs et rassemblés, et dans l'attente de leur retour un matériel hétéroclite gît à terre dans un désordre apparent, avant d'être monté sur les animaux porteurs. Les départs se font petit à petit et la colonne s'étire à la suite des chameliers partis en tête, peu embarrassés de bagages. Le soir le groupe est disloqué, séparé en petites unités qui arrivent les unes après les autres à l'emplacement choisi. Dans la mare proche, les chamelles et les vaches pénètrent jusqu'au poitrail pour boire et soulèvent une vase épaisse dans leur sillage. Les femmes, arrivées après les troupeaux, ne recueillent dans leurs outres qu'une eau épaisse et fangeuse qu'on arrive à décanter avec de l'alun ou de l'écorce d'acacia qui précipitent l'argile, mais ne font pas disparaître l'âcre et pénétrante saveur d'urine animale. Les animaux sont déchargés et les tentes montées dans la hâte lorsque l'orage menace.

Les étapes sont inégalement longues et suivies souvent d'un ou de plusieurs jours d'arrêt si l'herbe est épaisse et l'eau abondante. Parfois on prolonge un séjour pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les ressources fourragères ou hydriques : c'est une femme accouchée qui réclame quelques jours de repos; ce sont des ânes perdus, entravés le soir, disparus le matin, et qui immobilisent le campement jusqu'à ce qu'ils soient retrouvés. Les malades dont l'état n'est pas trop grave ne peuvent immobiliser le campement : on peut voir un homme, la tête dodelinante, recouverte d'un tissu, juché et attaché sur un chameau relié par une corde au chamelier qui le précède; il se laisse entraîner et conduire, car la fièvre l'étreint et il somnole à l'abri des rayons du soleil : c'est le remorquage d'un malade, privé de la capacité de conduire lui-même sa monture.

Pendant les jours d'arrêt, le campement reconstitué reçoit de nombreux visiteurs : hommes campant à proximité et venus saluer en voisins des amis dont l'itinéraire croise le leur ou s'en approche; voyageur passant de campement en campement en quête de nouvelles de sa chamelle ayant telle robe, portant telle marque, perdue à telle date, en tel lieu. Tous ces hôtes de passage sont reçus, installés à proximité et nourris à la mesure de leur rang et de leur renommée; pour quelques hôtes de marque on immole un mouton, pour les autres on offre le lait de la traite et éventuellement la bouillie de mil.

## Manifestations estivales

C'est une époque heureuse, où les hommes dispensés des épuisantes tâches d'abreuvement au puits, plus libres de leur temps, peuvent participer à des rencontres amicales, à des jeux, à des fêtes. La convergence vers un même lieu de campements issus de tous les horizons — leur point de départ n'est pas le même, le point d'arrivée se situe dans une

petite région — favorise des contacts entre des familles qui pendant neuf mois de l'année vivent éloignées les unes des autres. Cousins et amis se retrouvent librement et les relations de voisinage entre membres du même groupe de parenté ou entre tribus différentes s'organisent selon une étiquette stricte. C'est la saison des élégances, où les hommes arborent bou-bous et turbans neufs, où les femmes inaugurent de nouveaux bijoux, à la fois pour honorer et impressionner hôtes de passage et voisins.

On raconte que dans les temps anciens — il y a encore une trentaine d'années, — de grandes parties de jeu de *karey* opposaient des campements voisins sur les grandes plaines de la « cure salée ». Il s'agissait d'un jeu collectif consistant à pousser avec des crosses de bois une balle de chiffon entourée d'un cuir solidement ligaturé et à l'amener ainsi jusqu'à l'intérieur de la ligne des tentes de son propre campement. Des équipes de vingt à trente jeunes gens s'opposaient dans des parties rapides, parfois brutales, et les jambes cassées n'étaient pas rares. Aujourd'hui ces rencontres collectives de cette sorte de hockey touareg n'ont plus lieu, et seuls de petits groupes d'adolescents se livrent encore au *karey*, mais dans un exercice sans enjeu, où la balle de cuir est remplacée par un caillou ou une noix de palmier-doum. Il ne s'agit plus d'une compétition entre communautés rivales, sous le regard de spectatrices avides de constater et d'exalter les exploits de leurs héros.

D'autres jeux moins formels se pratiquent aujourd'hui encore dans la mouvance de la « cure salée ». Au cours des déplacements, des jeunes gens, à chameau, parfois à cheval, surgissent à l'improviste, se saisissent du voile d'une femme, jeune et jolie de préférence, et tentent de le conserver sans être rejoints par les « frères » partisans de la femme, qui s'élancent immédiatement à leur poursuite. La prise d'un objet dans un campement à l'arrêt donne lieu à une même course. Si les fugitifs sont serrés de trop près par leurs poursuivants, ils se passent l'objet de l'un à l'autre, pour égarer les recherches et pouvoir rapporter leur prise sous leurs tentes. Ce simulacre de razzia provoque, bien entendu, en cas de réussite, une

contre-razzia qui alimente une rivalité permettant aux jeunes gens de faire publiquement la preuve de leur adresse, de leur hardiesse et de la qualité de leur monture.

Ces jeux sportifs sont le prélude à des visites entre jeunes gens et jeunes filles de campements voisins. C'est le temps des rencontres, des soirées autour du feu où s'organisent des jeux de société, des joutes oratoires, de la musique, des chants, préliminaires à des liaisons amoureuses qui se poursuivront au-delà des réunions collectives. C'est aussi la période préférée pour la célébration des mariages, qui souvent ont déjà été conclus par les familles depuis plusieurs mois voire plusieurs années. Les campements des futurs conjoints se sont rapprochés d'un lieu fixé à l'avance pour la fête. Puis la tente des nouveaux époux, apportée par la famille de la jeune fille a été installée avec tout son mobilier. Le jour de la fête, des animaux sont égorgés et des marmittes de fonte, des canaris en terre sont installés sur de nombreux foyers. Le parti du mari arrive avec un taurillon, bientôt poursuivi à travers le campement par les jeunes gens qui tentent de lui couper les jarrets à coups de sabre avant de l'immoler. C'est cette corrida traditionnelle qui prélude aux agapes.

Autour d'un petit acacia, les femmes ont installé le *tende*, tambour monté sur un mortier, dont la peau est tendue par des pilons. Les plus célèbres chanteuses, convoquées pour la circonstance, parées de leurs bijoux d'apparat, sont rassemblées sous cette ombre légère, que l'on suivra dans l'après-midi en même temps que la course du soleil. De tous les points de l'horizon arrivent des chameliers richement harnachés, jeunes gens vêtus du voile indigo, recouvert d'un tissu blanc et de somptueuses tuniques. Lorsque le tempo du *tende* est lancé, les jeunes hommes tournent autour de ce groupe de musiciennes dans une ronde incessante coupée de courses folles vers l'extérieur, de retours et de reprises au rythme du *tende*, parfois poursuivant la ronde cadencée avec leurs montures agenouillées. La fête dure plusieurs jours et se termine souvent lorsque les ressources en eau ne suffisent plus pour une si nombreuse assistance.

## Retour

A partir des campements installés dans les plaines, les troupeaux sont allés plusieurs fois s'abreuver aux sources ou aux forages artésiens d'où jaillissent des eaux minéralisées. Dès la mi-septembre les pluies s'espacent, et les retours s'organisent vers les vallées où les familles nomadisent pendant les quatre cinquièmes de l'année. Les étapes sont plus longues qu'à l'aller, et parfois interrompues au milieu du jour par une pause; les bagages sont déchargés et, après un temps de repos à l'ombre d'un arbre, la colonne s'ébranle une seconde fois vers l'emplacement choisi pour la nuit par un éclaireur. Les tentes sont souvent montées rapidement, sans prendre le temps de mettre en place tous les mâts; le vélum est posé sur un bâti de piquets peu stable; si la tornade survient, il faut précipitamment renforcer la tente et amarrer les piquets extérieurs laissés de côté.

Arrivés aux alentours des grandes mares, les campements, souvent, éclatent. Quelques familles partent à la récolte des graines sauvages, ramassées au sol à l'aide de grands balais. Après de longs et minutieux travaux de balayage, de battage et de vannage, les graines minuscules sont engrangées dans de grands sacs de cuir; ces pseudo-céréales, ces graminées sauvages fournissent des réserves pour la saison sèche et leur ramassage est renouvelé pour éviter ou limiter l'achat de mil au marché. Si les provisions s'épuisent, les fougères sont fouillées pour recueillir les graines stockées par les insectes. La brousse inculte possède ainsi des ressources en fruits, baies et graines que les éleveurs exploitent avec bonheur.

## Caravanes

Campements en déplacement et caravanes commerciales ne doivent pas être confondus. Les premiers concernent les familles nomadi-

sant avec leurs troupeaux pour exploiter des ressources en pâturages et en eau qui varient d'une saison à l'autre. Les secondes, conduites par des hommes d'expérience, composées de chameaux mâles habitués à la marche processionnaire à travers le désert, relient entre elles des régions éloignées, mal accessibles. Elles apportent céréales et produits variés aux sauniers et ramènent sel et dattes aux éleveurs et aux paysans. « Vaisseaux » traversant « l'océan de sable » avec fourrage et bois de chauffe dans leurs « soutes », les caravanes (si l'on use de cette image stéréotypée mais évocatrice) relient, sans presque s'arrêter, ces « îles du désert » — qui ne possèdent comme monnaie d'échange que le sel, et parfois les dattes — aux marchés des zones cultivées et aux villes des régions peuplées.

Tous les Touaregs ne participent pas à ce commerce caravanier qui n'est pratiqué que par certains groupes spécialisés. Par tradition, ils élèvent des chameaux comme animaux de transport à longue distance, et leur élevage n'est pas, comme chez d'autres, orienté vers l'auto-consommation du lait. Parmi les caravaniers de tradition, on peut citer les Kel Ahaggar qui apportaient autrefois le sel de l'Amador et des plantes médicinales sur les marchés sahéliens où ils se procuraient du mil; les Touaregs de l'Adrar des Ifoghas, au Mali, participaient à l'*azalay*, caravane qui transportait le sel gemme des mines de Taoudeni jusqu'à Tombouctou. Mais ils étaient minoritaires par rapport aux Berabich et aux Kunta arabophones. Les Touaregs de l'Aïr, ceux qui y vivent encore — tels les Kel Owey — ou ceux qui ont émigré dans le sud, vers la frontière de Nigeria — comme les Kel Gress ou les Musgo — ont acquis le quasi-monopole du commerce caravanier vers l'Agram (Fachi) et le Kawar (Bilma). Le commerce des Kel Ahaggar est aujourd'hui arrêté par une frontière aux multiples tracasseries administratives et fortement concurrencé par une route constamment améliorée et partiellement goudronnée; les Ifoghas ne participent plus guère à l'*azalay* après des périodes difficiles d'opposition au gouvernement central et des sécheresses répétées qui ont détruit leur troupeau. Par contre la caravane de Fachi et

Bilma, la *taghlam* se poursuit régulièrement et le Ténéré est annuellement parcouru par des milliers, voire des dizaines de milliers de chameaux. Le pain de sel de Bilma est vendu au Nigeria de dix à quinze fois son prix d'achat et on a pu calculer qu'un chameau rapportait — au cours des années soixante-dix — 7 000 F CFA par voyage aller-retour. Autrement dit, pour ceux qui sont prêts à affronter les risques de la traversée, qui ne comptabilisent pas le temps dans l'établissement de leur prix de revient, le commerce du sel est toujours rentable. Mais ce qui compte plus encore que la seule rentabilité financière tient à la qualité du produit et à la faveur qu'il connaît auprès des paysans ou des éleveurs pour la consommation humaine et animale. Le sel marin purifié industriellement, importé de Dakar ou d'Europe, qui concurrence sur les mêmes marchés le sel saharien, sel gemme de Taoudeni ou sel d'évaporation de Tegidda, Fachi ou Bilma, est dépourvu de certains éléments reconnus par les éleveurs comme indispensables à la santé (vitamines, oligo-éléments métalliques, etc.). Les éleveurs ont remarqué que les animaux nourris au sel industriel souffrent de troubles de la vue, liés à l'héméralopie, maladie due à certaines carences. Le sel saharien possède donc des qualités propres — reconnues par l'expérience des utilisateurs, vérifiées par les analyses des scientifiques — qui lui permettent, à l'aide du chameau qui le transporte, de n'être pas seulement une survivance folklorique en voie de disparition.

Si aujourd'hui le trafic caravanier actif se limite à ces lieux du désert que la circulation automobile ne relie pas encore avec suffisamment de rentabilité, il atteignait dans le passé une tout autre ampleur, à la fois par les distances parcourues, par la nature et par l'importance du frêt. Depuis l'introduction du chameau (dromadaire) qui facilita la diffusion de l'islam et permit échanges et contacts entre le Bassin méditerranéen et le Soudan, jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, les témoignages des archéologues, des chroniqueurs arabes et des premiers explorateurs rendent compte du succès de ce courant commercial. Les grandes cités marchandes, les centres intellectuels et

religieux des deux rives du Sahara et du Moyen-Orient étaient ainsi reliés par un flux continu de marchandises et de voyageurs, apportant dans un sens : or, esclaves, pèlerins — et plus récemment plumes d'autruche à destination de l'Europe —, et dans l'autre : tissus et produits manufacturés de toutes sortes. Certains groupes touaregs étaient, comme de nos jours, spécialisés dans la traversée du désert, à la fois guides le long de pistes dont le tracé était variable, protecteurs contre la convoitise des pillards (Touaregs ou autres nomades), et parfois eux-mêmes agents commerciaux. Le voyageur allemand Henri Barth présente, en 1850, les Touaregs Tinklum, originaires des environs de Murzuk, comme les convoyeurs attirés des caravanes joignant Tripoli, Ghât et Kano ou Katsena via Agadez ou Bilma. C'est ainsi que les Touaregs contrôlaient activement les principales routes et constituaient un maillon important de cette chaîne commerciale.

## Touaregs et États modernes

Si l'on peut tracer sur la carte de l'Afrique de l'ouest les limites d'un « pays » touareg, on s'aperçoit que celui-ci est divisé entre cinq à six États modernes. Dans chacun d'eux, il occupe une position marginale, une zone faiblement peuplée, éloignée des grandes villes et des capitales. Toutefois, même si les frontières actuelles écornent parfois des terrains de parcours traditionnels, il ne s'agit en aucun cas du démembrement d'un territoire historiquement homogène. Il n'a jamais existé dans le passé d'État touareg, mais un assemblage d'unités politiques rivales, se faisant perpétuellement la guerre, nouant des alliances provisoires entre elles ou avec d'autres populations pour mieux se combattre mutuellement. La situation des Touaregs varie de nos jours en fonction des conditions administratives et politiques de chacun des États auxquels ils ont été

incorporés. Le rôle joué par la communauté touarègue est lié aussi, bien entendu, à son importance relative par rapport à la population totale. C'est seulement au sud du Sahara, avec 11 % au Niger et 5 % au Mali, qu'elle constitue un groupe important dont on doit d'autant plus tenir compte que chacun de ces États est constitué de populations très diverses, dont aucune ne dispose d'une majorité absolue pour imposer sa culture ou son parler. En Algérie, en Libye, en Haute-Volta ou au Nigéria, par contre, le nombre de Touaregs est si faible qu'ils ne forment qu'une infime minorité, parmi bien d'autres, dans des États possédant une population dominante dont la langue ou la culture ont de fortes tendances assimilatrices : c'est le cas de l'Arabe en Algérie ou en Libye, du Haoussa au Nigéria du nord. De plus, le poids économique de ces minorités est faible, et leur particularisme souvent considéré comme un obstacle à la mise en place d'un État moderne.

Dans certains cas, on hésite entre une assimilation autoritaire, passant par une sédentarisation provoquée, et un maintien quelque peu artificiel de formes de vie considérées comme archaïques, pour un tourisme « haut de gamme » intéressé par la rencontre de populations originales et une connaissance superficielle, mais riche en émotions, de civilisations différentes. Par le moyen de méharées organisées, de soirées autour du feu dans des campements authentiques, de visites de sites préhistoriques et de gravures rupestres, les étrangers à fortes devises sont introduits dans un cadre grandiose, où les habitants ne sont plus que des éléments parmi d'autres d'un parc national, à préserver au même titre que la faune ou la flore. N'est-ce pas le risque que courent actuellement l'Ahaggar ou le Tassili des Ajjers ? Dans ces conditions, les Touaregs trouvent des emplois comme guides, chauffeurs, conducteurs des caravanes conduites dans les campements « traditionnels », ou encore comme fabricants ou vendeurs d'objets — souvenirs qu'un artisanat adapté produit pour ces nouveaux débouchés.

Les politiques des États vis-à-vis de leurs minorités ne sont ni uniformes, ni invariables; elles s'infléchissent souvent en fonction des

circonstances intérieures ou internationales. Les vives tensions qu'avait connu naguère le Mali se sont désormais effacées, mais les imprévus de la politique libyenne ne sont pas sans inquiéter ses voisins. Au Niger et au Mali, les Touaregs prennent peu à peu leur place à tous les niveaux de la vie nationale, mais des problèmes aigus se posent, à la suite des périodes de sécheresse graves de 1969-1973, réapparues ces dernières années, qui appauvrissent les éleveurs et provoquent une grave dégradation du milieu naturel.

## Le contrôle perdu du milieu

Le pays touareg comme l'ensemble de la zone sahélienne pastorale a été soumis à bien des vicissitudes depuis une cinquantaine d'années. Le succès des actions médicales et vétérinaires a provoqué un accroissement démographique humain et animal important. De ce fait, de nombreux éleveurs qui vivaient, en zone agricole, en symbiose avec les paysans et conduisaient leurs troupeaux sur les jachères ou sur des pâtures éloignées des villages, ont dû quitter une région de plus en plus densément cultivée, dont les champs étaient menacés par les déprédations des troupeaux. Les pasteurs *Peuls* en particulier se sont avancés vers le nord, et, famille par famille, se sont peu à peu infiltrés dans les parcours jusque-là occupés par les seuls Touaregs. Les éleveurs touaregs, dont les animaux s'étaient multipliés depuis une trentaine d'années, ont été concurrencés par les *Peuls* et leurs immenses troupeaux de vaches. Le creusement de puits cimentés, de forages, de stations de pompage a favorisé l'accès des étrangers à tous ces ouvrages publics et enlevé de plus en plus aux chefs touaregs le contrôle de leur territoire assuré successivement par l'autorité coloniale et l'administration des États indépendants. Dans une zone pré-désertique aux effectifs en

constante augmentation, la sécheresse de 1969-1973 a rappelé que l'élevage doit tenir compte, dans un milieu aride, de phases alternées sèches et humides, et que cette alternance est normale. Beaucoup de Touaregs dont les troupeaux s'étaient multipliés furent ruinés par la perte de leurs animaux. Ici, ils tinrent bon, grâce à des troupeaux riches en espèces variées leur permettant de pallier la disparition de l'une par la meilleure résistance des autres; ailleurs, ils perdirent la plupart de leurs troupeaux et durent se résoudre à migrer vers les villes. La persistance et le retour de nouvelles années à fort déficit pluviométrique mettent en question le mode d'exploitation de ces régions aux ressources variables et à l'équilibre instable, constamment menacées par une utilisation abusive. Le problème posé sous le terme peu adéquat de « désertification » a été largement développé par les médias, de façon partielle et parfois inexacte : en réalité, il ne s'agit pas d'une avancée du désert qui progresserait comme une armée conquérante, mais plutôt d'une inégale répartition des hommes et des troupeaux, avec des concentrations excessives dépassant les ressources naturelles disponibles. Pour remédier à cette situation, renonçant peu à peu à des projets de mise en valeur trop ambitieux et voués à l'échec, les organismes de développement nationaux ou de coopération internationale essaient désormais de proposer des politiques de gestion concertée des pâturages à laquelle les éleveurs puissent eux-mêmes participer activement.

## La culture touarègue retrouvée

Le temps de la conquête et de la colonisation a souvent été celui de la confrontation de deux mondes et de deux civilisations exclusives l'une de l'autre, même si, à titre individuel, quelques fonctionnaires militaires ou voyageurs se montraient fascinés et séduits par ce genre de vie. La résistance et la révolte touarègues

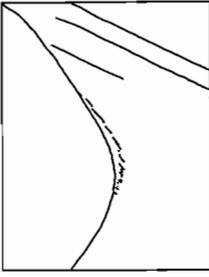
peuvent autant être considérées comme une lutte pour défendre un territoire que pour sauver une civilisation. Pendant de longues années l'introduction de l'école rencontra une résistance farouche auprès des Touaregs et de leurs chefs, se traduisant par un refus pur et simple, ou par la fuite, puis devant l'inévitable, par un refus déguisé consistant à scolariser les enfants d'esclaves plutôt que ceux des aristocrates et des hommes libres. En dépit de ce combat d'arrière-garde, des enfants, certes moins nombreux que ceux des paysans, furent scolarisés, et au moment de l'Indépendance, des Touaregs purent trouver place dans l'administration et participer au gouvernement des nouveaux États. A cette époque, les élites furent toutes mobilisées pour des tâches d'organisation et d'administration, et les recherches sur le monde touareg furent surtout menées par des étrangers, qui suivaient la trace du Père de Foucauld le précurseur. Puis, formés de plus en plus nombreux au meilleur niveau et dans toutes les disciplines, les Touaregs prirent conscience du fait que leur culture pouvait trouver sa place dans le monde moderne, comme elle s'était progressivement adaptée et modifiée au contact du monde extérieur tout au long de l'histoire. Les études poursuivies loin du milieu familial leur faisaient découvrir la richesse de leurs traditions, de leurs connaissances empiriques, du savoir accumulé depuis des siècles, mais aussi leur fragilité et l'impérieuse nécessité de les préserver. Le retour au campement leur faisait pren-

dre conscience d'un mode de vie chaleureux auquel ils ne voulaient pas renoncer. Beaucoup d'étudiants faisaient l'impossible pour revenir au pays au moment de la « cure salée », même au prix de voyages coûteux. Les instituteurs, les infirmiers, les agents d'élevage, cherchent souvent aujourd'hui à se faire nommer à des postes où leur spécialisation nouvelle s'alliera le mieux à leur éducation traditionnelle en vue d'une meilleure intégration. Quelques-uns, délaissant une carrière administrative, reviennent gérer leurs troupeaux sous une forme coopérative, en organisant rationnellement la gestion de leur cheptel par rotation des bergers et des pâturages. Le recueil des traditions, des savoirs anciens, des techniques pastorales est désormais entrepris par les Touaregs eux-mêmes, soutenus par des organismes culturels nationaux ou internationaux. La diffusion de ces documents est largement assurée localement par la radio, la télévision, les services d'alphabétisation, en même temps que la langue *tamasheq*, désormais notée en alphabet latin, sert de support à une information plus actuelle et même, depuis peu, à la scolarisation élémentaire des enfants touaregs.

Peut-on dès lors espérer que les Touaregs, ne laissant pas aux occidentaux le soin de conserver leur culture dans les vitrines poussiéreuses des musées, sauront s'intégrer au monde de la fin du xx<sup>e</sup> siècle en demeurant fidèles à leur héritage?



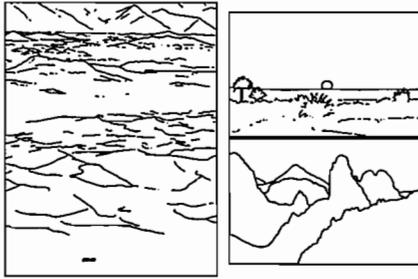
# Paysages sahariens



Poésie du sable qui joue dans toute une gamme de courbes, de plis, de textures et de couleurs.



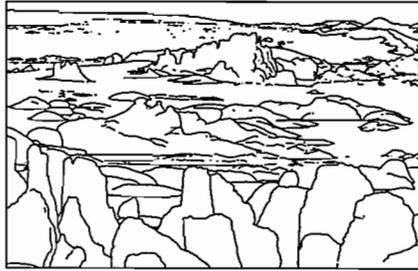
Les ergs ou massifs de dunes, qui recouvrent un cinquième du Sahara, l'ont souvent fait assimiler à une mer de sable. Si ces ergs offrent un spectacle magnifique aux voyageurs, ils constituent en revanche des zones inhospitalières pour les nomades : il est très difficile de s'y orienter, et l'absence d'eau et de pâturages empêche tout campement d'y vivre.



Un homme et ses trois chameaux se dirigent à travers l'immensité des cordons de l'erg vers le puits de Tezirzek.

Le soleil se couche sur Bilma. Véritable îlot au cœur des sables, cette oasis est peuplée de Kanouris et de quelques Toubous. Outre sa palmeraie, elle possède une richesse cachée : les salines de Kallala qui approvisionnent une grande partie du Sahel nigérien.

Le massif de la Koudia, au cœur des montagnes de l'Ahaggar, est parcouru par les Touaregs Dag Rali. Située à 2 700 mètres d'altitude, cette région jouit d'un air d'une très grande pureté. Le refuge construit par le père de Foucauld est aujourd'hui le site touristique le plus connu du Sahara central.

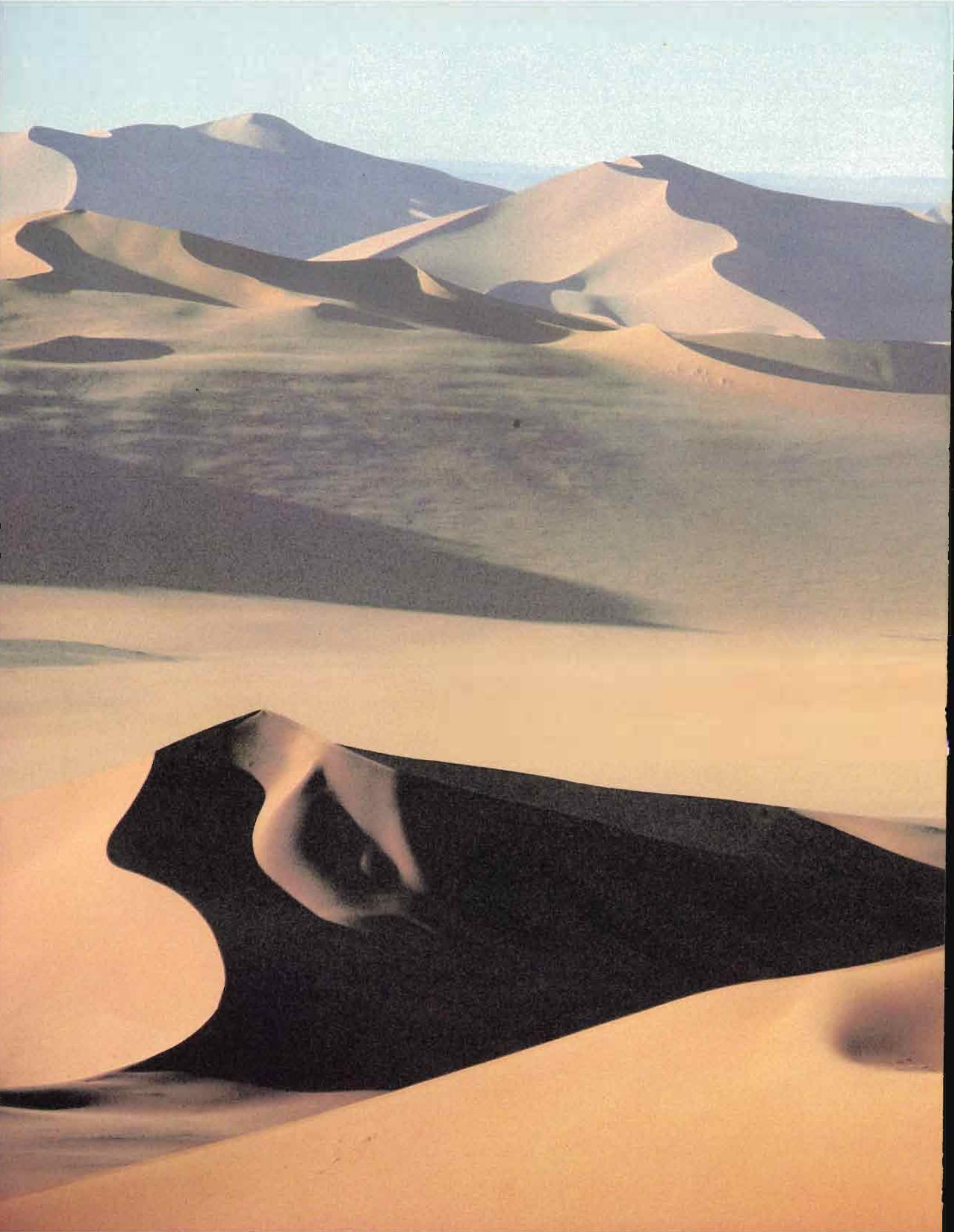


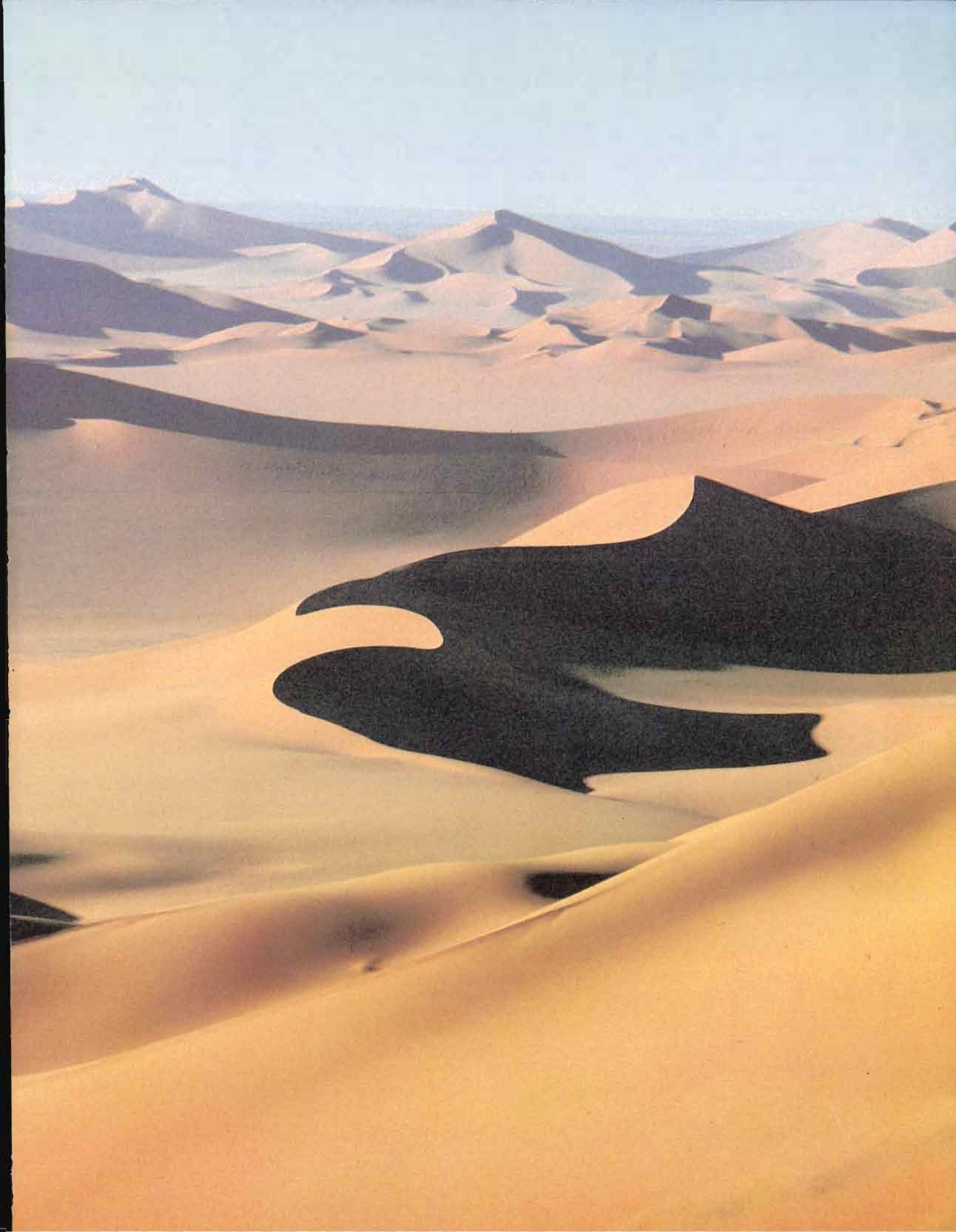
Paysage lunaire de Tin Tarabin, dans le Tassili de l'Ahaggar, une région abandonnée par les Touaregs depuis bien longtemps. Il semblerait pourtant qu'au début du siècle quelques puits aient été encore en eau, et que quelques vieillards se souviennent du temps où ils nomadisaient dans ces contrées.

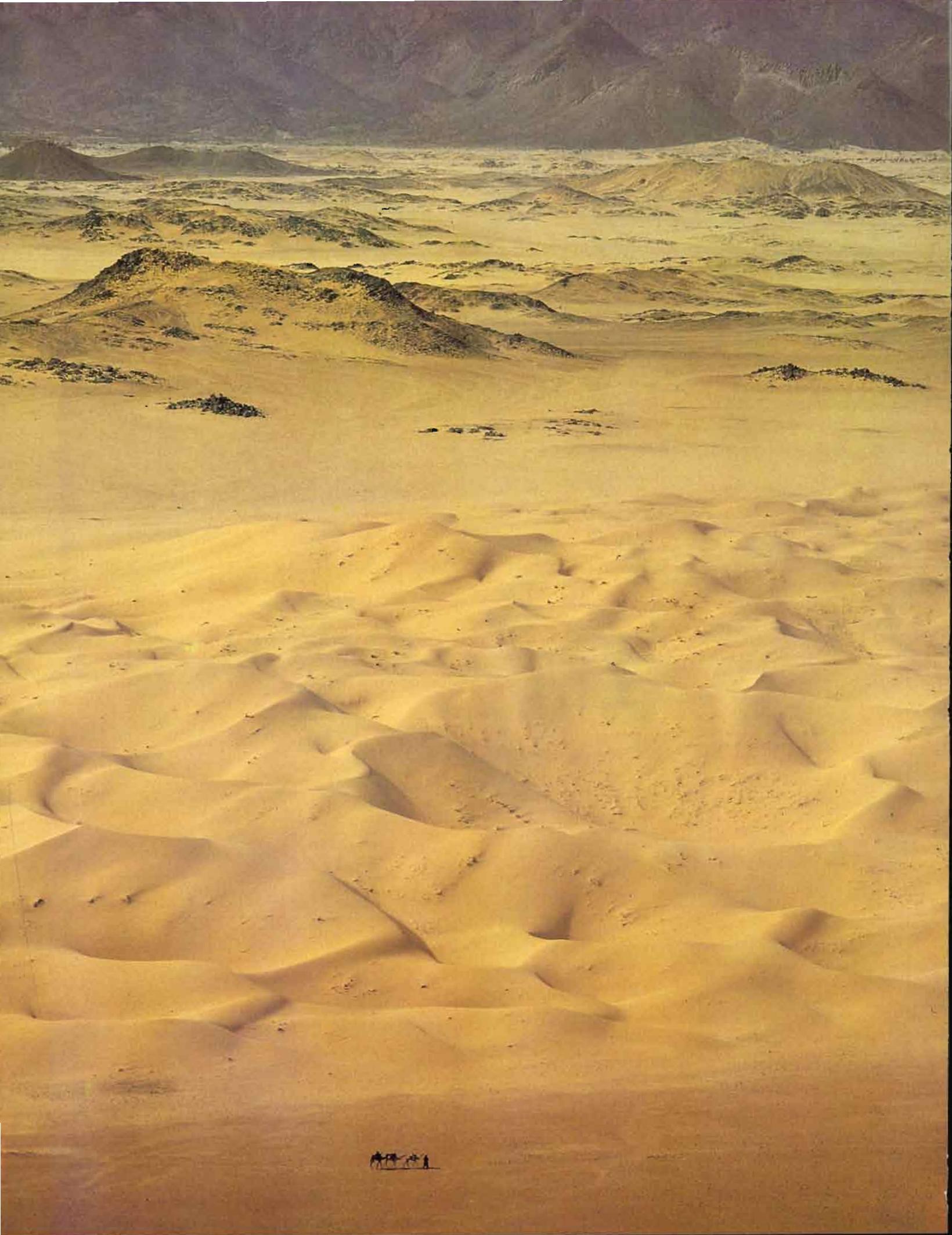


Combien de millénaires faudra-t-il à l'action combinée de l'érosion thermique et éolienne pour réduire en poussière ces rochers solitaires ?

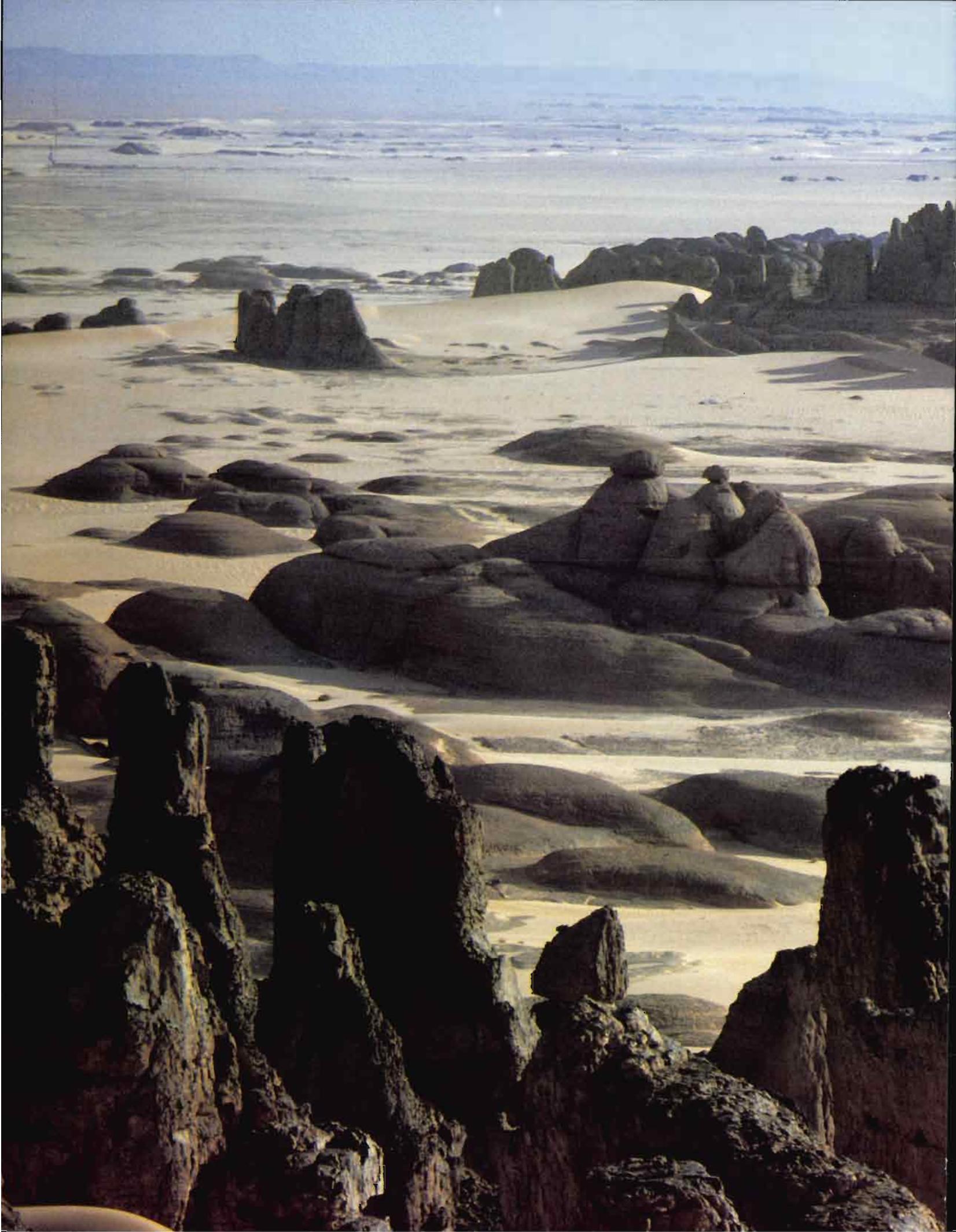


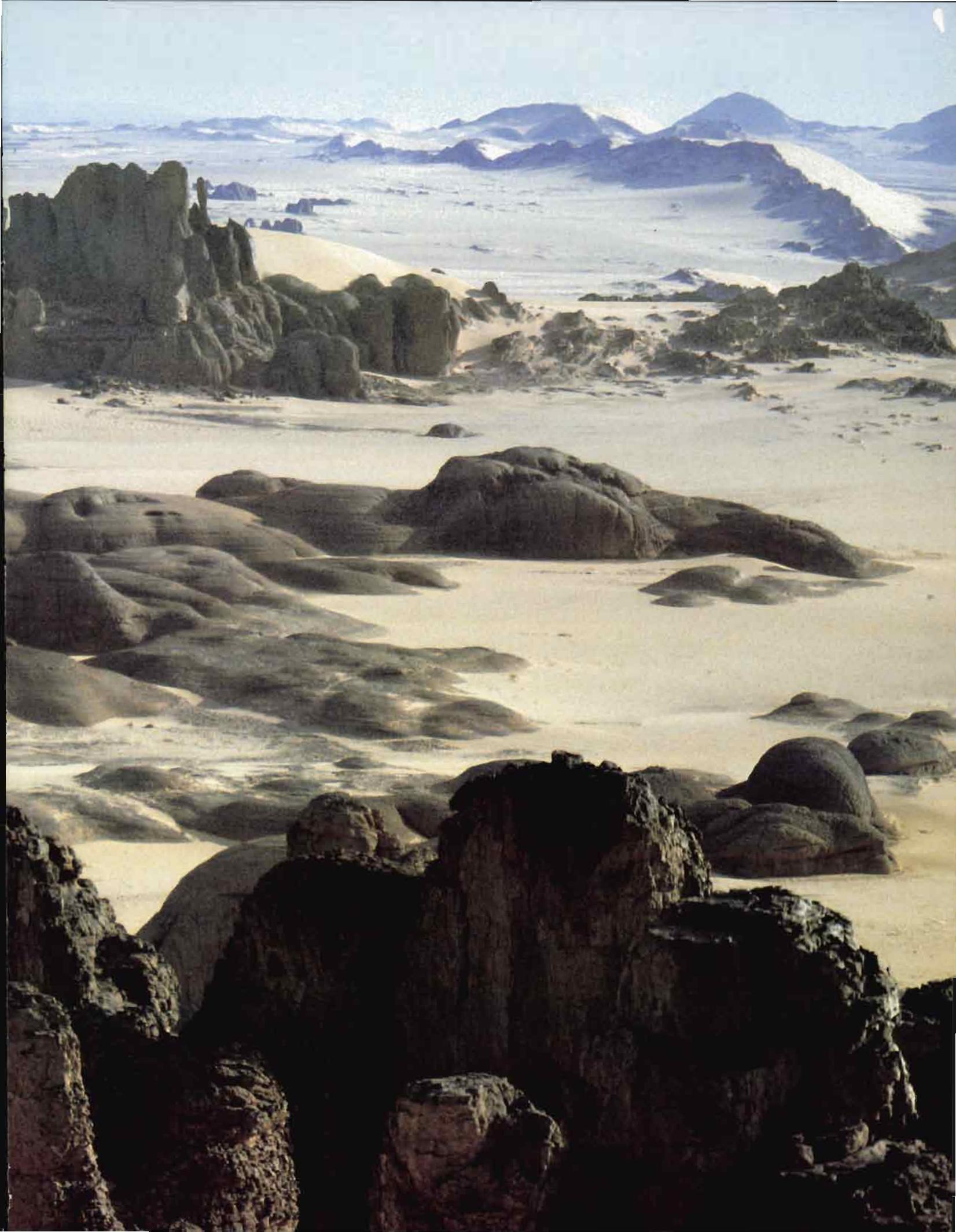


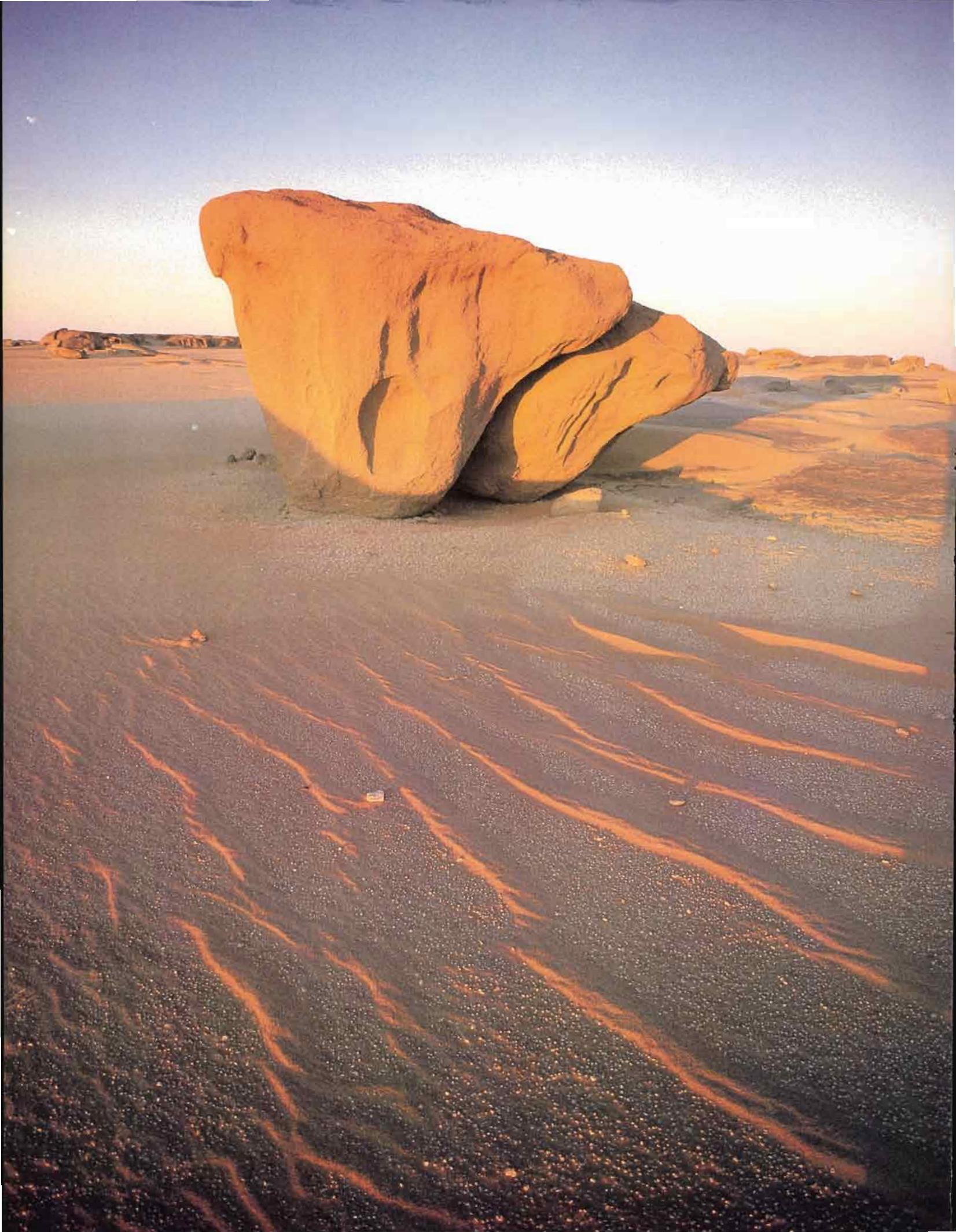












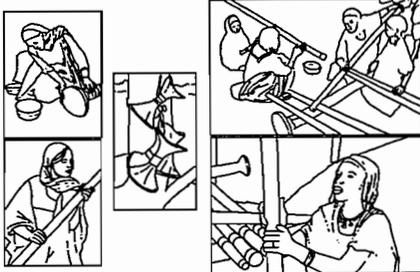
# **Vie quotidienne des femmes**



« Manta la belle était parmi les femmes » (poème). Jeune fille Kel Nan.



Puits de Tezirzek, dans l'Aïr. Les maigres pâturages étant épuisés, les femmes abreuvant les bêtes et remplissent les outres (*abayogh* au sing.) nécessaires aux deux journées de marche qui les conduiront sur un nouveau territoire.



Quand on vient d'acheter un lit, on commence par l'enduire de graisse afin de mettre en valeur les détails de la pyrogravure à l'extrémité des longerons. Cette opération évite également au bois fraîchement travaillé de se fendre sous l'action de la sécheresse et du soleil.

Les longerons en forme d'haltère reposent parfois sur quatre pieds. L'ensemble du lit, se trouvant ainsi surélevé, est à l'abri des serpents, des scorpions et des inondations inopinées en saison des pluies.

Perpendiculairement aux longerons, on place dans les encoches des barres longitudinales. Une fois cet assemblage effectué, on posera sur le lit un « matelas » de nattes de plus en plus finement tressées, puis on disposera des coussins en cuir rouge et jaune soigneusement brodés et fragés de très fines lanières

de cuir noir. L'ensemble se transporte aisément sur les animaux de bât lors des migrations saisonnières.



Système d'attache d'un vélum de tente sur un piquet. Ce vélum en peau a été graissé puis teinté à l'argile rouge.

Selon les régions, les tentes présentent quelques différences. Dans l'Ahaggar, elles sont relativement petites et faites en peaux de chèvres ou de moutons. Au Tassili n Ajjer, les Touaregs abandonnent la tente lorsque l'eau est abondante et les roseaux nombreux; ils préférèrent se servir de ces derniers pour construire des huttes. Au Niger, chez les Touaregs de l'Aïr, les tentes sont faites de nattes posées sur des arceaux en bois. Enfin, dans les régions sahéliennes où le relief est peu tourmenté, elles ont l'aspect que l'on voit ici.

Le vélum de peau n'a pas de contact avec le sol et laisse ainsi la tente aérée. Lorsque les nuits deviennent fraîches, les femmes déroulent l'*asaber*, une natte-paravent faite de tiges d'*afazo* (*Panicum turgidum*) décorées et assemblées par des lanières de cuir. Outre le vent, l'*asaber* intercepte les regards indiscrets.



Comme leurs compagnons, les femmes ont un goût prononcé pour l'*alesho*, cette pièce de coton constituée de minces bandelettes de tissu cousues ensemble dans le sens de la longueur et teintées à l'indigo. Mais si les hommes utilisent un voile long de quatre à sept mètres, les femmes le portent simplement posé sur la tête.

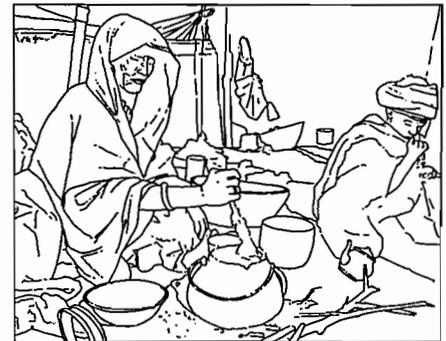
Des dames de compagnie aident cette jeune femme de haut rang, de

la tribu des Kel Nan, à se parer de ses plus beaux bijoux. La présence de bracelets et de colliers en or traduit l'aisance de la famille : traditionnellement, l'argent est la matière première des orfèvres.

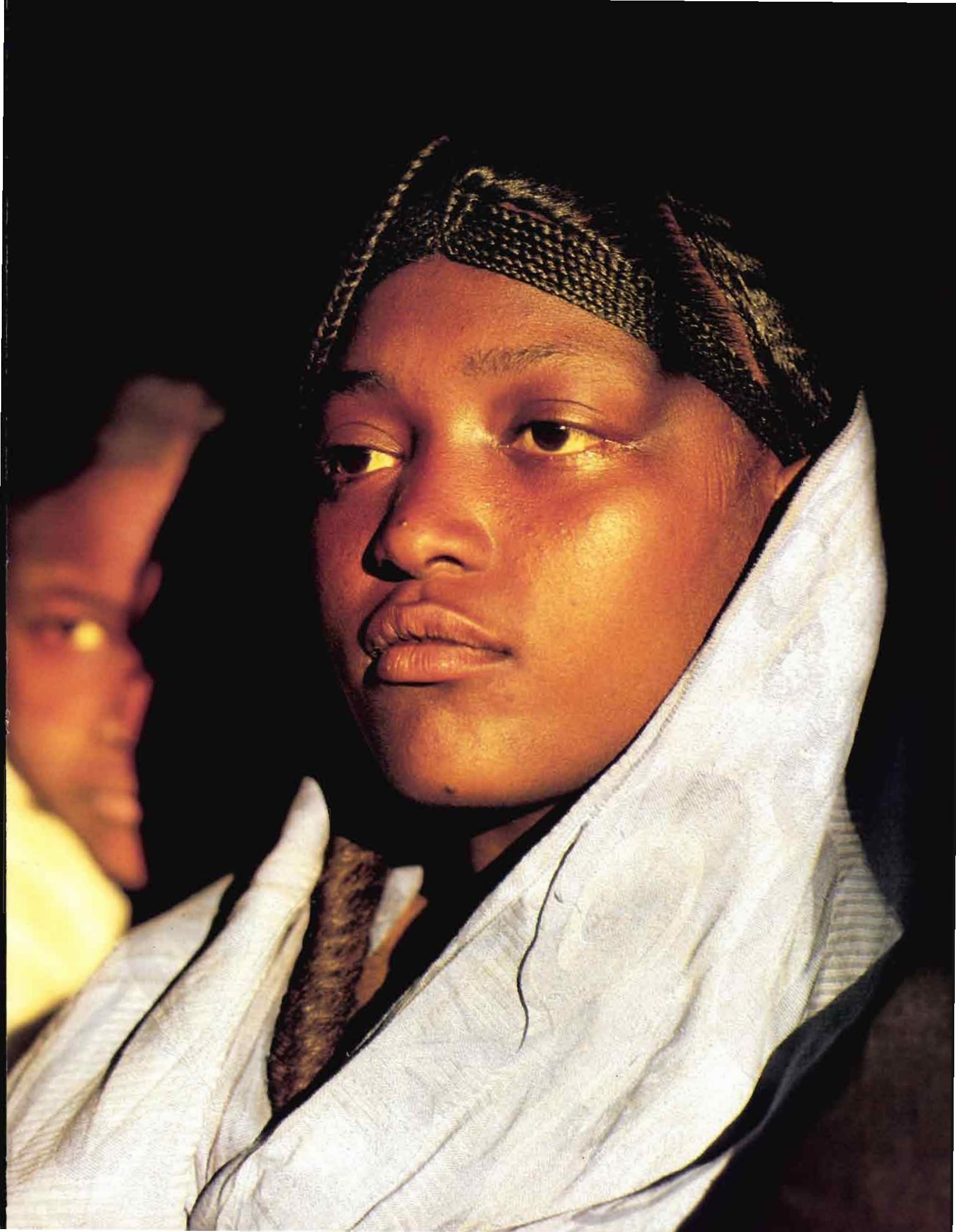


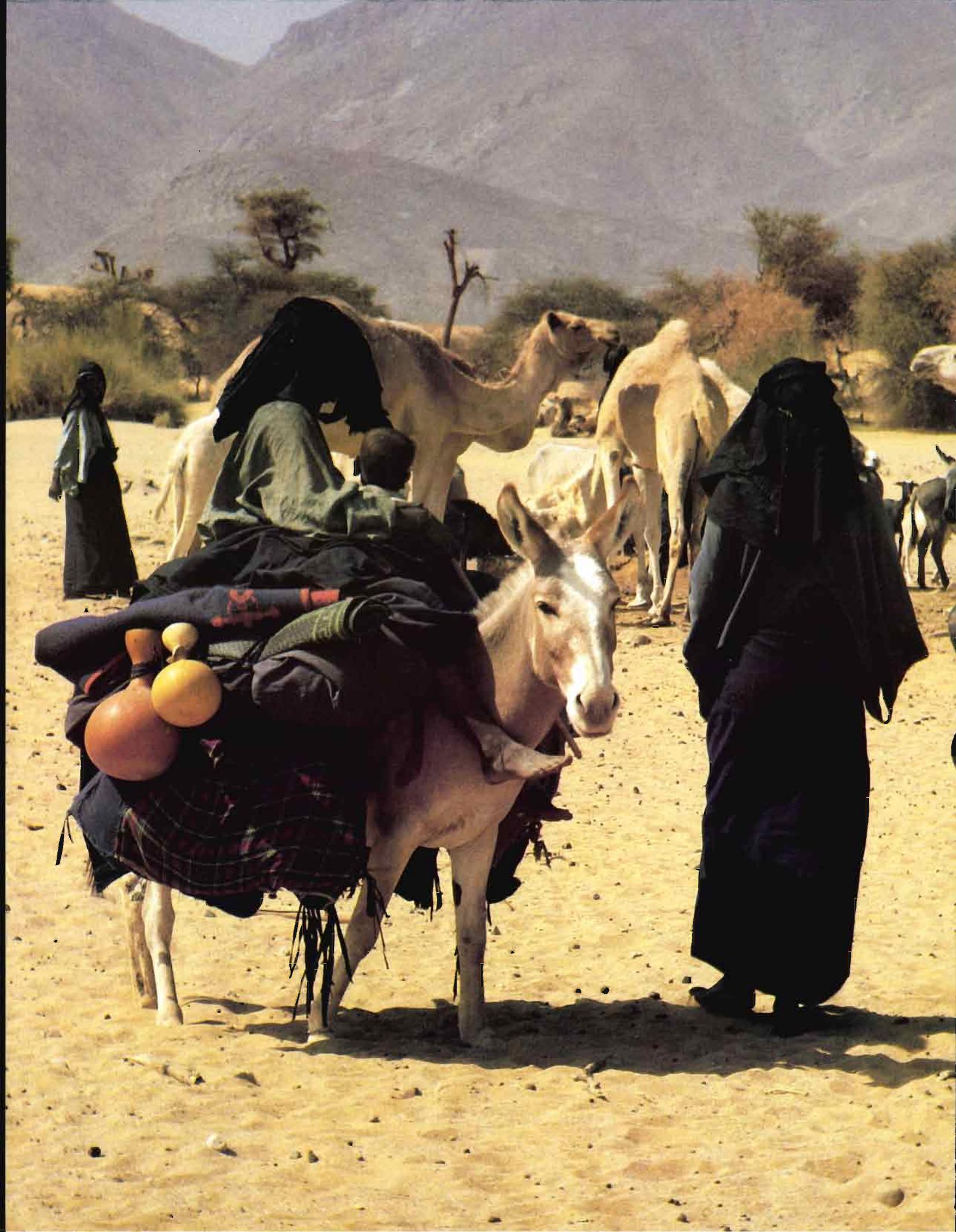
Dans le campement des Kel Nan, cette femme vanne le mil avec lequel elle préparera l'*asink*.

Chez les Kel Fadey de l'ouest de l'Aïr, la tente de nattes remplace la tente en peaux familière aux Touaregs de l'ouest et de l'Ahaggar. Le soleil est au zénith dans l'immense plaine de Tamesna. Dès qu'une relative fraîcheur tombe sur les pâturages, ces deux jeunes bergers rejoignent leurs bêtes pour la traite du soir.

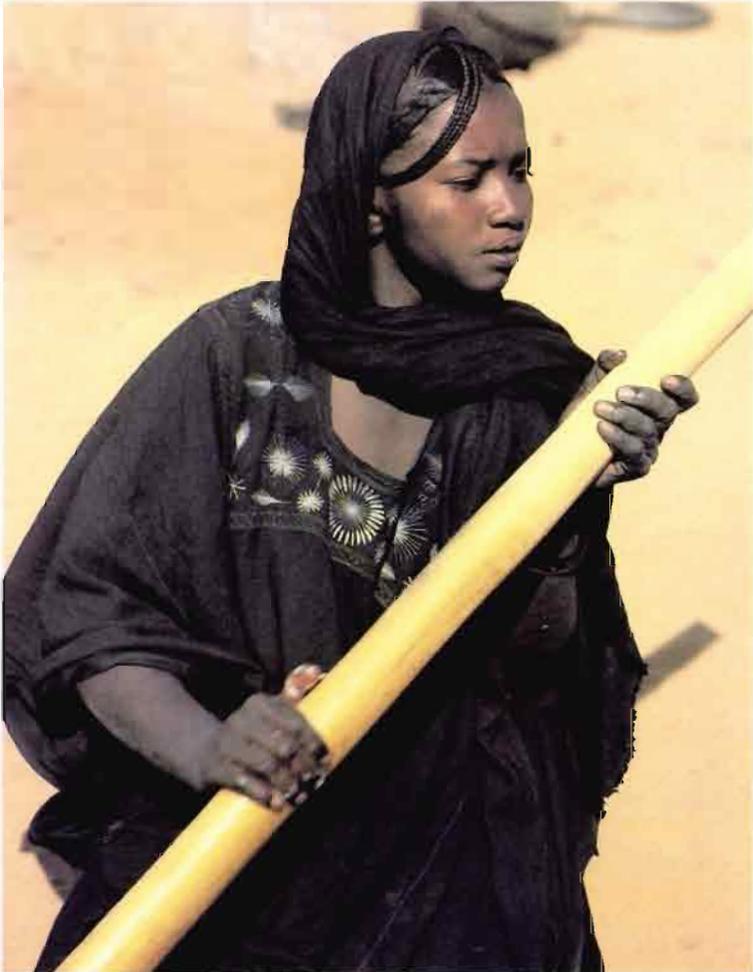
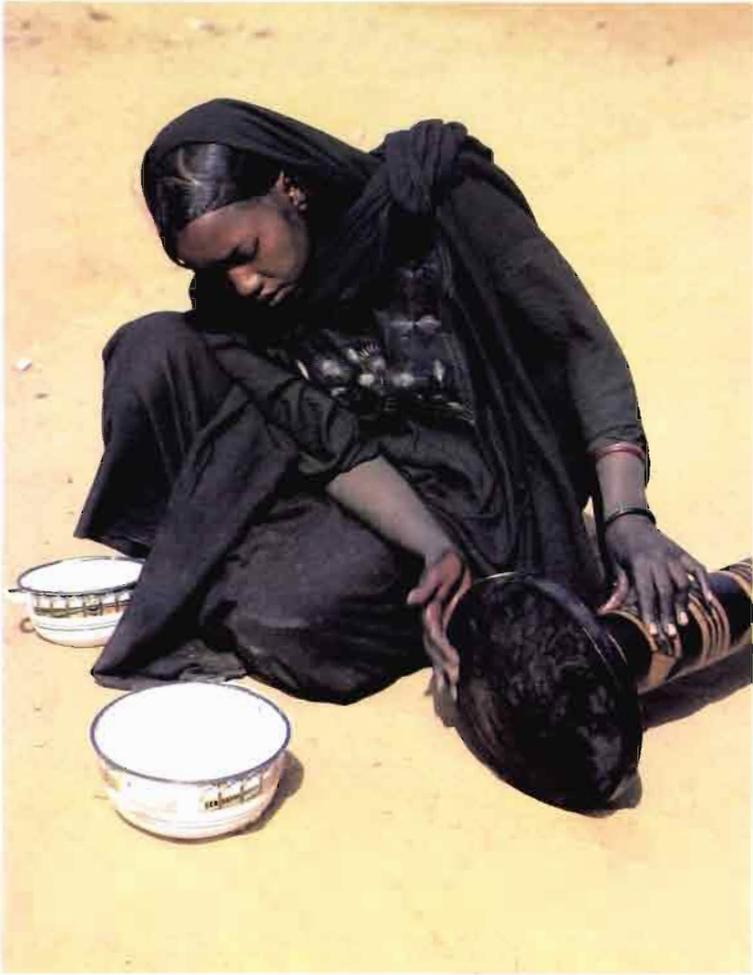


L'*asink*, bouillie de mil arrosée de lait, est la nourriture principale des Touaregs du Sud. Ceux de l'Ahaggar et du Tassili, en revanche, lui préfèrent souvent la *tagalla*, une galette de blé cuite sous la braise. Quant au couscous, il n'est fait que par les Touaregs du Nord et reste un plat exceptionnel, préparé pour un invité ou à l'occasion d'une fête. Depuis peu, le riz et les pâtes tiennent une grande place dans l'alimentation nomade.

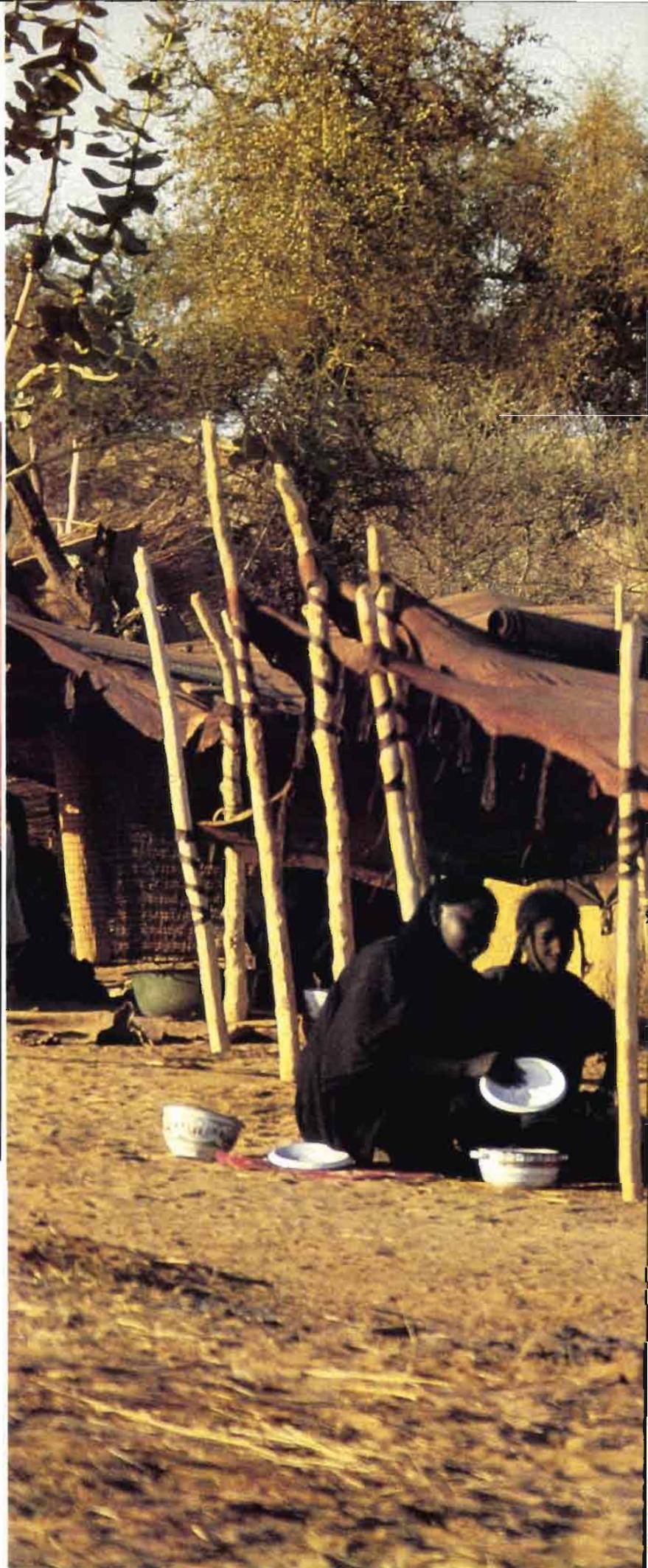




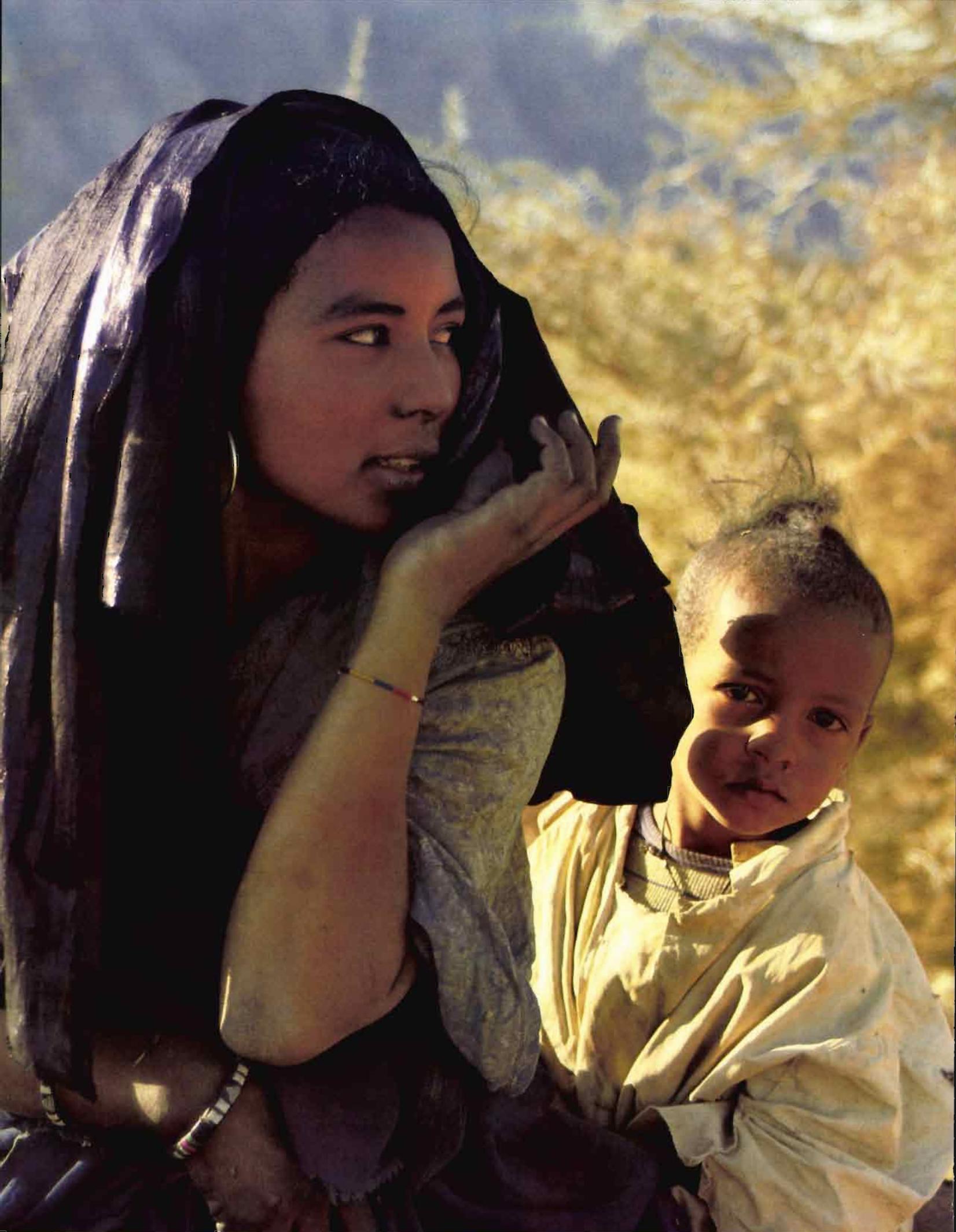


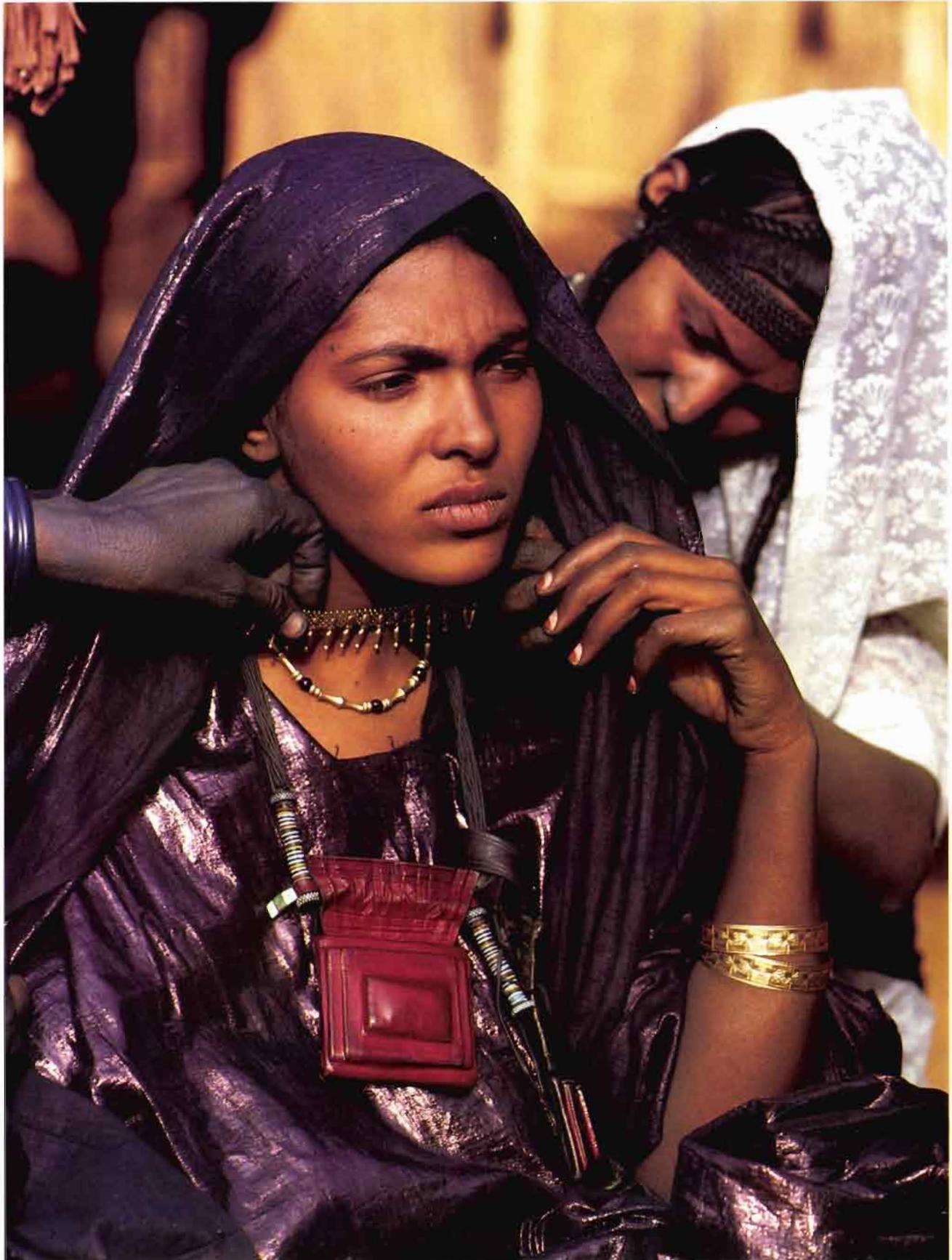


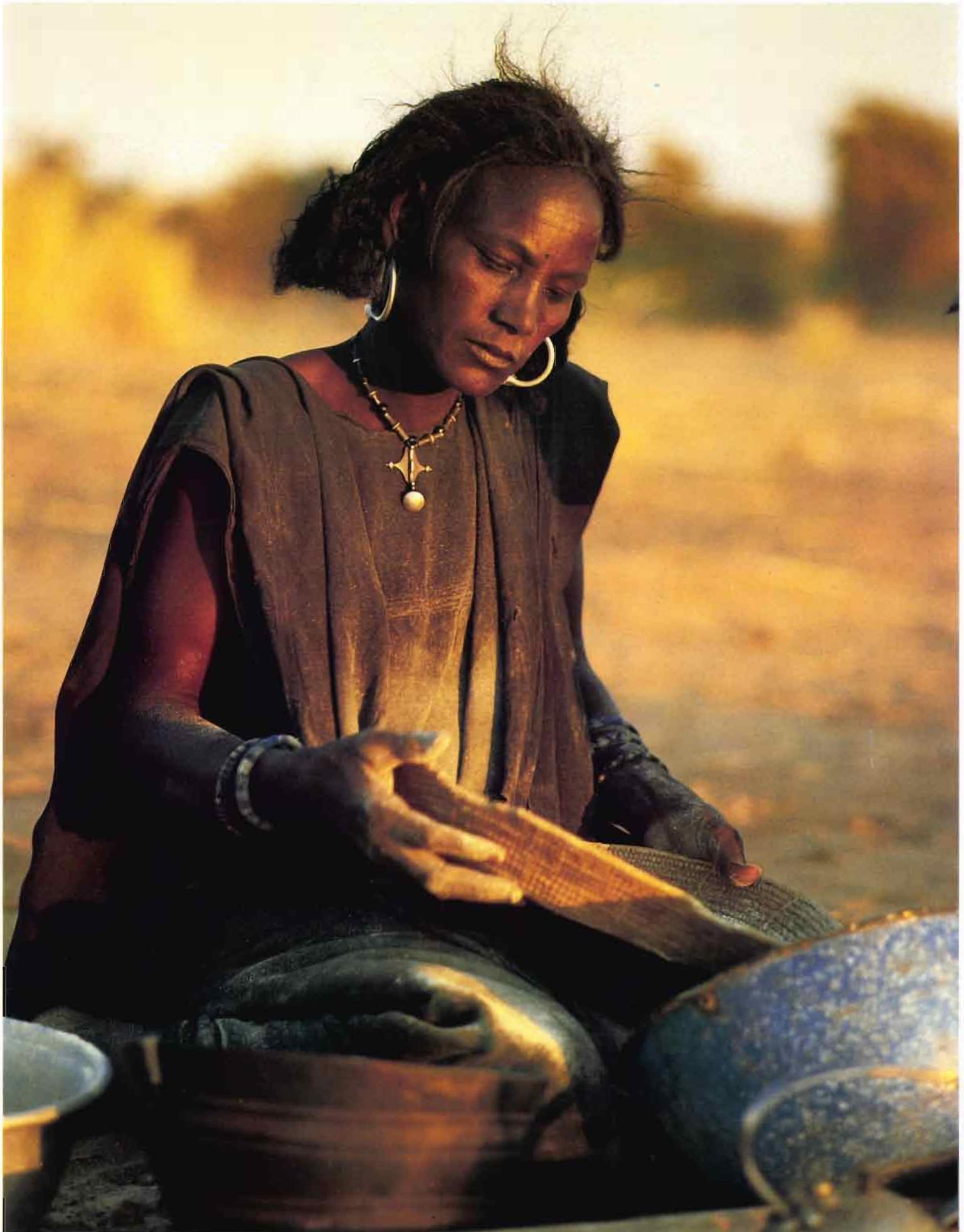




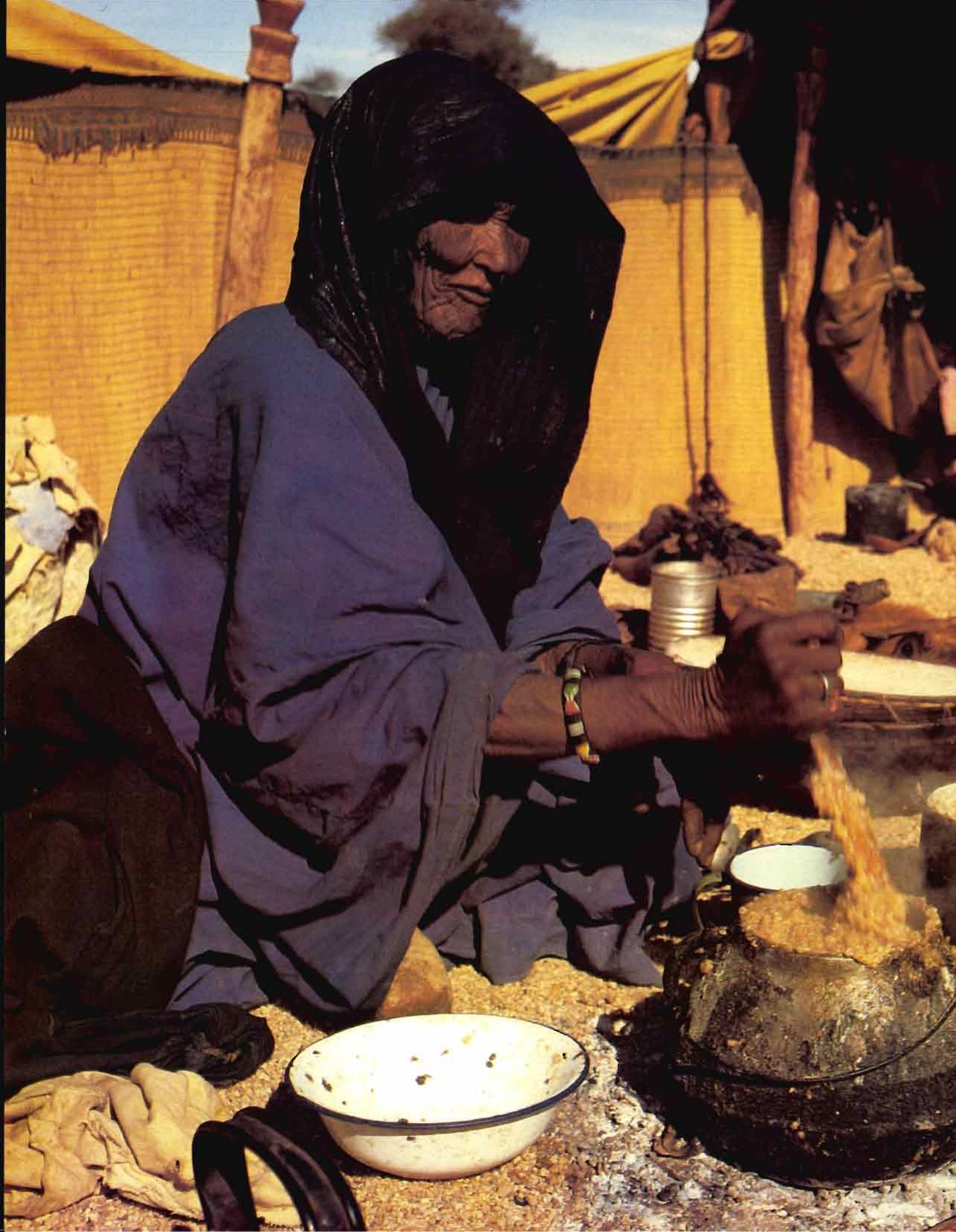




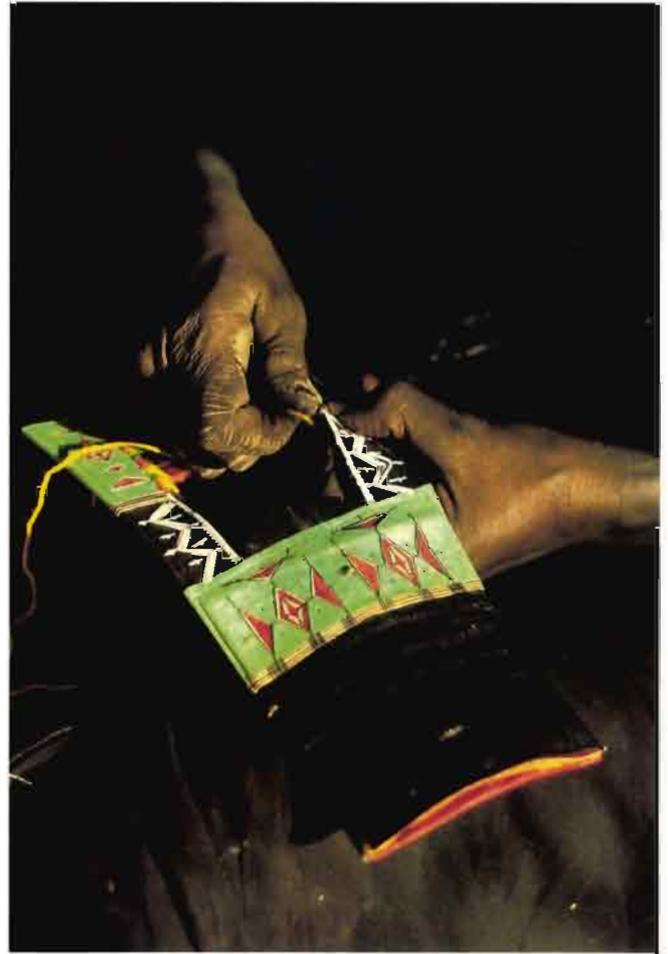


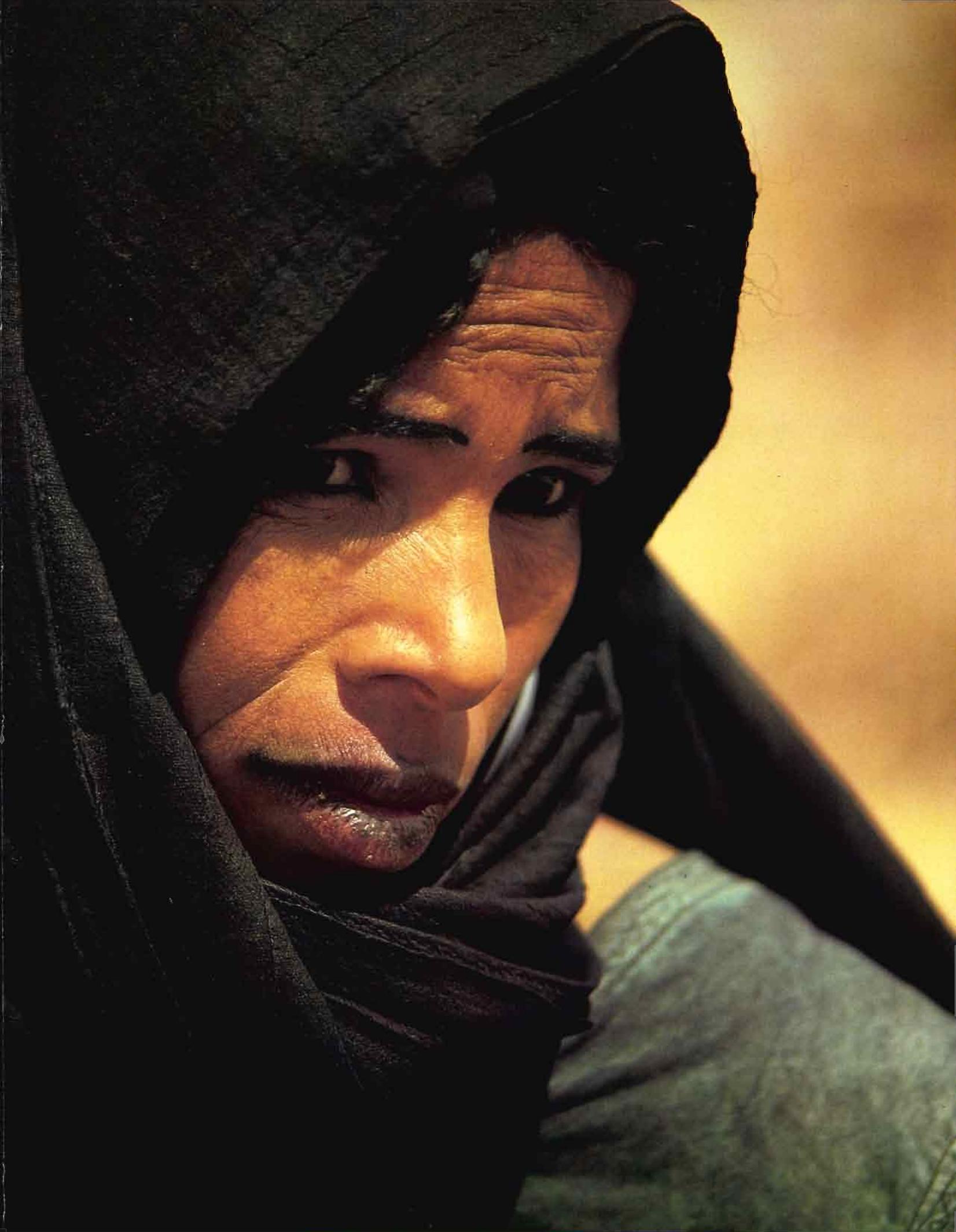
















Scène de coiffure. Les cheveux sont soigneusement peignés puis enduits de beurre ou de brillantine achetée au marché. Ensuite, des mains expertes tressent toute une rangée de petites nattes qui vont ceindre le front, descendre avec élégance du sommet du crâne vers l'une des oreilles, ou encore se combiner en de multiples figures géométriques.

Ces mains de « forgeronne » travaillent le cuir selon des techniques utilisées depuis la plus haute antiquité. Il s'agit ici de la phase finale de la décoration d'un portefeuille en cuir repoussé et poinçonné, dont les divers compartiments abriteront de l'argent, quelques papiers importants, un peu de tabac.

Même dans les parties les plus reculées des montagnes de l'Air les femmes sont coquettes. Un peu de khôl et d'ocre jaune réduite en poudre suffisent aux Kel Tadele pour se maquiller.

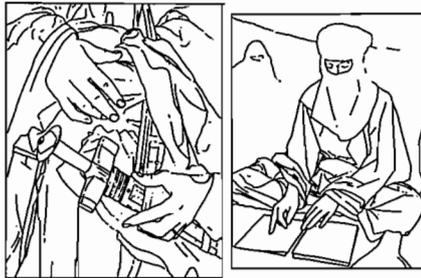


Jeune fille de la tribu des Kel Nan. Les femmes viennent au puits chercher l'eau destinée aux tâches domestiques. Elles la rapporteront au campement dans des outres suspendues sous le ventre des ânes.

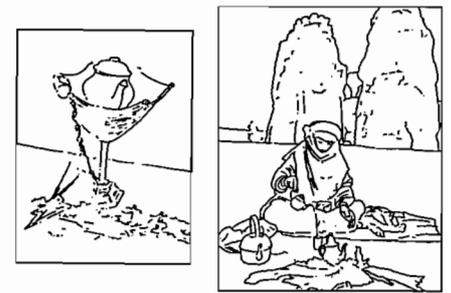
# Pasteurs et guerriers des sables



Au cœur de l'Ahaggar, le campement d'un soir s'est établi. Après avoir entravé les chameaux et allumé le feu, les hommes commencent à palabrer. L'un prépare le thé, l'autre la *tagalla*, cette galette qui constitue un des plats habituels des Touaregs du Nord. La pâte est pétrie puis disposée sous la braise où elle cuit à même le sable.



Considérée aujourd'hui comme un objet d'apparat, la *takuba* (épée en forme de croix) incita certains voyageurs à échafauder les théories les plus fantaisistes. Ne fit-on pas des Touaregs les descendants des Croisés? La seule chose dont on soit sûr, c'est que certaines lames sont venues d'Europe, notamment de Tolède, au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Elles ont de nos jours des origines moins nobles : beaucoup proviennent de ressorts de camion... Les Touaregs ne voyagent jamais sans leur *takuba* et se la transmettent de père en fils. Le critère de qualité n'est pas le fourreau, mais les signes gravés sur la lame et la qualité de l'acier. Les Touaregs aiment raconter que la *takouba* la plus appréciée, la *tazghayt*, peut se plier en forme de U puis revenir à son état d'origine sans en avoir souffert; rares toutefois sont ceux qui acceptent d'en faire la démonstration avec leur propre épée!



Théière en métal émaillé posée sur un porte-braises.

L'un des rites communs à tous les Touaregs est la cérémonie du thé. Plus qu'une boisson, le thé est le symbole des moments de détente et d'hospitalité. Si jamais il vient à manquer dans un campement, beaucoup d'hommes sont atteints de maux de tête qu'ils attribuent à ce « manque ».



Touareg du Tassili n Ajjer revêtu d'un magnifique *alesho*, turban indigo composé de fines bandes de tissu de trois ou quatre centimètres de large cousues entre elles. L'*alesho* est souvent fabriqué à Kano, au Nigéria; lorsqu'il est neuf, il ressemble à du papier carbone.

Touareg de l'Ahaggar. Chaque tribu a une façon différente de porter le turban, ce qui permet aux hommes de l'Air, de l'Ahaggar ou du Tassili de se reconnaître entre eux.

Chef touareg de la tribu des Kel Nan, région de Tchén-Tabaraden. Par-dessus le turban indigo traditionnel, cet homme porte sur la tête un talisman entouré de fines lanières de tissu.

Les Touaregs les moins fortunés ne portent l'*alesho* que les jours de fête; le reste du temps, ils se contentent du *tigelmust*, turban commun de coton. Au contraire, les dignitaires se parent quotidiennement de l'*alesho*. La manière dont le Touareg porte son voile lui permet de manifester respect ou familiarité à ses interlocuteurs.

Touareg de la tribu des Kel Tadele. Ce groupe compte environ 2 000 nomades établis principalement dans la partie septentrionale de l'Air.

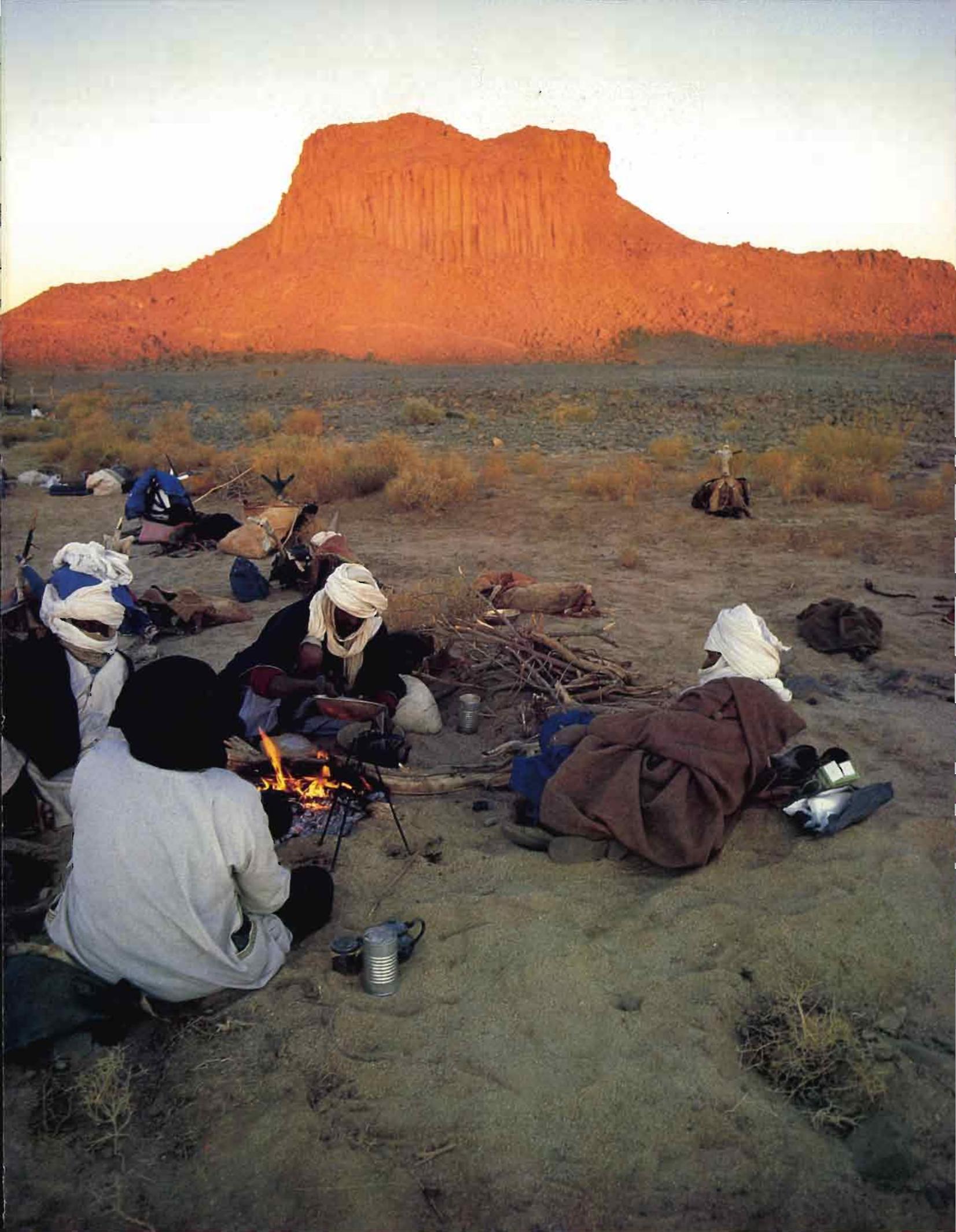


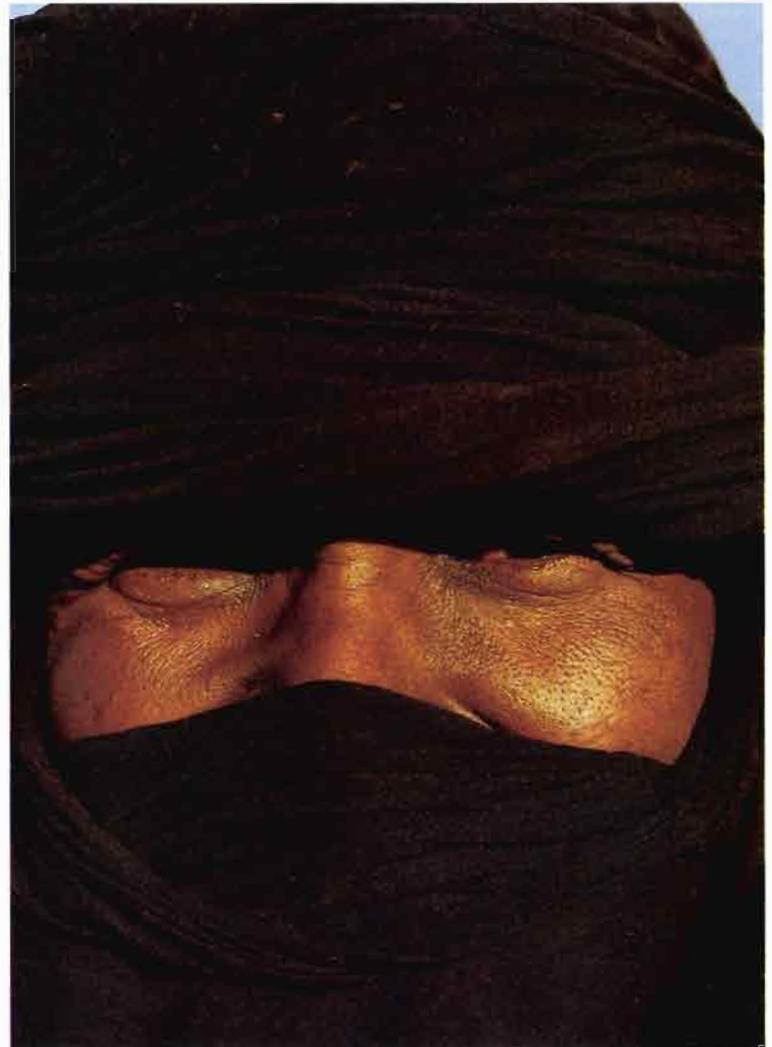
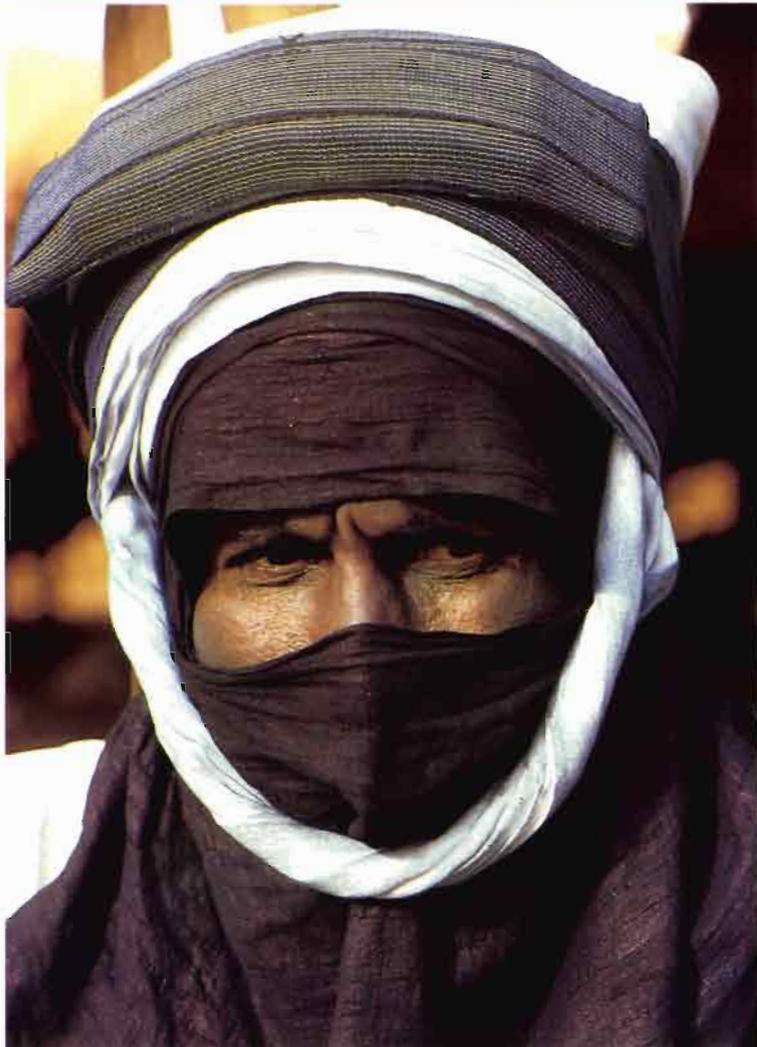
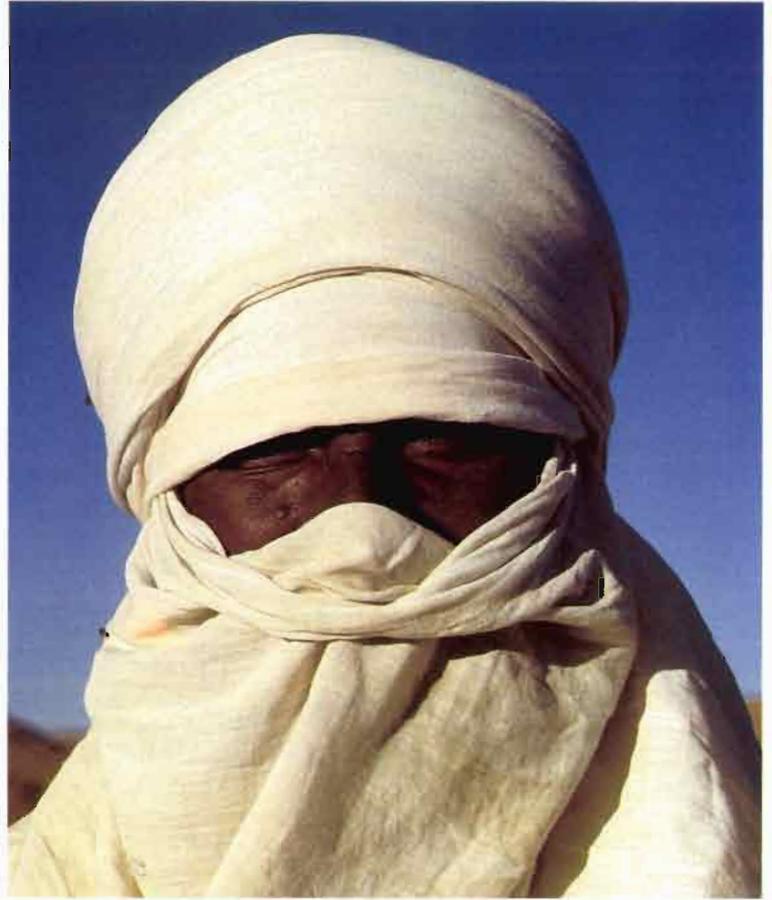
Une simple paille biseautée et quelques gouttes d'encre suffisent à cet *alfaqi* (lettre musulman) pour écrire quelques versets du Coran sur la traditionnelle planchette de bois.

Malgré une certaine indifférence vis-à-vis de la religion, les nobles touaregs convient les représentants des groupes musulmans à la prière du vendredi. La présence de ces religieux, lisant inlassablement le Coran, provoque dans le campement un calme studieux, rythmé par les prières.



Dans la société touarègue, les personnes âgées sont particulièrement respectées. Quand leurs forces les quittent, leurs enfants les assistent et passent de longues heures en leur compagnie; en aucun cas elles ne sont abandonnées.

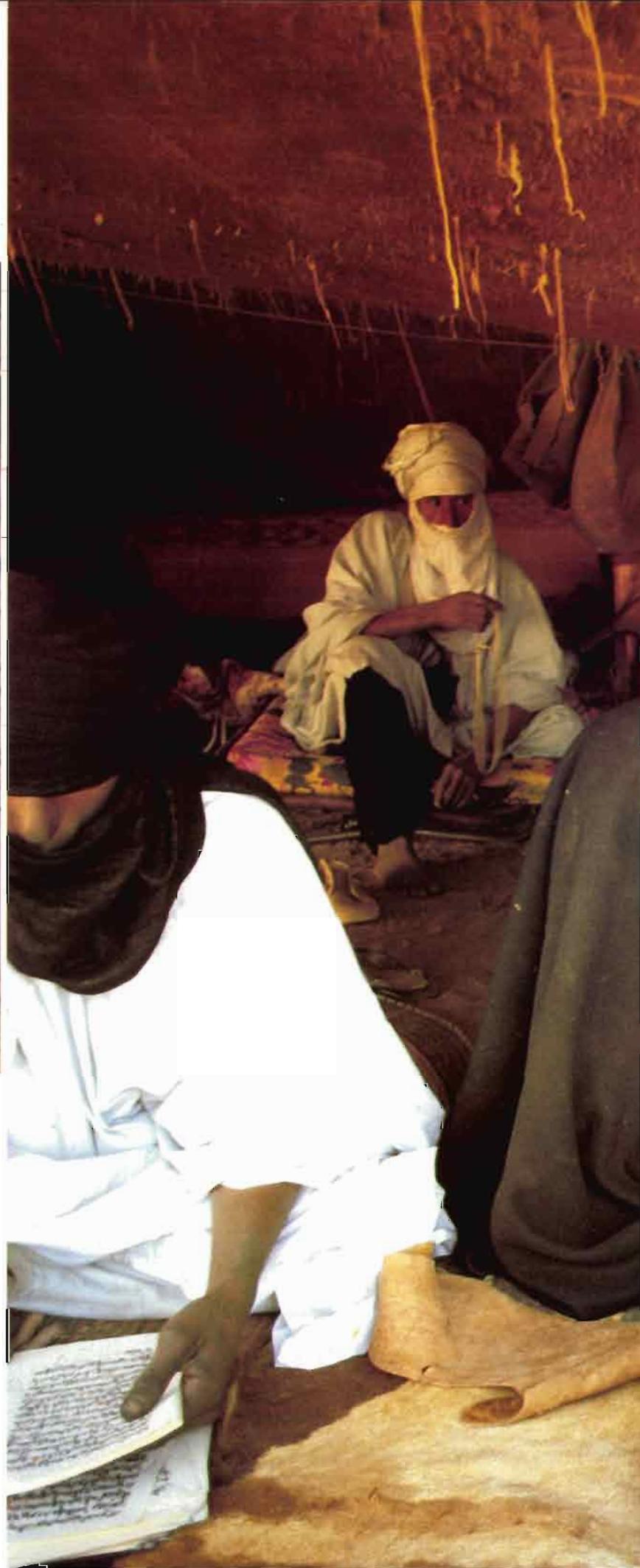






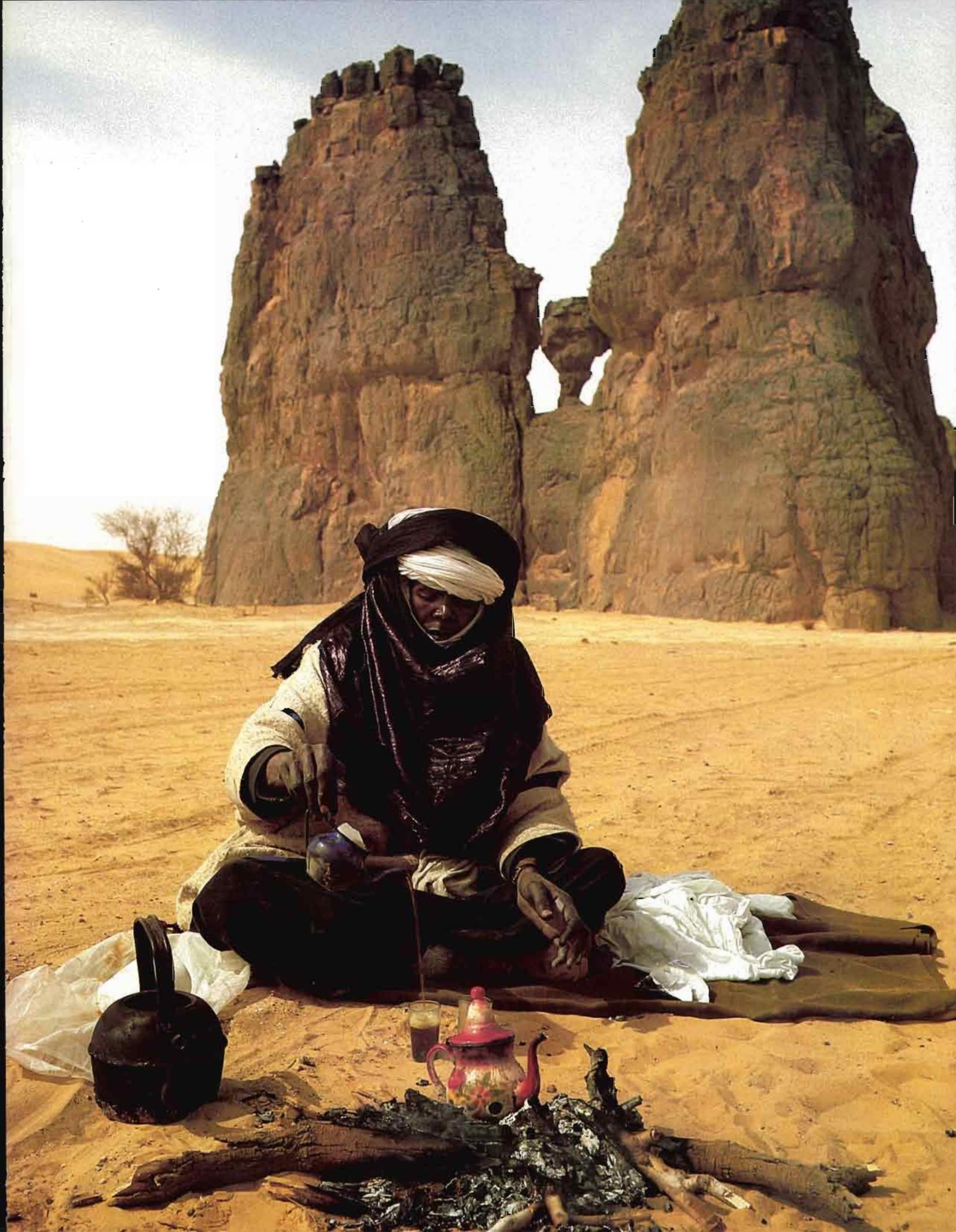


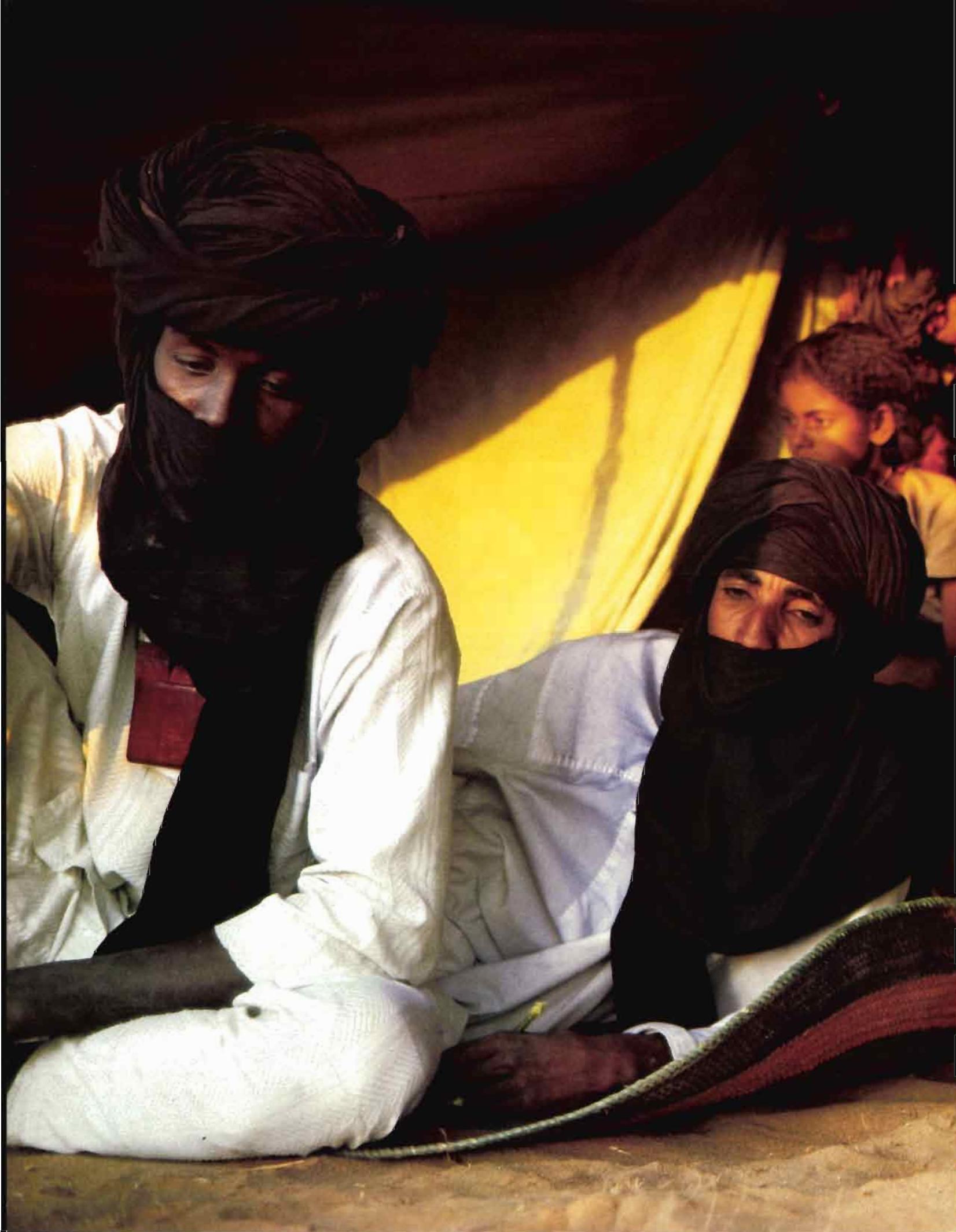


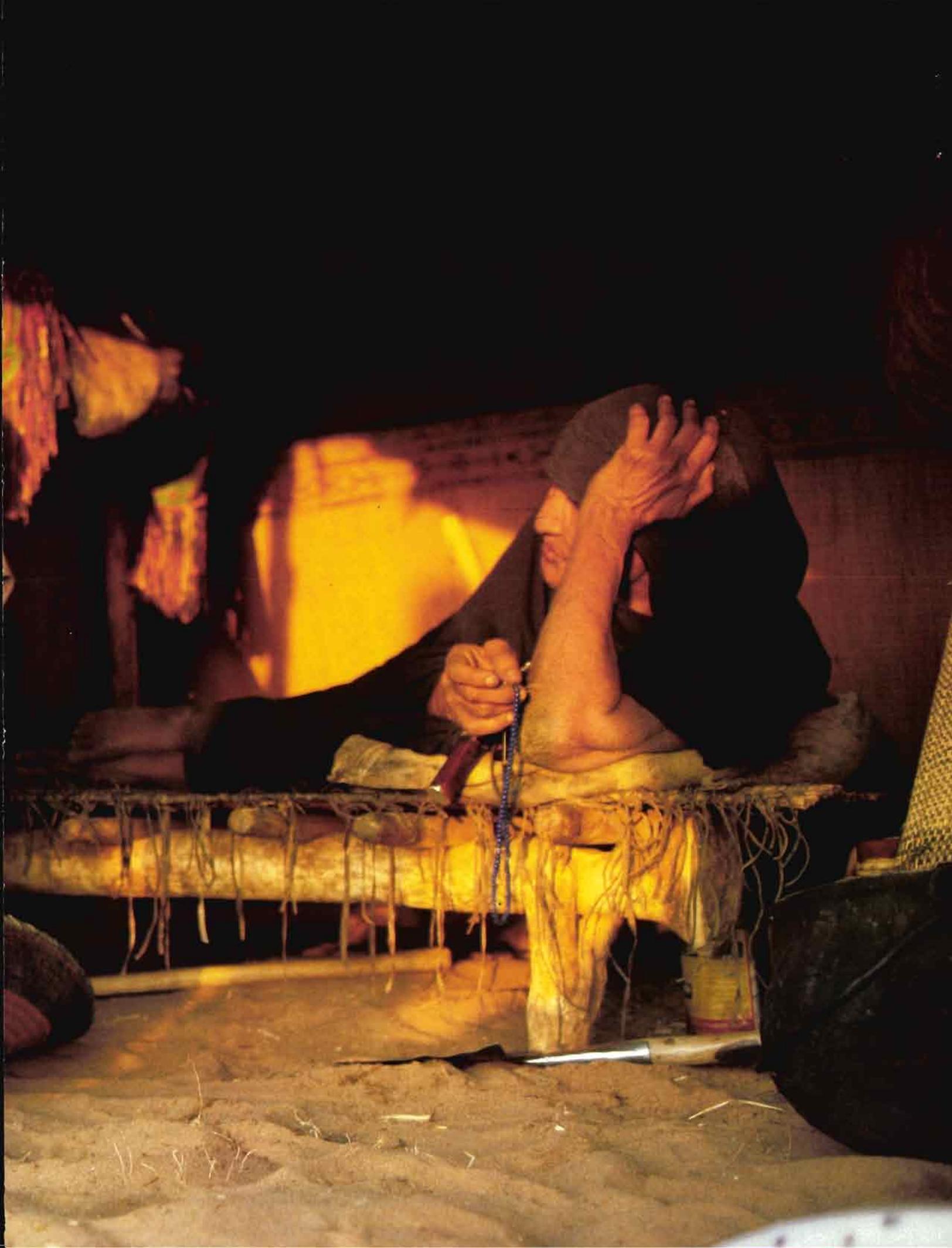


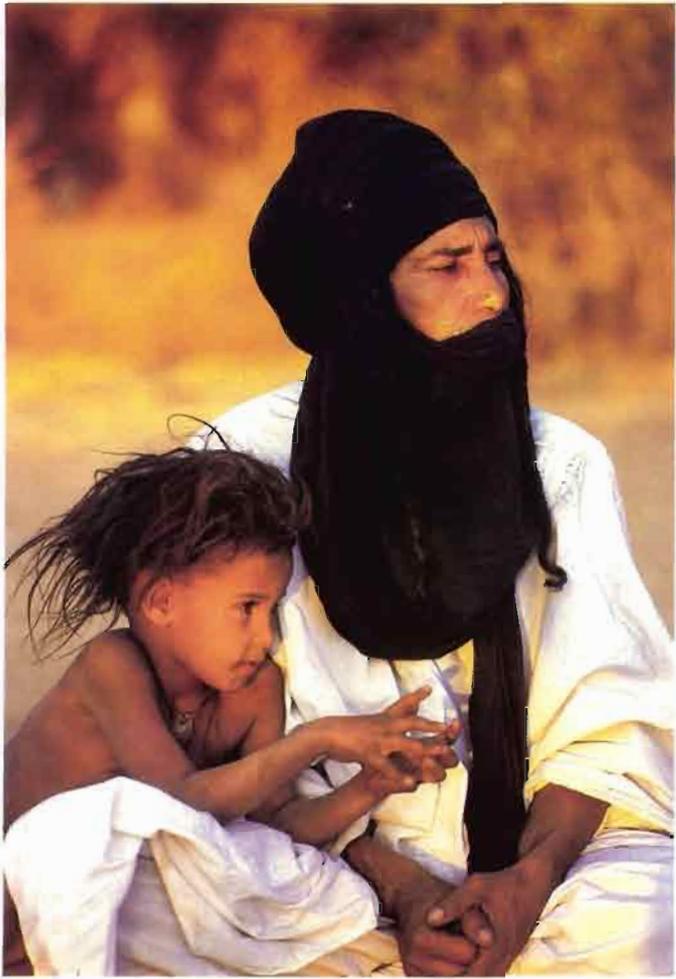




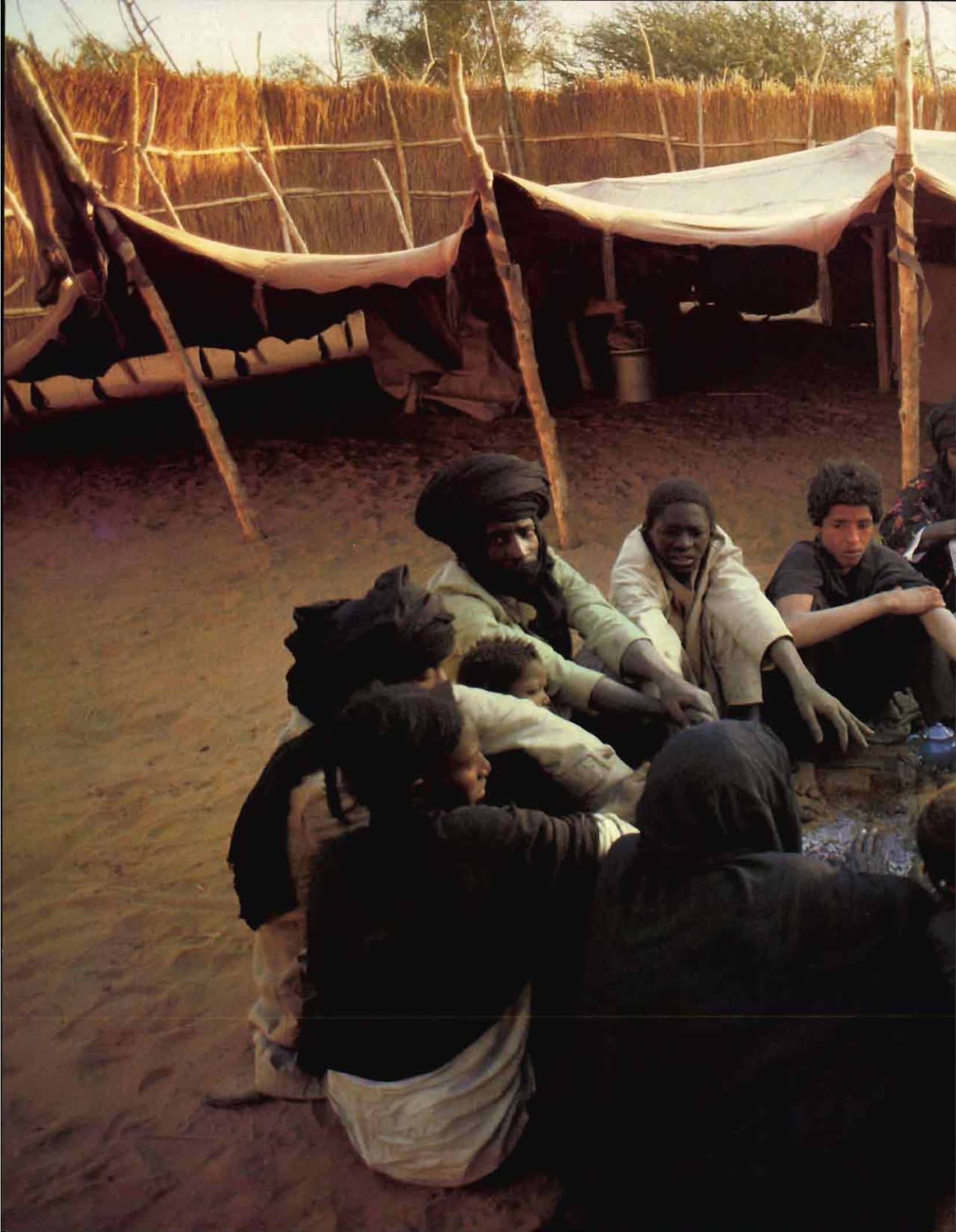


















Après avoir passé de longues heures à jouer avec ses amis, ce petit garçon rejoint son père à la tombée du jour. En écoutant la conversation des adultes, il apprend peu à peu les subtilités du savoir-vivre.

Berger dans l'oued Zagado. Tous les matins le jeune Touareg accompagne son troupeau à la recherche de pâturages, n'emportant avec lui que quelques dattes et un peu d'eau. Il ne revient au campement qu'au soleil couchant.

A la tombée du jour, les bergers rassemblent les agneaux pour la nuit à l'abri des enclos d'épineux.

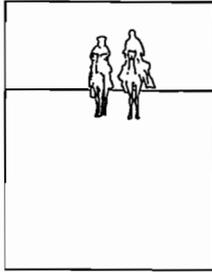


Au petit matin, la famille se presse autour des braises où chante la théière. Quand la chaleur du jour sera revenue, on relèvera le pourtour du vélum de peau pour profiter du moindre souffle de vent. Cette tente, propriété d'un noble de la tribu des Kel Nan, a été confectionnée à partir de cent cinquante peaux de moutons et de chèvres.

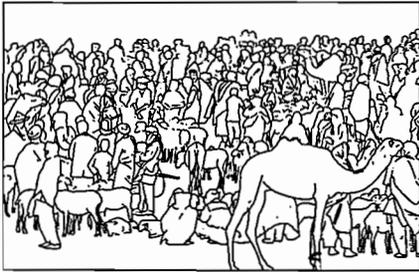


De nombreux foyers s'allument dès le crépuscule pour lutter contre la fraîcheur et préparer le repas du soir.

# Élevage et marchés



Touaregs dans la plaine de l'Azaouak (Niger). Ce type d'image, véritable mirage, est sans doute à l'origine du mythe des « chevaliers du désert » chantés par nombre d'écrivains. La réalité est plus prosaïque : ces deux hommes sont partis d'un campement voisin pour retrouver un animal égaré.



Le marché d'Abalak, au Niger, accueille chaque semaine une foule de visiteurs appartenant à diverses ethnies : Haoussa, Peuls, Touaregs. Les nomades y viennent vendre leurs bêtes et acquérir des biens de première nécessité tels que le mil, le thé et le sucre. Rien ne peut empêcher le marché de se tenir, pas même le vent de sable le plus violent, comme c'est ici le cas. En effet, il serait impossible de revenir le lendemain car les campements sont éloignés de plusieurs jours de marche.



Touaregs vendant leurs chèvres sur le marché d'Abalak.

Au cœur de l'Aïr, dans l'oasis d'Iferrouan, ces Touaregs préparent leur monture. Pour le nomade, le dromadaire est à la fois le seul moyen de transport et le premier sujet de fierté. Aussi prend-il grand soin du harnachement : sacs de cuir colorés, tapis de selles brodés, *tamzak* (selle au pommeau en forme de croix).

Marché d'Ayorou, sur les bords du fleuve Niger. Le marché n'a pas seulement une fonction commerciale, il est aussi lieu de rencontre et de palabres. Ici, deux Touaregs discutent de la qualité des selles fabriquées par le forgeron local. Celles qui se trouvent au premier plan n'ont pas le pommeau en croix : ce sont des *tahyast*, destinées au travail et au dressage.

A partir de 10 ans, l'enfant nomade garde les animaux au pâturage et aide ses parents à différents travaux. Dès que son développement physique le lui permet, il s'attaque à des tâches plus dures, comme celle d'abreuver les animaux au puits.

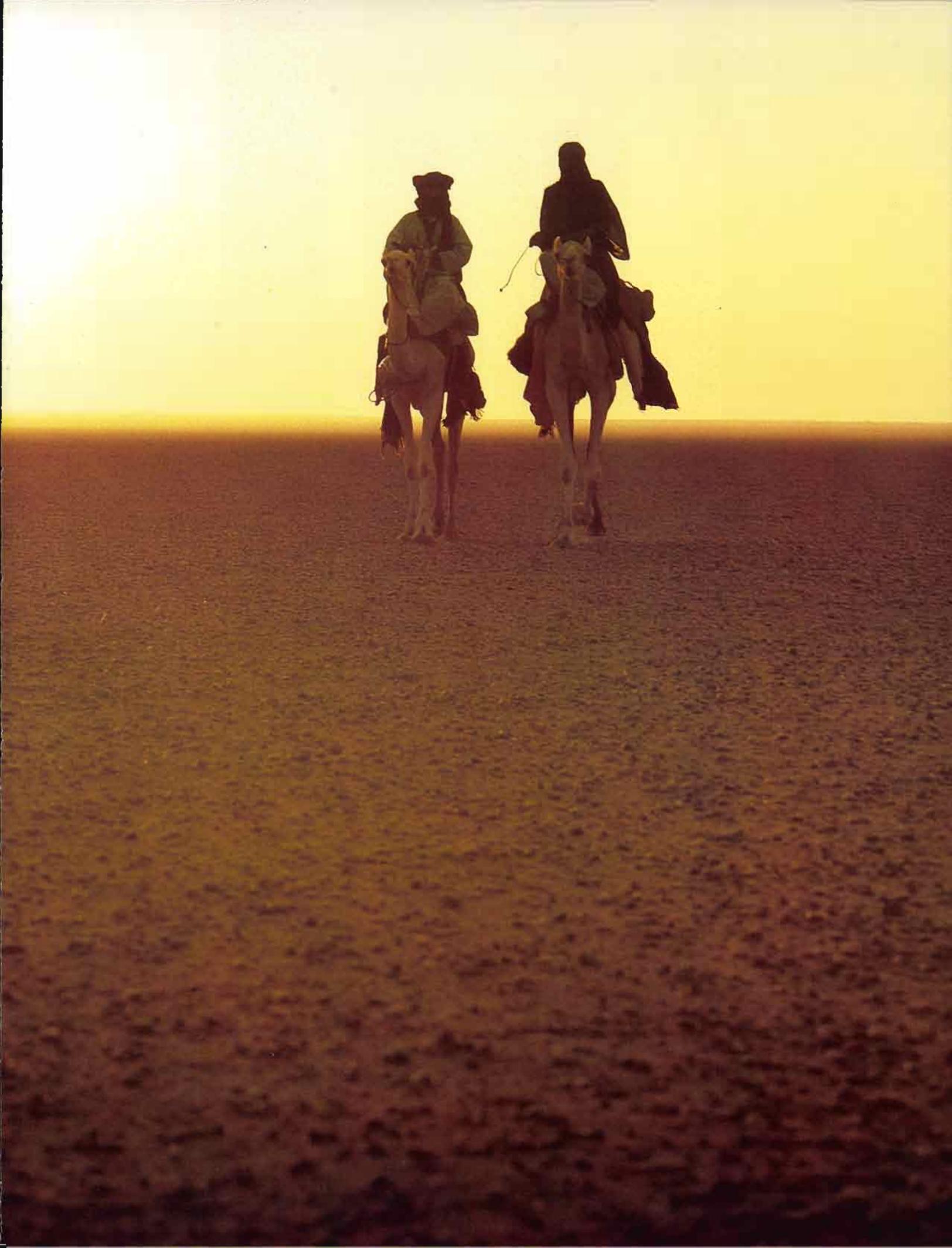


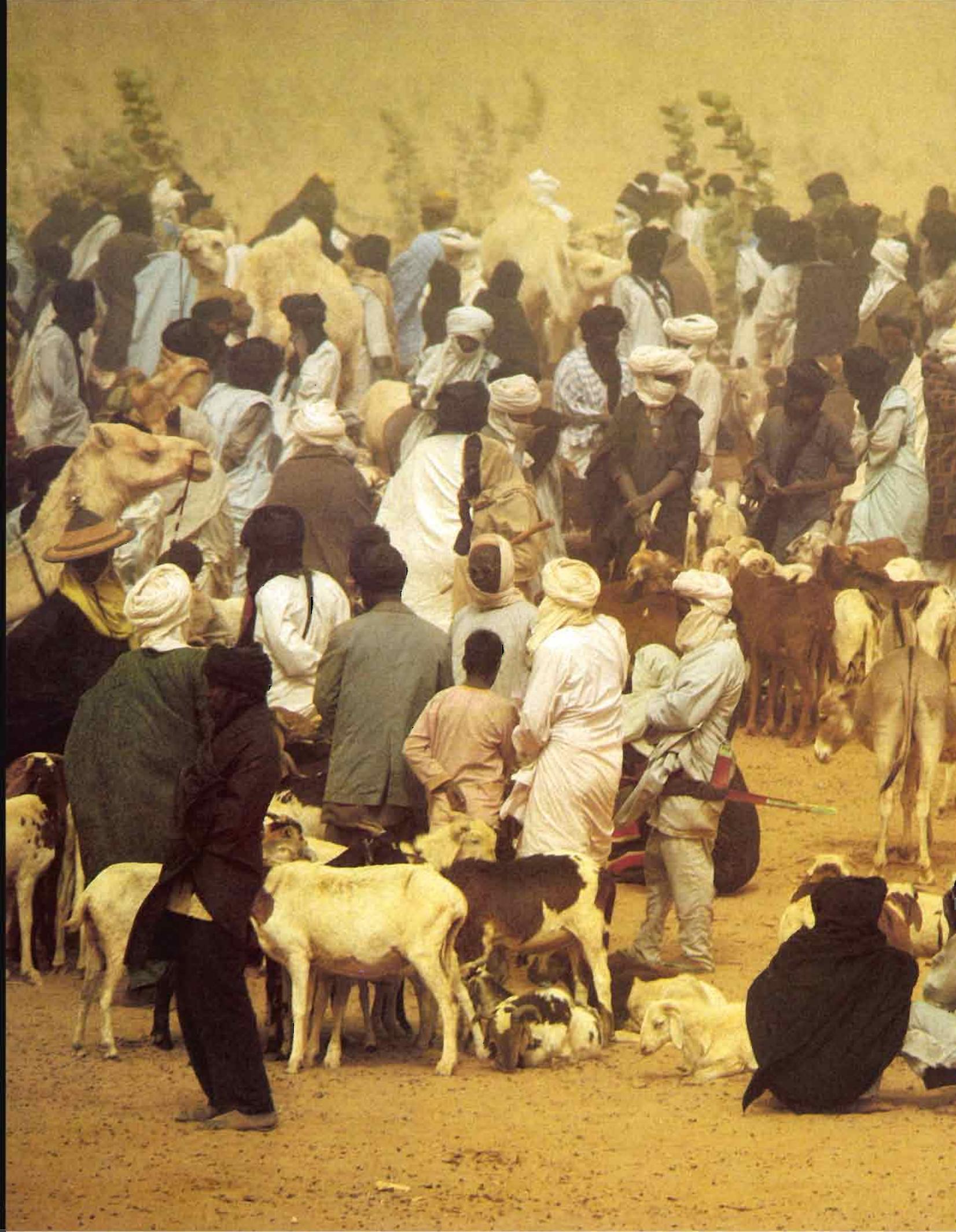
Puits d'Amalawlaw, région d'In Gall. Ici plus que dans toute autre partie du monde l'eau est source de vie. Elle est aussi lieu de rencontre entre les différents groupes humains : Touaregs éleveurs de chameaux et de chèvres, Peuls nomades éleveurs de bovins, Arabes éleveurs de chameaux. Si tous ont une langue propre, ils peuvent se comprendre en se servant du parler des autres ou du haoussa, langue commerciale véhiculaire. Chaque éleveur remonte l'eau nécessaire pour abreuver ses bêtes.

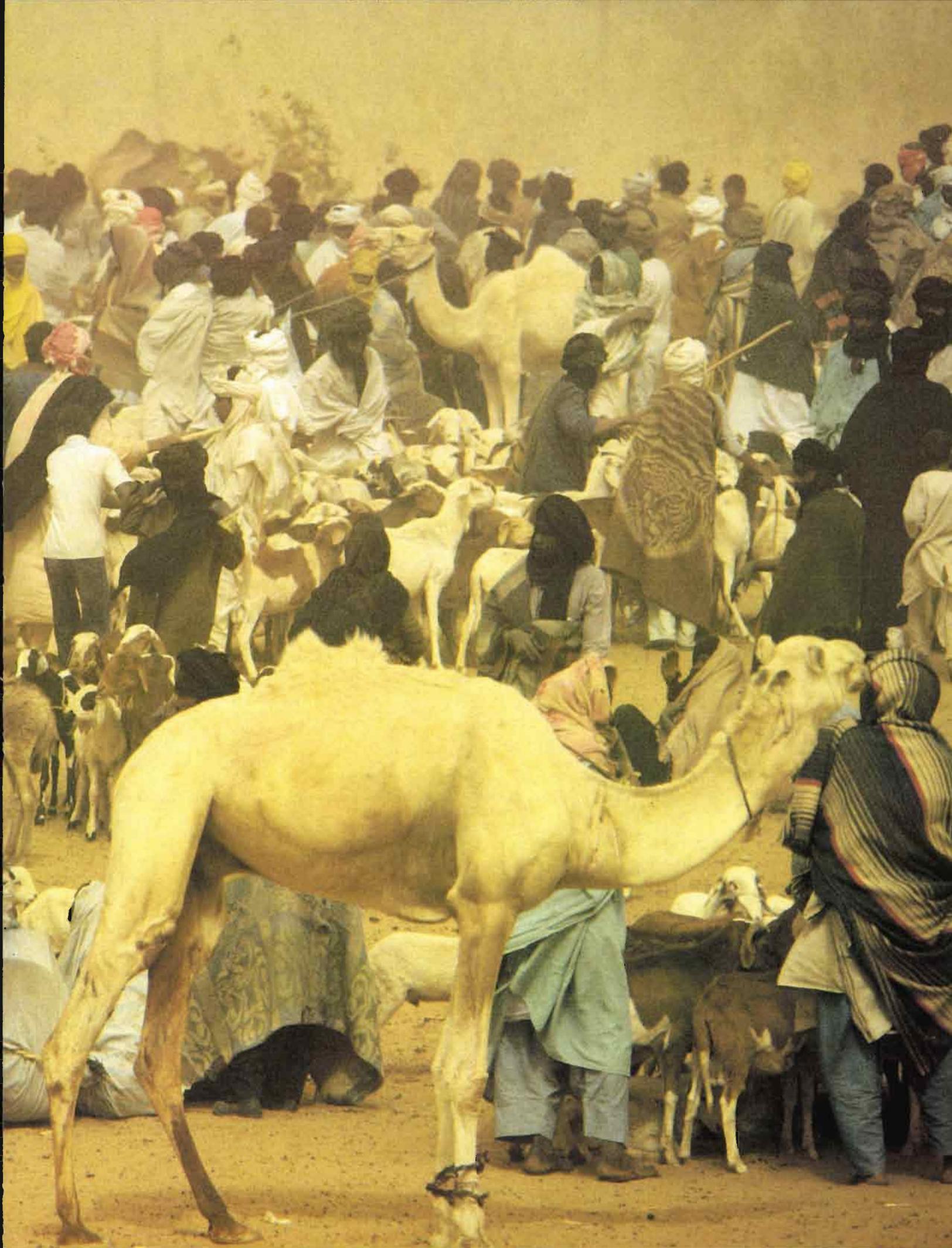
La corde, tirée par un animal, s'enroule sur une poulie de bois et hisse une puisette de cuir contenant environ 40 litres.



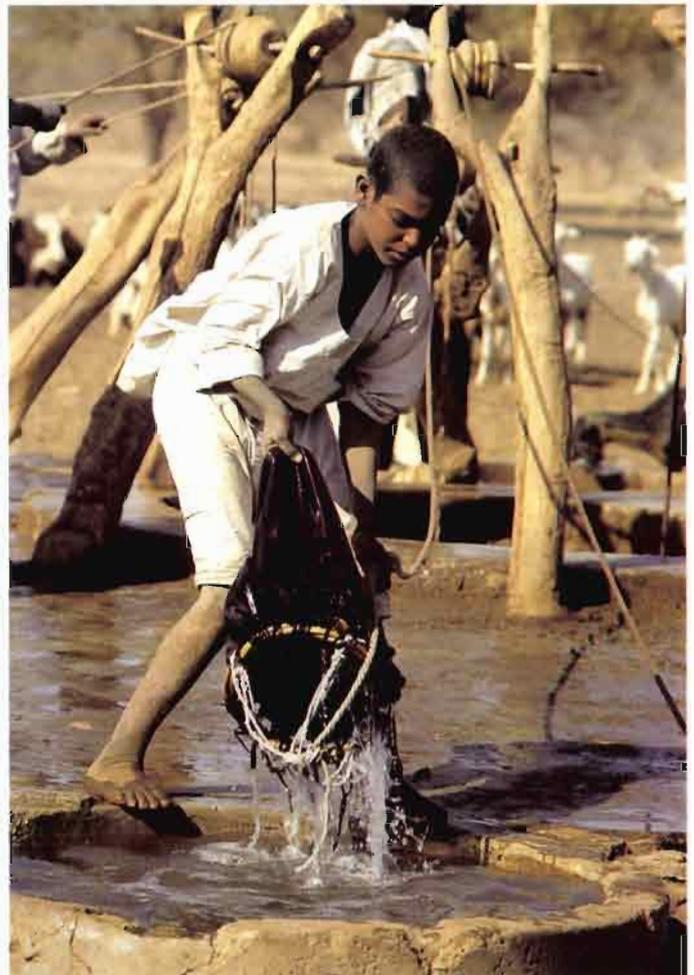
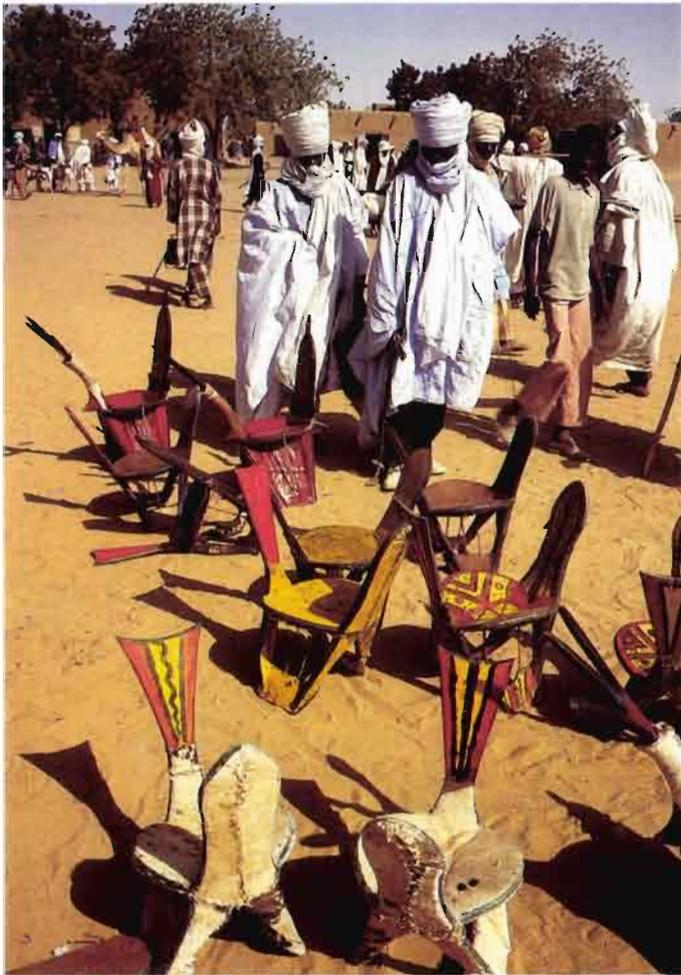
Le paisible village d'In Gall devient une fois l'an, entre août et septembre selon les pluies, le centre du plus grand rassemblement nomade du Niger : la « cure salée ».

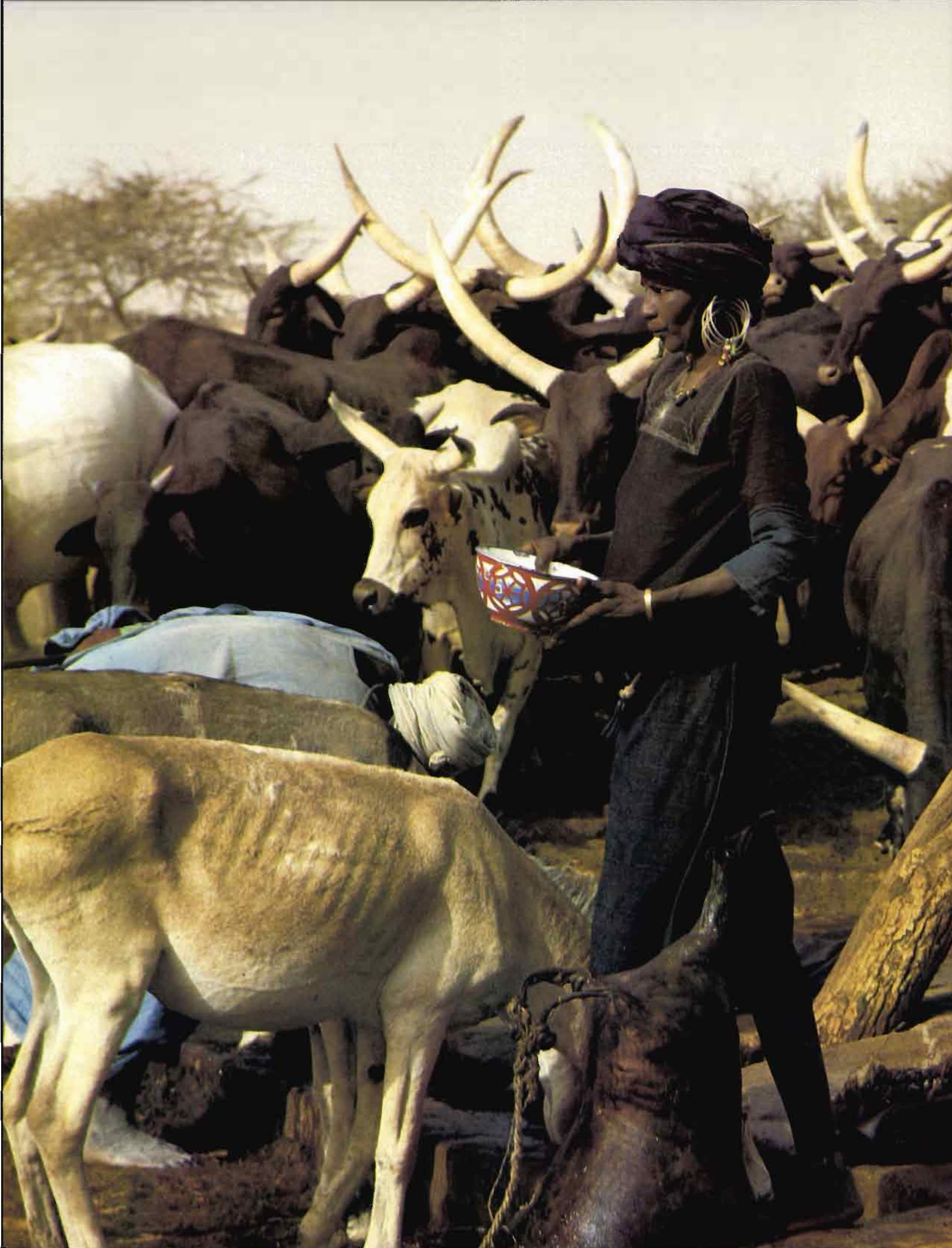
















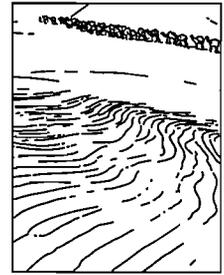
# Salines et caravanes



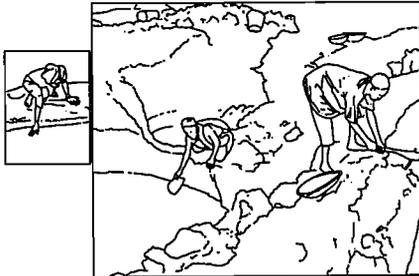
Les salines de Teguidda n Tesemt, à l'ouest d'Agadès, accueillent des caravanes tout au long de l'année. Leur activité n'est interrompue que lorsqu'elles sont noyées par les pluies.



Cette caravane vient de parcourir à travers le Ténéré les 800 à 900 kilomètres qui séparent les salines de Bilma de la petite localité de Tchintabaraden. Une fois encore ce vieux *madougou* (guide) a bravé le désert pour livrer son précieux chargement de sel dans les régions sahéliennes qui en sont dépourvues.

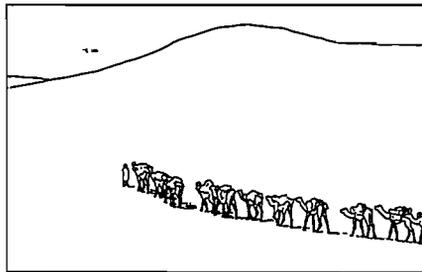


Dans l'immensité du Ténéré, le « désert des déserts », la caravane cherche son chemin à travers les couloirs de dunes. Chaque voyage est un véritable exploit puisque, une fois parti, il n'est plus question de faire demi-tour. En trois semaines de marche harassante, on ne rencontre que deux points d'eau : Fachi et l'Arbre du Ténéré.



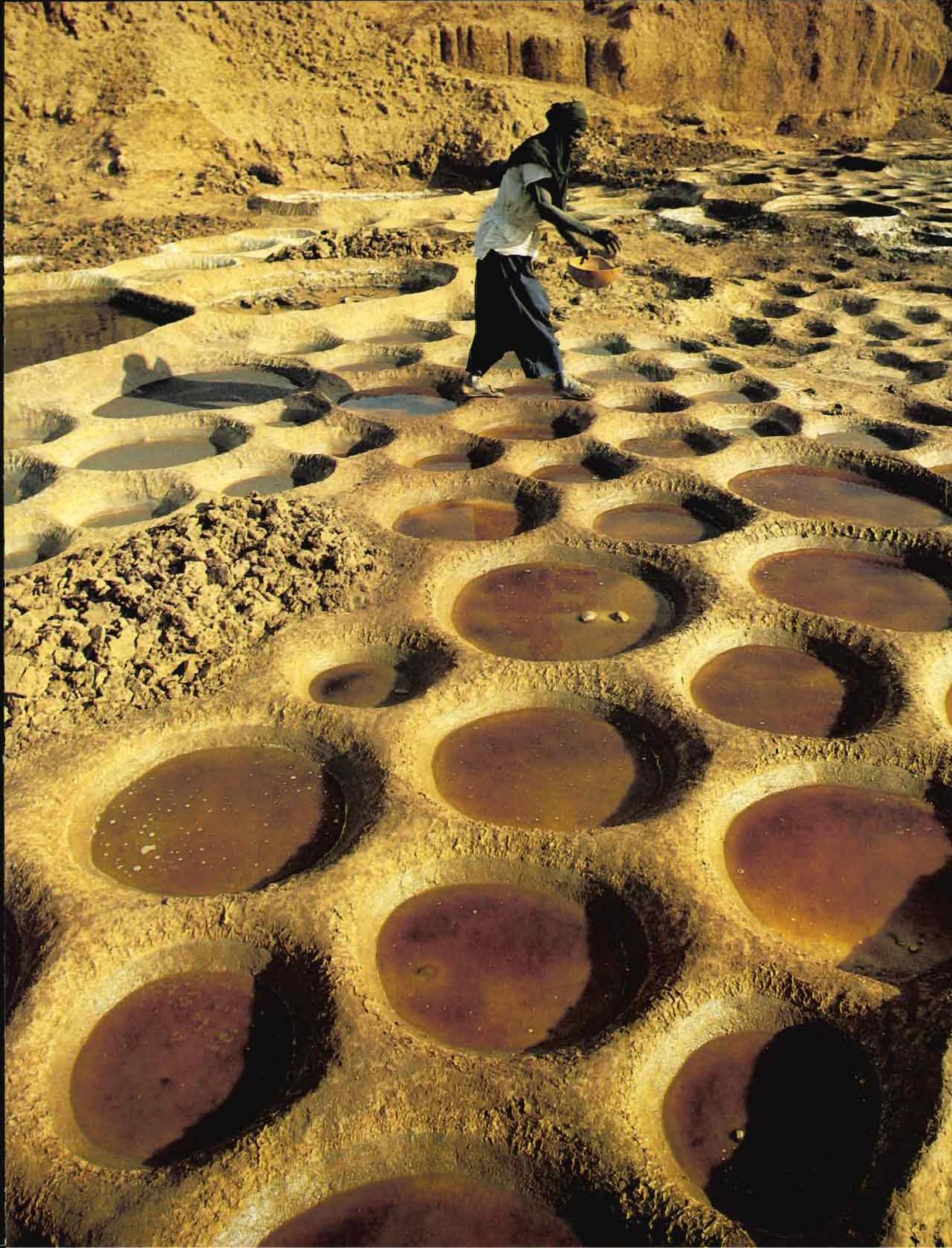
Jeune fille Kanouri dans les salines de Kallala, composées d'une multitude d'alvéoles creusées dans la plaine avoisinant l'oasis de Bilma. La couleur de chaque alvéole varie du rouille au jaune orangé, en fonction de l'évaporation et donc du taux de sel.

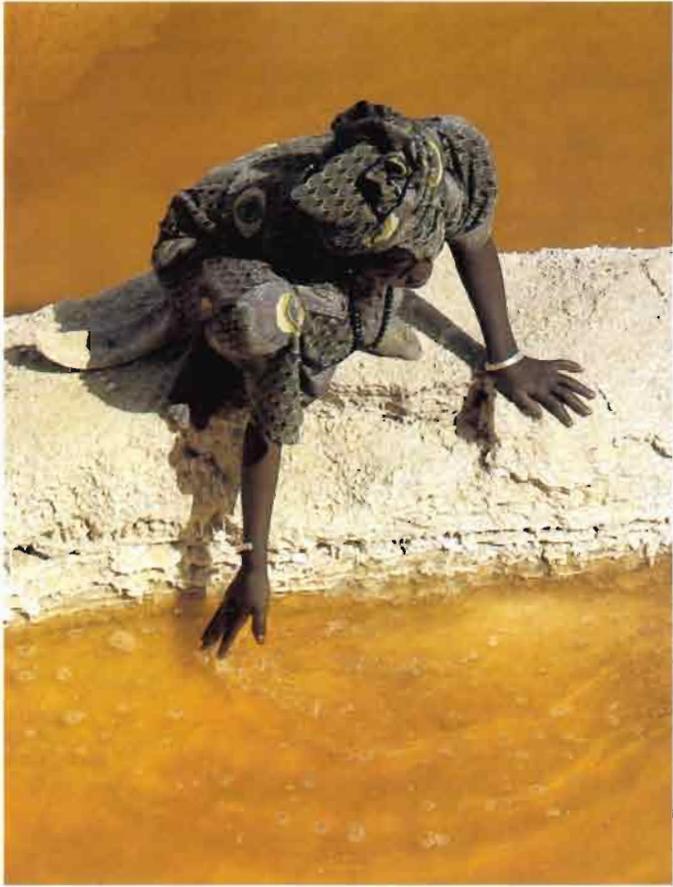
Marché de Tchintabaraden, au Niger. Après les deux ou trois mois de voyage nécessaires à la caravane pour se rendre à Bilma et revenir, les *kantous* sont mis en vente; leur prix est prétexte à de nombreux palabres.



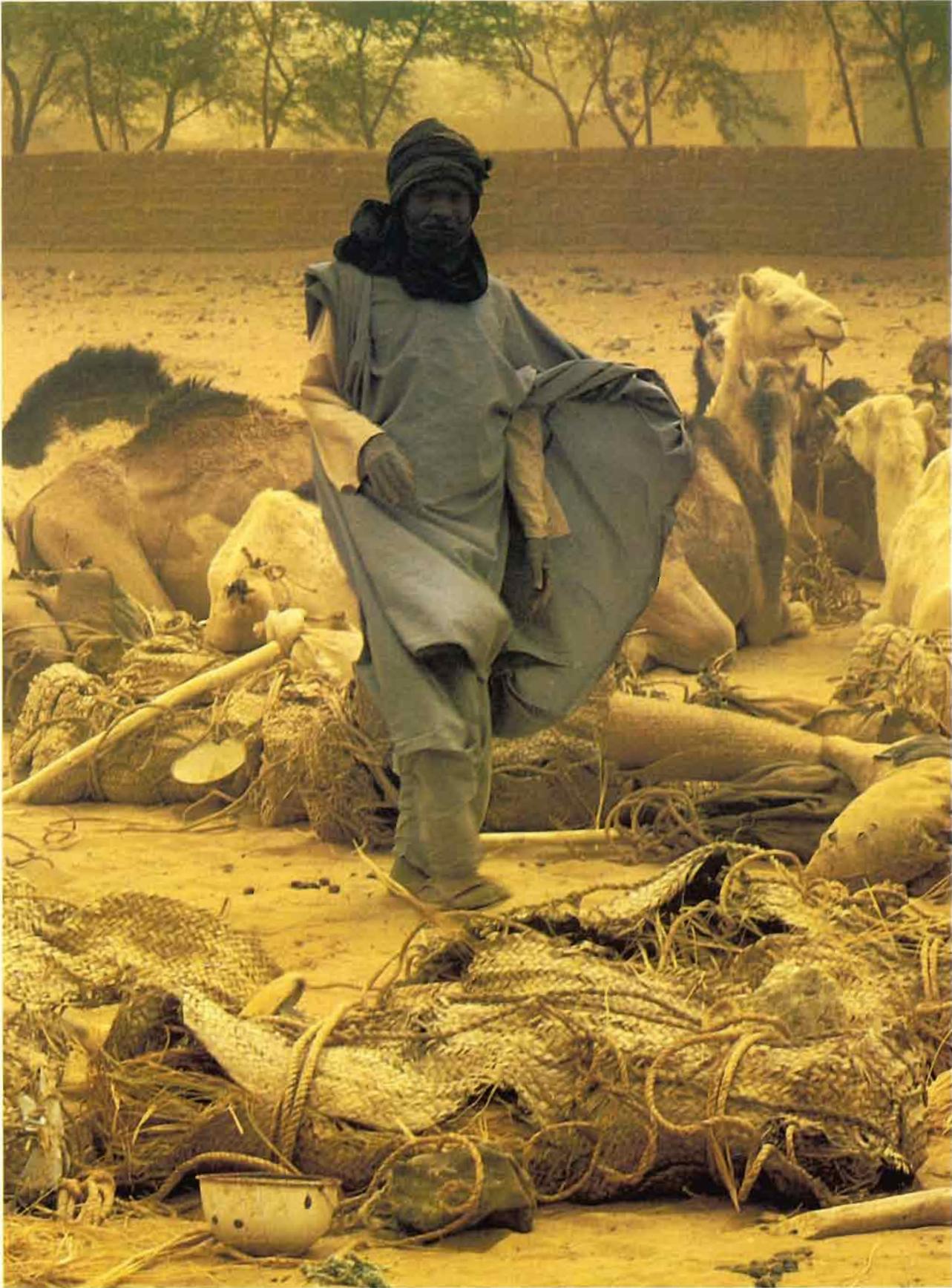
Les bassins à ciel ouvert de Kallala n'ont rien de naturel : ils sont entièrement l'œuvre de l'homme. Chaque jour la nappe d'eau s'évapore, laissant apparaître le sel cristallisé que les sauniers rejettent sur les bords à l'aide d'unealebasse. Le sel est ensuite tassé dans des troncs de palmiers creux : les *Kantous* sortis du moule pèsent une quinzaine de kilos.

A travers les grandes dunes de l'erg de Bilma, la caravane chargée de sel, la *Taghlam*, avance d'un pas lent aux heures les plus chaudes de la journée. Dans cet univers de sable, les hommes observent à chaque instant leurs dromadaires. Si l'un d'entre eux commence à présenter des signes de faiblesse, son fardeau est réparti sur les animaux les plus robustes. Après onze heures de marche ininterrompue, hommes et bêtes ont droit au repos. Puis à nouveau, dès l'aube, le *madougou* donne le signal de recharger les dromadaires, et la longue marche reprend.

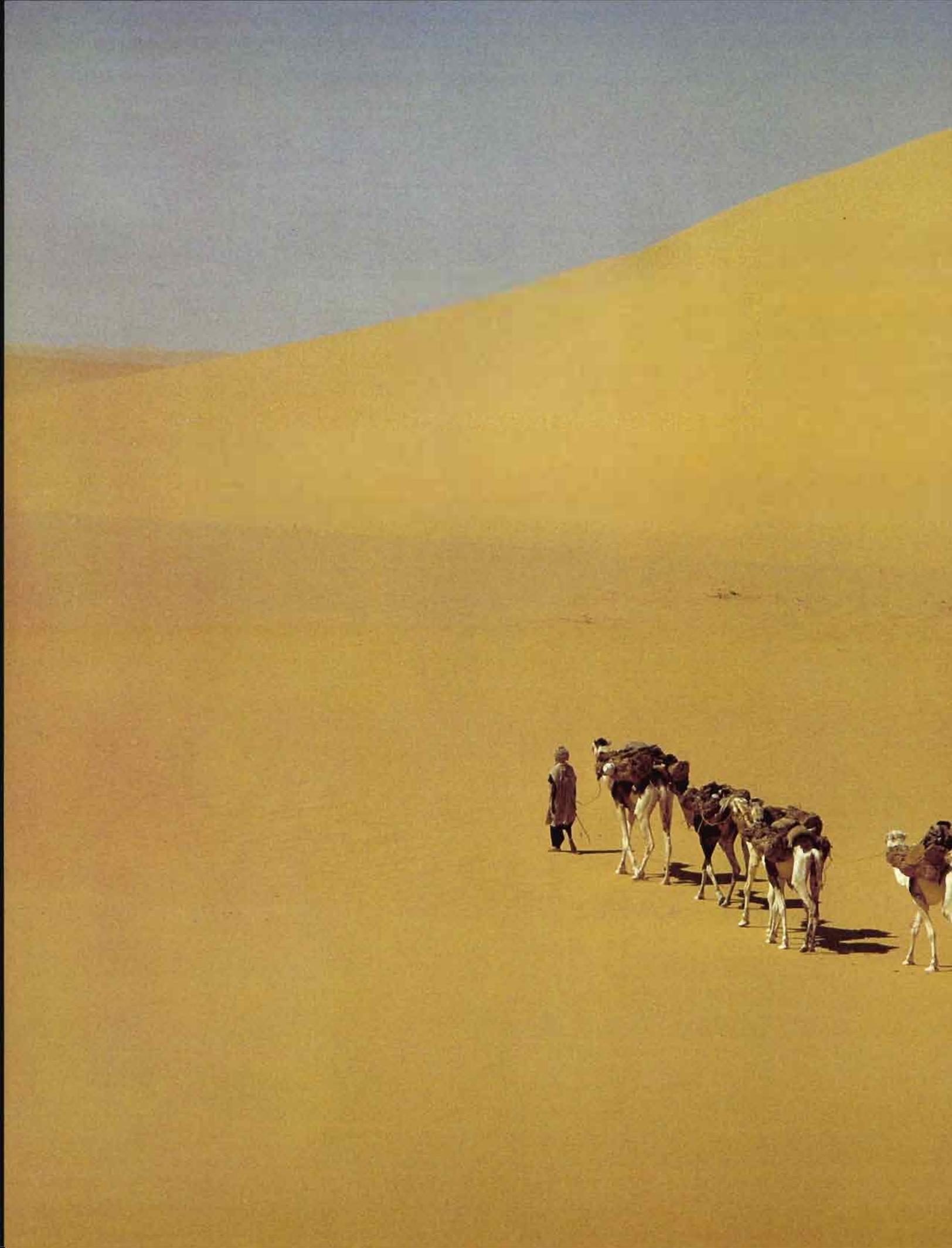


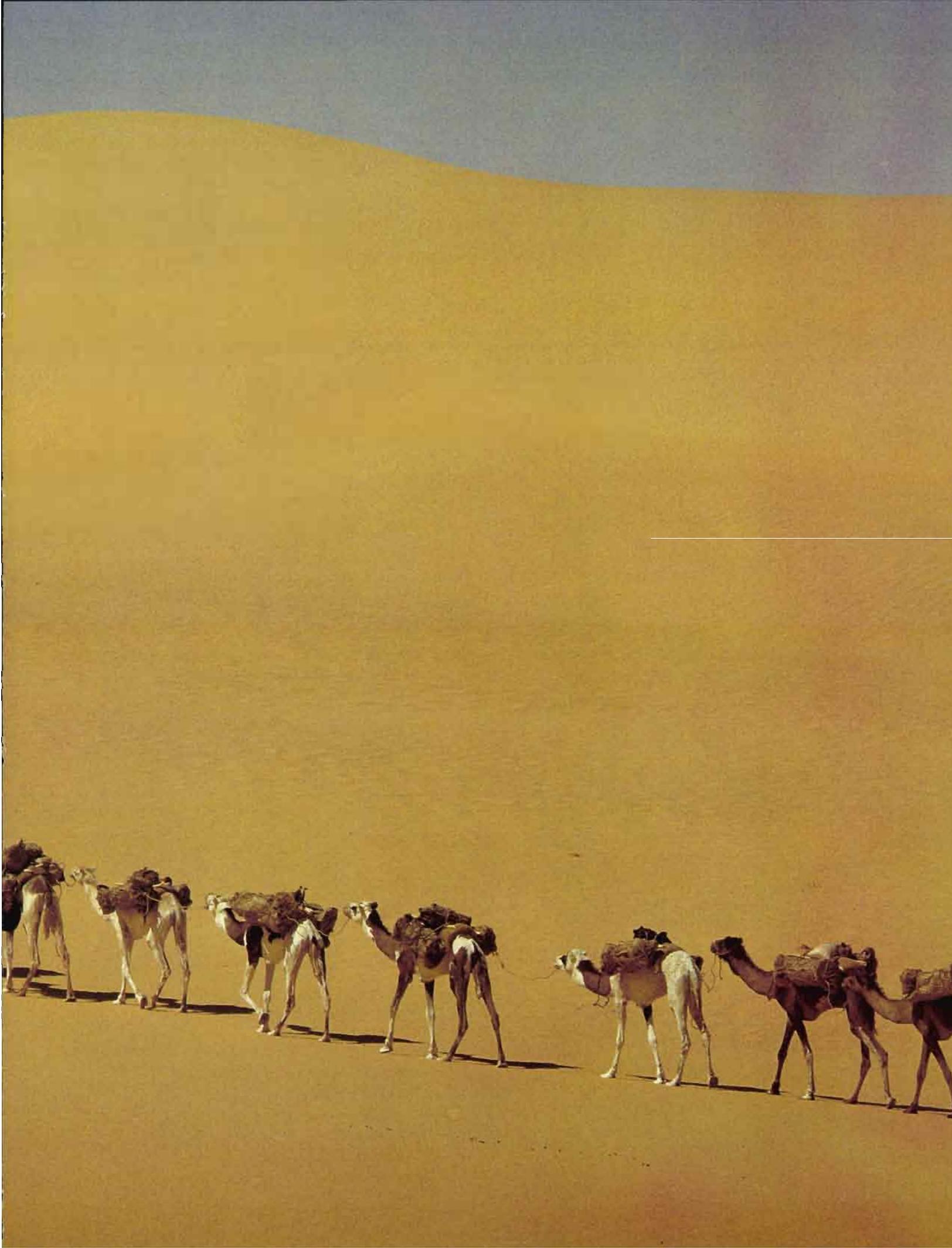


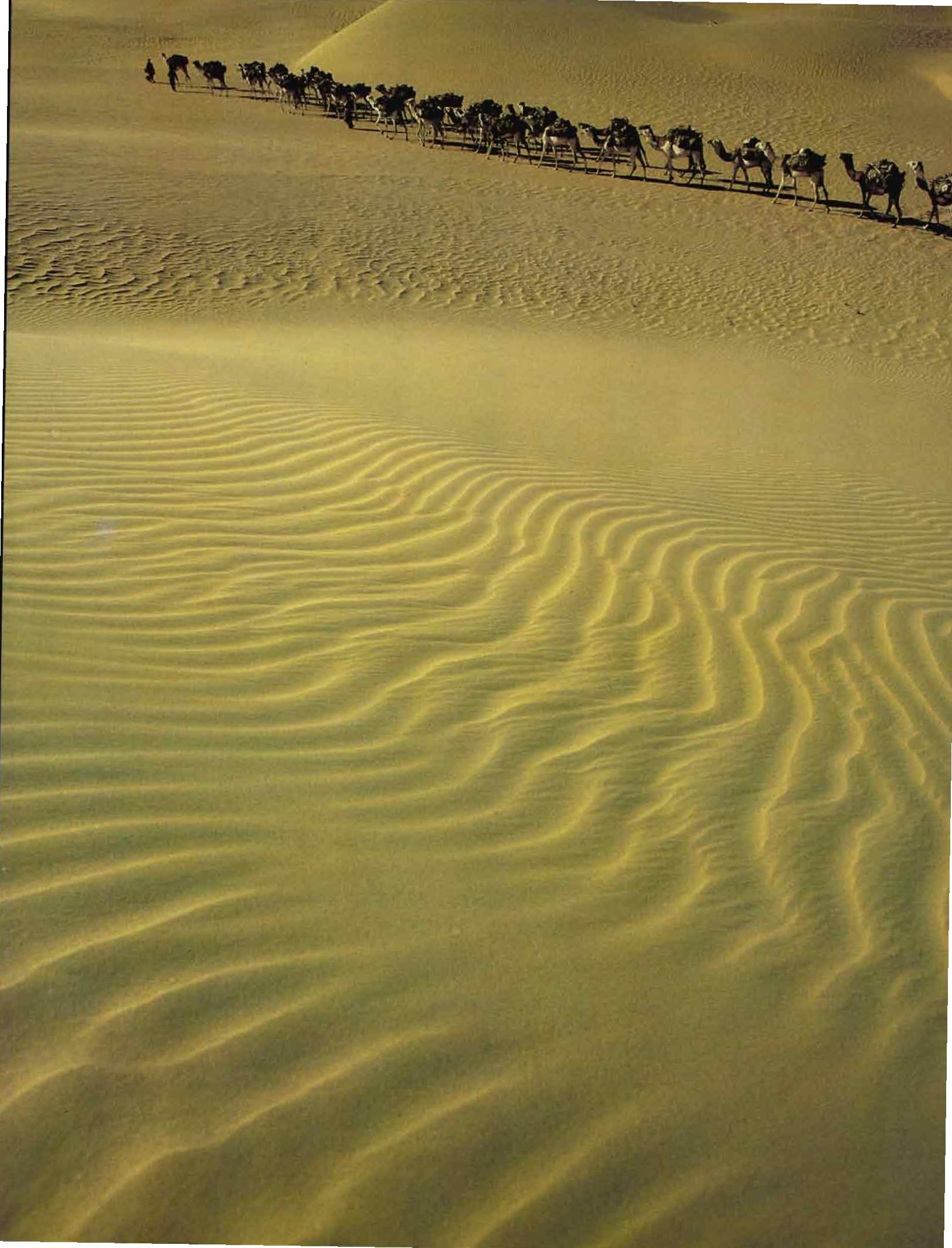












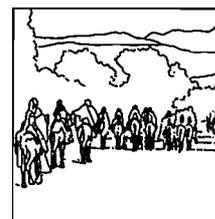
# Jours de fêtes



Montés sur leurs méharis, les hommes achèvent les derniers préparatifs et se concertent sur leurs mouvements. La fête va commencer.



Si les mariages et les naissances donnent lieu à des fêtes plus ou moins importantes selon les tribus, tous les Touaregs célèbrent le dernier jour du Ramadan. Les hommes comme les femmes se parent pour l'occasion; les jeunes filles se maquillent et revêtent leur plus beau voile indigo.



Rassemblement de chameliers en tenue d'apparat à Iferoan, au pied du mont Tamgak.



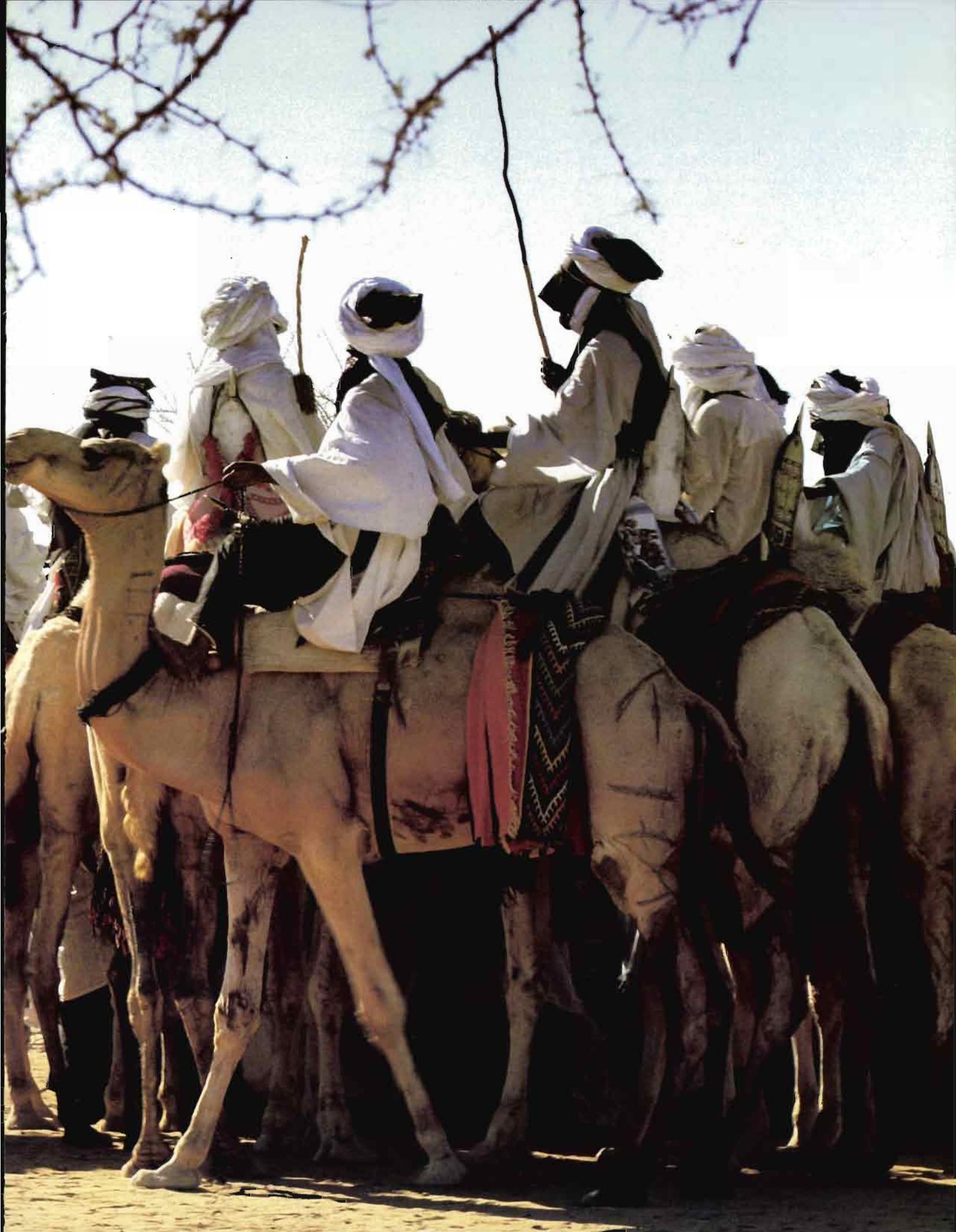
Le cercle féminin se referme autour du *tende*, ce mortier transformé en tambour pour l'occasion. Après quelques accords vocaux, les chanteuses entament les premiers couplets, rythmés de claquements de mains. Soudain la voix renommée d'une soliste se dégage du chœur, accompagnée ensuite par le reste du groupe. Derrière, les hommes se préparent à l'*ilugan*.

Le *tende* bat son plein, les femmes reprennent en chœur des poèmes chantés.

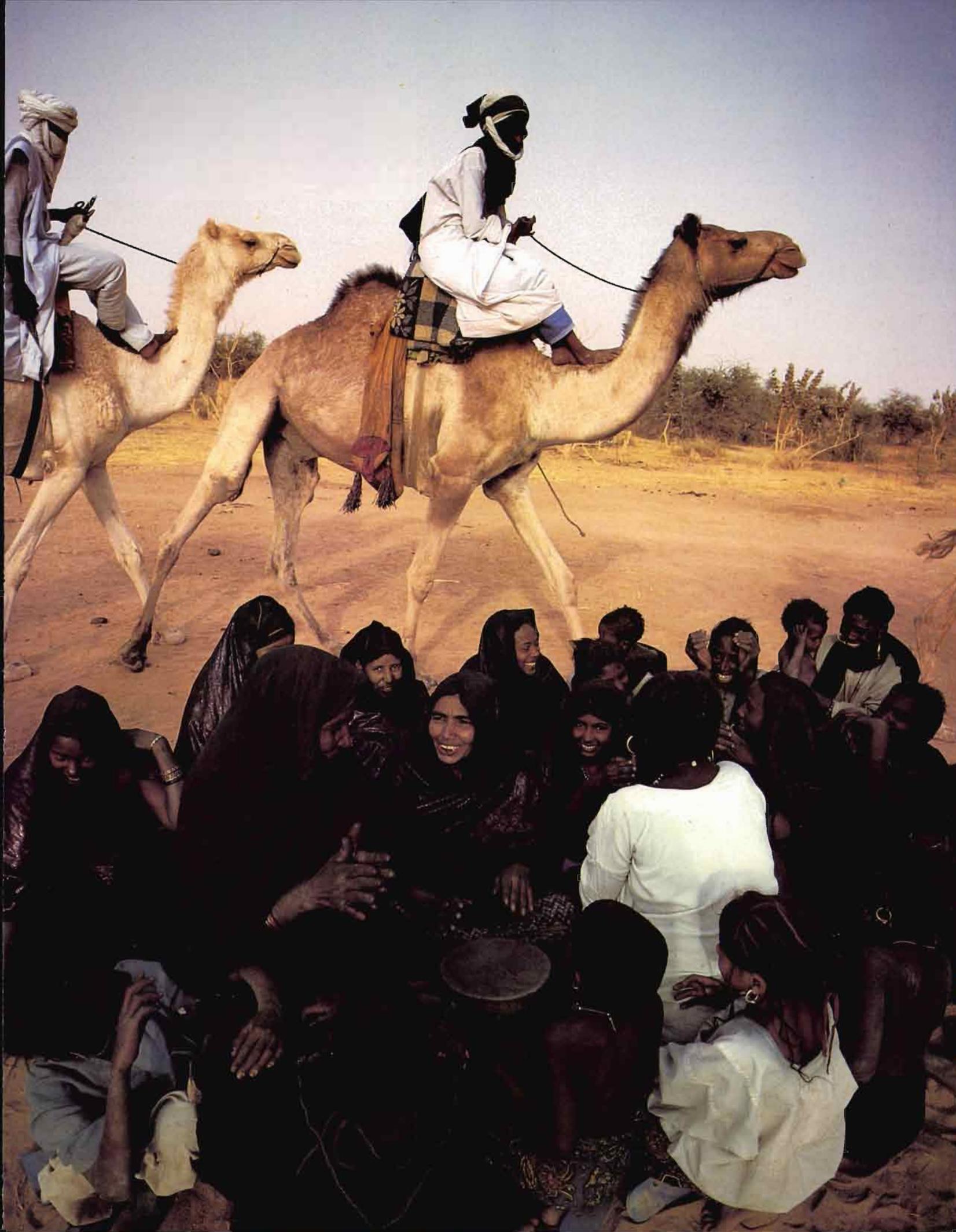
Campement des Kel Nan, au Niger. Lorsque les femmes ont entamé les mélodies cadencées et que le rythme est donné, les hommes arrivent sur leurs méharis et tournent autour du cercle, le plus près possible mais sans le toucher: c'est l'*ilugan*. Les guerriers peuvent ainsi montrer leur virtuosité; ayant choisi les animaux les mieux dressés, ils leur font suivre le rythme du tam-tam et obtiennent le pas appelé « sénat-sénat ». Certains parviennent même à faire agenouiller leurs montures puis à les faire avancer dans cette position.

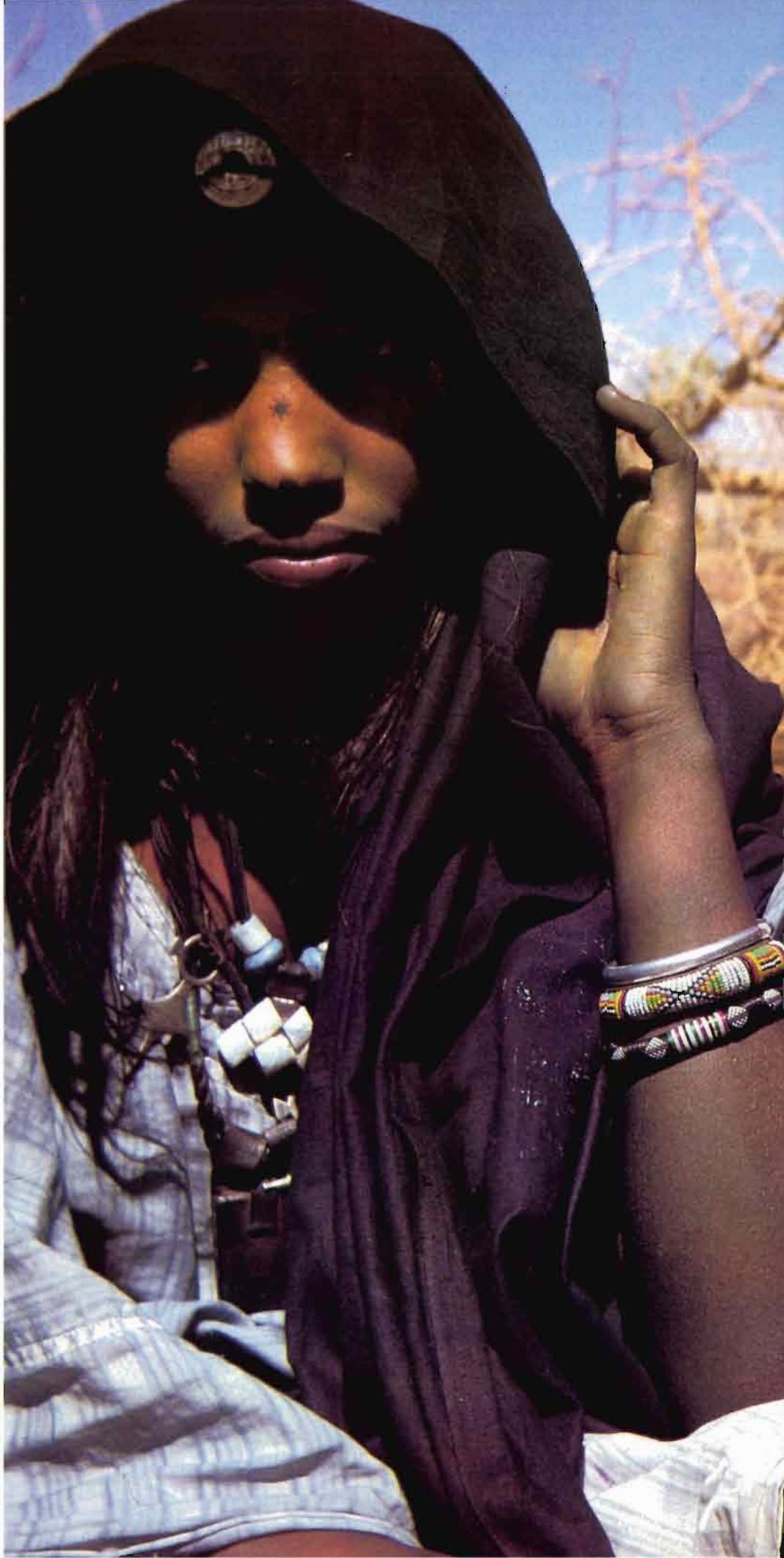


Touaregs de la tribu des Kel Owey, dans les montagnes de l'Aïr, au Niger. Les jours de fêtes permettent aux hommes de faire admirer leur dextérité à manœuvrer leurs méharis, mais aussi de rivaliser de rapidité dans des courses effrénées.



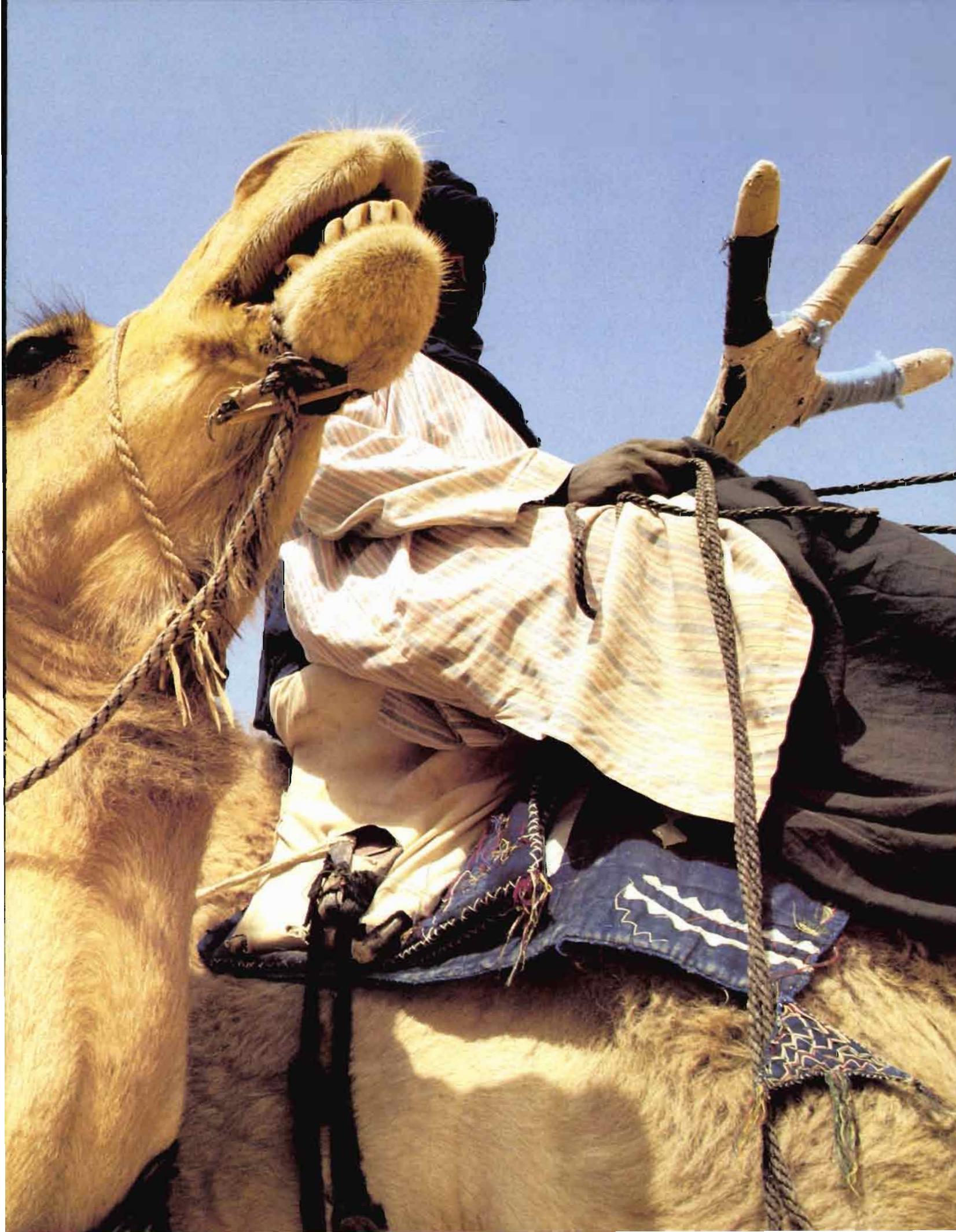


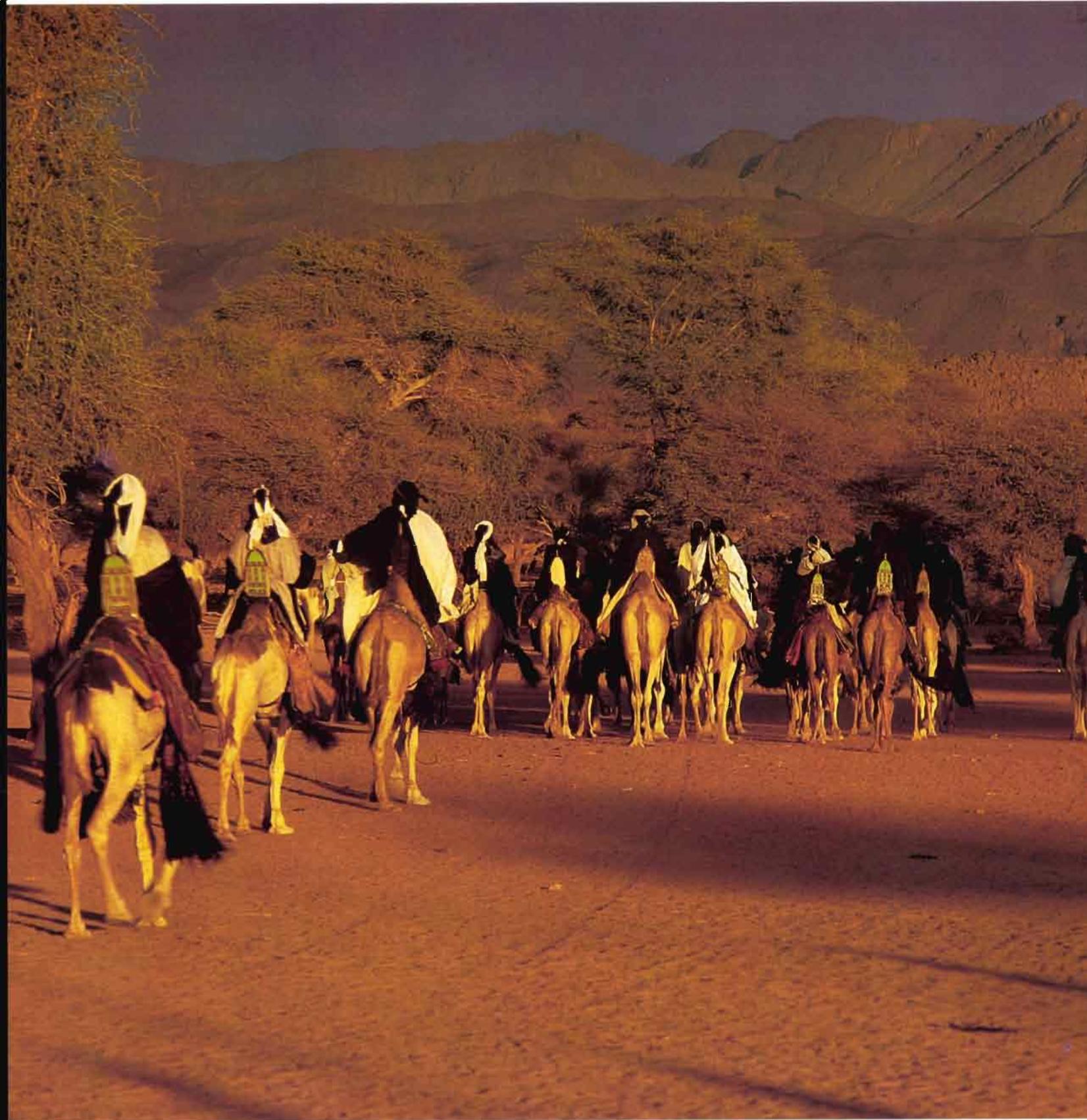












Jean-Marc Durou et Joël Jaffre remercient tous ceux qui, par leur compétence et leur gentillesse, leur ont été d'une grande aide :

Le gouvernement de la république du Niger

*en France :*

M. Ducloy pour sa collaboration visuelle,  
M. Éric Ersham,  
M. Alain Decoster,  
Mlle Aude Schlessing,  
Feu le colonel Lesourd,

*au Sahara :*

M. et Mme Dayak, de l'Agence Temet d'Agadès (Niger)  
M. et Mme Rouani de l'Agence Meron'Man de Tamanrasset (Algérie)  
ainsi que la tribu des Touareg Kel Nan et tous les autres Sahariens du grand Sud-Algérien et de la république du Niger sans lesquels ces documents n'auraient pu exister.

Aux collègues et amis de l'IRSH (Institut de Recherches en sciences humaines) et aux Illabakan, qui nous ont permis de partager leur vie, entre In Waggar et In Gall.

*Edmond Bernus*

*Quelques conseils :*

Les photographies publiées dans ce livre ont été réalisées avec des appareils réflexes « NIKON » 24 × 36 et une série d'optiques de 20, 24, 35, 85 et 200 mm. Aucune photo n'a été filtrée mais certaines, polarisées.

Les pellicules employées ont été essentiellement des kodachromes 25 et 64 ISO, pellicules qui conviennent très bien aux fortes luminosités et supportent les très grandes chaleurs sahariennes.

Un conseil pour ceux qui veulent photographier le Sahara ou les déserts en général : il est nécessaire d'avoir un sac entièrement étanche et de posséder deux boîtiers car, en dépit de toutes les précautions, les grains de sable s'infiltreront partout et risquent de bloquer les appareils.

## Références des citations

Ghoubeïd Alojaly. *Histoire des Kel Denneg avant l'arrivée des Français*, publié par Prasse (K.G.), Akademisk Forlag, Copenhague, 1975.

Citations n<sup>os</sup> 1, 2, 4, 11, 13, 14.

Foucauld (Ch. de). *Poésies touarègues*, 2 tomes, Paris, Ernest Leroux, 1925.

Citations n<sup>os</sup> 3, 5, 7, 12, 15, 16 (tome I), 6, 8, 9 (tome II).

Foucauld (Ch. de). *Dictionnaire des noms propres*, Paris, Larose, 1940.

Citations page 16 de ce volume.

Foucauld (Ch. de). *Dictionnaire Touareg-Français*, 4 tomes, Paris, Imp. Nat., 1951-52.

Citation page 16 de ce volume.

Nicolas (F.). *Folklore twareg*, Bulletin de l'IFAN, tome VI, 14.

Citations n<sup>os</sup> 10, 17.

Bernus (S.). *H. Barth chez les Touaregs de l'Air*, Études Nigériennes n<sup>o</sup> 28, p. 61, 1972.

*N.B.* La notation simplifiée adoptée pour les termes touaregs est celle en usage au Niger.

## Bibliographie

Bernus (E.). *Touaregs nigériens — Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Mémoire Orstom, n<sup>o</sup> 94, 1981.

Bernus (E.). *Les Illabakan (Niger). Une tribu touarègue sahelienne et son aire de nomadisation* — (Atlas n<sup>o</sup> 10), Moiton-Orstom, 1974.

Blanguernon (C.) *Le Hoggar*, Arthaud, 1976.

Brugman (M.) *Sahara*, Silva.

Brugman (M.) et Hugot (J.-H.). *Les gens du matin*, Bibliothèque des Arts.

Dejeux (C. et B.) et Bernus (E. et S.). *Touaregs*, Harmattan, 1983.

Durou (J.-M.) et Jaffre (J.). *La Caravane du sel*, Denoël, 1978.

Durou (J.-M.) et Jaffre (J.). *Le Sahara*, Nathan.

Duveyrier (H.). *Les Touaregs du Nord*, Challamel, 1864. Kraus Reprint, 1973.

Foucauld (Ch. de). *Dictionnaire Touareg-Français*, 4 vol., Imprimerie nationale, 1951-52.

Gast (M.) *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, A.M.G., 1968.

Hugot (J.-H.), Durou (J.-M.) et Jaffre (J.). *Sahara, toujours recommencé*, Hachette Réalités, 1978.

Lhote (H.) *Les Touaregs du Hoggar*, Payot, 1955.

Nicolaisen (J.). *Ecology and culture of the pastoral tuareg*. The National Museum of Copenhagen, 1963.

Ritter (H.) *Les Caravanes du sel*, Arthaud, 1981.

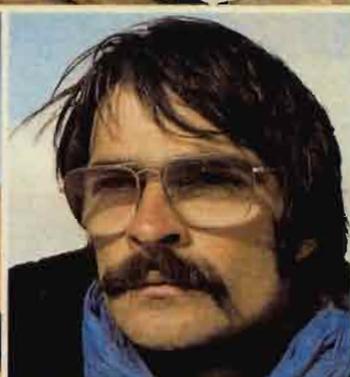
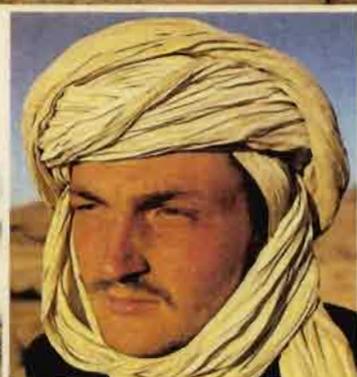
## Discographie

*Les Nomades du Niger*, édition AZ, n<sup>o</sup> LD 5886, collection BAM, Musique et Documents.

*Musique des Touaregs-Musique des Bororos*, OCORA, OCR 29.

*Les Touaregs. Avec les seigneurs des sables*, Daniel Gersi, Disques Alvarés, Productions Boîte à Musique, C 469.

Achévé d'imprimer  
sur les presses de Berger-Levrault, Nancy  
en octobre 1984  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1984  
118289-10-1984



## Collection Explorer

dirigée par Michel Buntz

**Des mots et des images pour mieux connaître un peuple, une région, une ville...**

A travers l'émotion d'un choc visuel et le plaisir d'un texte précis, la collection "Explorer" transmet la passion du voyage et de la découverte, les joies de l'exploration.

Chaque ouvrage associé à la parole d'un écrivain, d'un journaliste ou d'un ethnologue le reportage d'un grand photographe choisi pour l'intimité, la sensibilité et la qualité esthétique de ses images.

Edmond Bernus a commencé en 1962 des recherches sur les Touaregs nigériens après avoir séjourné en Guinée et en Côte-d'Ivoire pour étudier les paysans de la savane, les planteurs de la forêt et les citadins d'Abidjan. En 1967/68, il a suivi pendant 14 mois le cycle migratoire d'une tribu touareg en accompagnant à chameau ses déplacements au cours de deux saisons des pluies consécutives, à l'occasion de la "cure salée".

Géographe et directeur de Recherches à l'ORSTOM, il n'a cessé depuis de s'intéresser à cette civilisation originale, à ses techniques pastorales, à la gestion des parcours et des troupeaux, confrontée à des sécheresses répétées, en se rendant chaque année chez les pasteurs nomades.

Jean-Marc Durou et Joël Jaffre, l'un et l'autre âgés de 33 ans, sillonnent le Sahara depuis plus de quinze ans et ont traversé à eux deux presque tous les déserts du globe. Ils ont parcouru à dos de chameau plusieurs milliers de kilomètres à travers les régions les plus torrides et en ont rapporté des images tout à fait exceptionnelles. Parmi toutes les peuplades rencontrées au cours de leurs voyages, les Touaregs les ont le plus fascinés et leur reportage est, bien au-delà du simple constat visuel, le témoignage vivant d'une société en pleine mutation. Les conditions de reportage, souvent dures, leur ont fait partager intimement la vie réelle des nomades.



9 782701 305943

ISBN : 2-7013-0594-2

Daniel Leprince 

180,00 F ttc